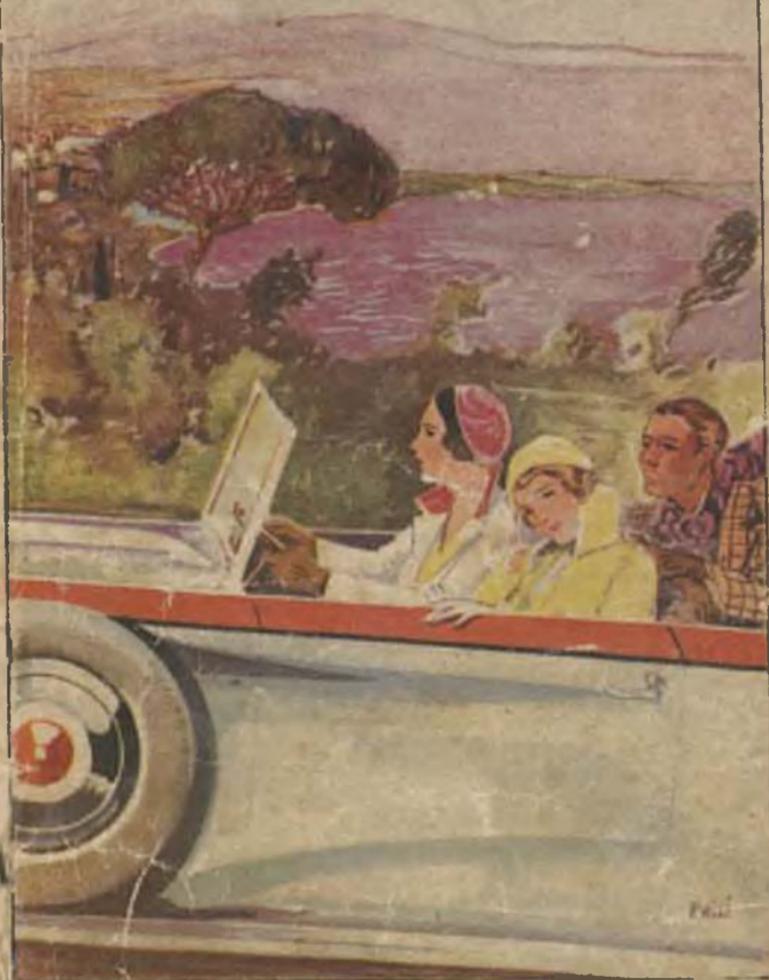


# LES NOUVEAUX MAÎTRES

PAR JEAN DE VIDOUZE



PRIX:

1<sup>fr.</sup>  
50



Editions du  
"Petit Echo  
de la Mode"  
1, Rue Gazan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.  
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::  
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

## RUSTICA

*Revue universelle illustrée de la campagne*

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,  
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

## LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

*C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.*

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages  
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.*

## MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2<sup>e</sup> et le 4<sup>e</sup> dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C92713

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION

**"STELLA"**

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.  
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.  
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.  
 Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.  
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.  
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —  
 34. *Un Réveil*.  
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz*.  
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des  
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.  
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.  
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La raouanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux  
 Roses*.  
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*  
 — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.  
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPCL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.  
 — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.  
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.  
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.  
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.  
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.  
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Herovic, mécano*.  
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.  
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnu*.  
 Jean FID : 152. *Le Cœur de l'udiotine*.  
 Marthe FIEL : 215. *L'Audaceuse Décision*.  
 Zénobie FLEURIOT : 111. *Margu*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ca  
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emportait ?* —  
 63. *Carmenita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier  
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —  
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.  
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —  
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.  
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.  
 Mary HELIA : 238. *Quand la cloche sonna...*  
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.  
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.  
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.  
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.  
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

**Principaux volumes parus dans la Collection (Sutte).**

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*  
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*  
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*  
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*  
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*  
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*  
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*  
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*  
 Hélène MATIERS : 17. *A travers les scigles.*  
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*  
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*  
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*  
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*  
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*  
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*  
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*  
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*  
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*  
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*  
 Harry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*  
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*  
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*  
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*  
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
 Éva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*  
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*  
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*  
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*  
 Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*  
 Isabella SANDY : 49. *Maryla.*  
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viotans.*  
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*  
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*  
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*  
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —  
 210. *En lutte.*  
 Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*  
 Léon de TINSEAU : 117. *Le finale de la symphonie.*  
 Y. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*  
*Petits.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —  
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Alette, jeune*  
*filles moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin*  
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*  
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*  
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*  
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*  
 Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*  
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*  
 H. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*  
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 203. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*  
*de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*  
 Henry WOOD : 198. *Anne Herford.*

==== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ====

**Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.**

**Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.**

*Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.*

C92713

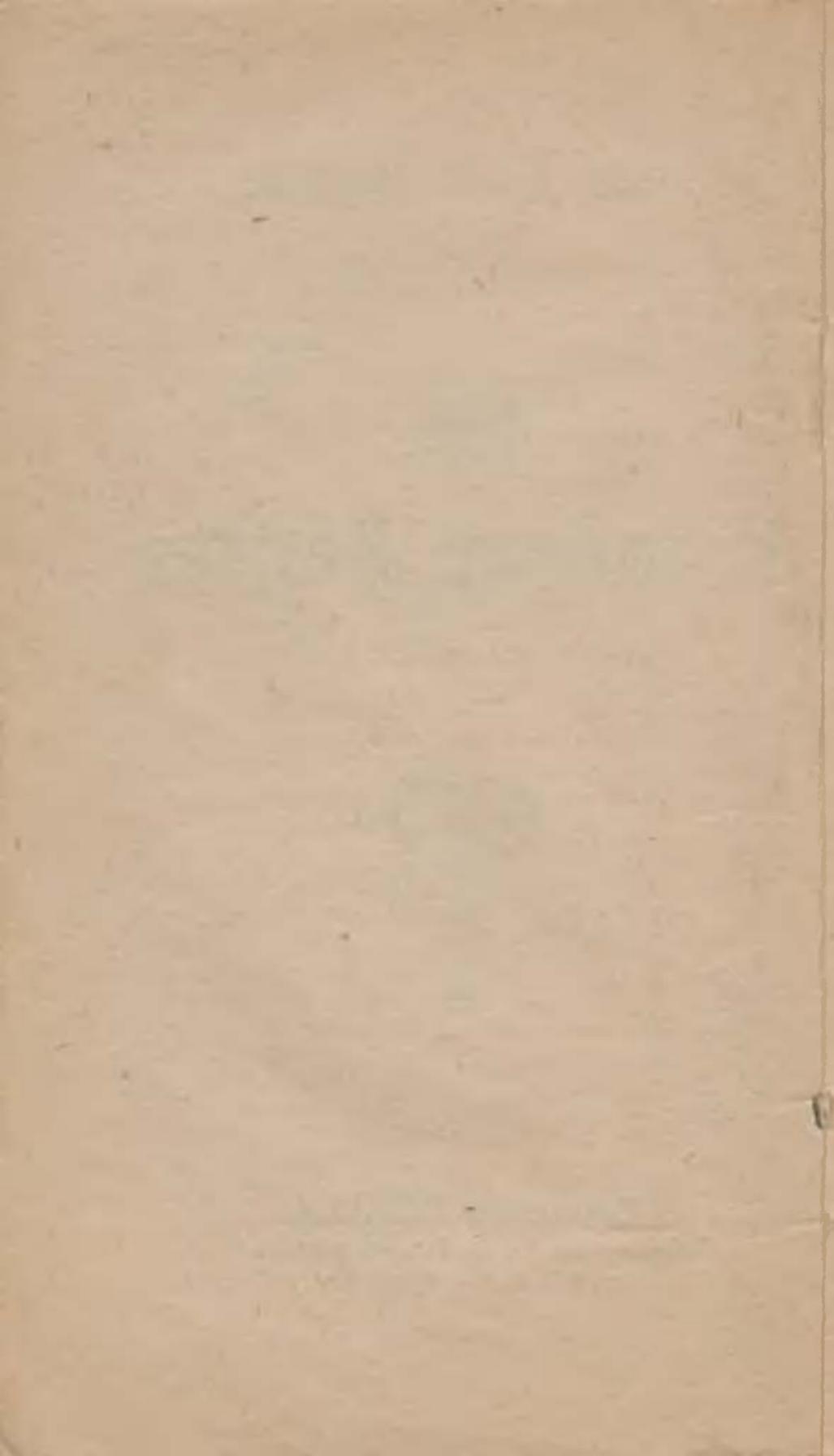
JEAN DE VIDOUZE

---

Les  
Nouveaux Maîtres



**COLLECTION STELLA**  
Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV.)



# Les Nouveaux Maîtres

---

## I

### UN MILIEU MODERNE

L'après-midi d'hiver s'écoulait morne et silencieuse dans le somptueux boudoir mauve de l'hôtel Nattier, boulevard de Longchamp, à Marseille, où la maîtresse du logis s'abandonnait à une rêverie rien moins qu'agréable, si l'on en jugeait par l'expression de son visage d'ordinaire insouciant.

Jeune encore à trente-huit ans, et toujours belle, l'heureuse épouse de Claude Nattier, le brasseur d'affaires dont l'immense fortune l'entourait de bien-être, Laure de Granges n'avait eu jusqu'alors qu'à se laisser vivre dans le luxe et l'éblouissant bonheur qui lui était échu.

Adorée de son mari, mère de deux enfants aussi beaux qu'elle, la jolie femme, lancée dans un monde select par la volonté d'un mari conscient de la valeur de l'étiquette dans une société où le décor importe, Laure de Granges, par l'adulation qui s'adressait à sa fortune, se laissa peu à peu séduire et entraîner.

Elle fut reine des salons, souveraine de la

mode, et les frijolités d'une vie oisive chassèrent bientôt, sous la préoccupation des devoirs mondains, la notion des devoirs qui incombent à la mère. Ses enfants, attifés comme des poupées, furent tout d'abord d'adorables joujoux ; ils grandirent, devinrent importuns, et dès lors furent confiés à des salariés, quelquefois mal choisis, à l'âge où les premières empreintes régissent souvent la destinée.

Bien qu'ayant reçu elle-même une éducation sérieuse dans le milieu aristocratique d'où un grand amour l'avait enlevée, il ne lui était resté, dans la droiture de son âme, qu'une générosité native, muée en faiblesse coupable, à peine assez clairvoyante pour lui montrer ses torts.

Parfois, elle s'en rendait compte, et elle s'effrayait lorsque, entre deux plaisirs, un timide remords lui rappelait sa faute. Le cœur débordant de saines résolutions, elle détestait tout un jour sa vie inutile et méditait de s'y soustraire ; mais à la seule évocation de l'effort à tenter, son indolence s'épouvantait, et les vellétés salutaires ne tardaient pas à s'envoler avec les remords qui l'importunaient.

Et les petits, gâtés par les complaisances de l'entourage, dont l'intérêt s'accordait avec leur paresse, devenaient dangereusement égoïstes et jouisseurs.

Nul doute que si Claude Nattier n'eût été, lui aussi, pris dans l'engrenage où il se débattait avec passion, la jeune femme eût obéi aux suggestions de l'homme soucieux de l'avenir de son foyer. Mais, administrateur de Sociétés minières dispersées sur le monde entier, toujours absent, sollicité de toutes parts pour sa compétence et son renom d'intégrité, il laissait forcément toute liberté à sa femme dont le horizon lui paraissait être à la hauteur de sa tâche.

Ce foyer, qu'il avait souhaité et édifié avec amour, il ne le retrouvait plus qu'en passant, comme un voyageur dont le but est ailleurs ; et, dans ces courts instants, il se repaissait avidement de ces joies chichement mesurées, de ces sourires, de ces tendresses, et se refusait à empoisonner ces heures rapides par un examen trop sévère qui pouvait l'attrister.

Et, si l'évidence parfois lui révélait quelque lacune, il excusait sa femme qu'il se reprochait de délaisser, se disant, pour s'absoudre, qu'un jour il redresserait tout cela.

Au surplus, il se reposait sur la vigilance et le dévouement de deux amis d'enfance, le D<sup>r</sup> Maurice Hammelin, et l'abbé Jean de Moirax, tous les deux aimés de Laure qui s'appuyait sur eux, sans trop les écouter, mais leur présence procurait à l'absent une bienfaisante quiétude.

Grâce à cette confiance, après chaque séjour auprès des siens, Claude se replongeait dans le tourbillon d'où, son but atteint, il croyait pouvoir s'affranchir. Comme si l'on pouvait échapper à l'ivresse du jeu, aux millions entassés, à la fièvre de l'or, qui, pourtant, jusqu'ici, n'avaient pu altérer sa haute conception de l'honneur ni sa délicatesse native.

Bien peu d'hommes de son milieu eussent pu se targuer de résister à ce vertige et de sortir intacts des chaudes luttes où le combattant laisse d'ordinaire la prime fleur de sa confiance en la vie, décevante toujours, corruptrice parfois.

Cette fleur de noblesse restait intacte en lui ; sa générosité vis-à-vis d'adversaires était proverbiale et jamais démentie.

C'est ainsi qu'il sauva de la ruine et de la faillite un de ses concurrents, Albert Beauchamp, directeur d'une banque à Marseille, dont

la débâcle lui coûta gros. Il tendit à l'homme, qu'il jugea malheureux plutôt que coupable, un appui salutaire, et favorisa son relèvement en l'envoyant à Chicago pour tenir un de ses comptoirs, où il put, grâce à lui, refaire sa fortune.

Bien mieux : Albert Beauchamp, prématurément veuf, avait une petite fille adorable, mais délicate comme sa mère, et il hésitait à accepter l'offre généreuse de Claude Nattier. Celui-ci trancha la question en décidant — ce qui fut accepté avec une reconnaissance émue — de confier à sa femme la fillette, nommée Marie, qui devint la jeune sœur de Lina et de Gérard.

L'enfant grandit dans la maison du bienfaiteur ; et lorsque Albert Beauchamp, qui était devenu l'homme lige et presque le frère de Nattier, fut emporté par une fièvre typhoïde lors d'une épidémie, Laure Nattier, qui s'était attachée à la mignonne aussi bien que son mari, décida qu'elle serait désormais leur troisième enfant.

Les années avaient passé, heureuses, sinon toujours calmes, vu les préoccupations croissantes de Laure, qui s'apercevait un peu tard des fruits amers produits par la funeste éducation qu'elle n'avait pas dirigée. Ses enfants, devenus trop modernes à son gré, se montraient intraitables quant à leurs décisions, et d'une indépendance qui l'effrayait.

Ces pensées obscurcissaient le front de la jeune femme effondrée dans une bergère, ployant sous les vérités dures que lui jetait sans ménagements le loyal ami qu'elle avait mandé dans son désarroi. Elle se taisait, regardant, sans les voir, s'écrouler les braises du foyer, et reportant ses yeux sur les vitres embuées où le jour baignait ; elle ne pouvait plus échapper à l'inquiétude du lendemain si crûment définie.

Le D<sup>r</sup> Hammelin, silencieux maintenant dans le fauteuil qu'il occupait en face de Laure, laissait s'opérer le travail des pensées troublantes qu'il avait suggérées. Le dévouement qu'il devait à leur amitié, les promesses faites à Claude, le décidaient enfin à intervenir sans pitié pour secouer l'inertie de cette mère dont l'inconsciente faiblesse devenait par trop coupable.

Le front rayonnant d'intelligence, sous une chevelure à peine grisonnante, le regard ferme, la bouche frémissante, ayant lâché tout ce qu'il avait sur le cœur, le professeur écoutait mourir sous les tentures les échos de sa voix sonore.

Laure Nattier se redressa.

Posant sa main fine chargée de bagues sur le bras de l'ami dont la brutale franchise la terrifiait, elle pria :

— Ne m'accablez pas, docteur. Est-ce ma faute si je suis née faible et vaincue d'avance? Je puis vous paraître sans excuse, mais la vie m'a gâtée et donné un mari trop bon ; son aveugle confiance a contribué à favoriser cette frivolité dont je rougis et me repens...

« ... Il voulut m'éviter l'ombre de tout souci ; la pente était fleurie... j'ai glissé peu à peu dans le bien-être dont mon existence est ouatée, vivant l'heure présente, facile et douce à ceux dont la fortune comble les désirs... ne soupçonnant pas les difficultés... »

— Vous n'avez pas voulu les voir, coupablement le docteur. Vous avez fermé les yeux, parce qu'il est plus commode de repousser ce qui déplaît que de faire face. Vous avez menti au devoir de la mère... au mandat donné par le mari.

Elle sursauta douloureusement, mais n'osa protester.

— Aujourd'hui, le mal est bien grand, pour-

suivit-il. Et vous commencez à comprendre... et vous appelez au secours...

La mère, accablée, se renversa dans son fauteuil, résignée à tout entendre.

— ... Vous ouvrez les yeux parce que Claude va revenir,... qu'il ne peut manquer d'apercevoir la nullité — pour ne pas dire plus! — de son fils,... l'insouciance apportée à la direction de sa fille... Vous redoutez enfin la sanction d'un juge clairvoyant, s'il est bon, et dont vous avez méconnu les plus chers désirs...

La jolie femme frissonna :

— Oui... docteur... je sais tout cela... oui... mais n'insistez pas, j'en souffre trop. Conseillez-moi plutôt, vous dont le métier est de guérir : cherchez le remède à ce mal que j'ai causé par ma faiblesse... puisque je vous confie ma peine.

— Votre embarras, précisa-t-il rudement.

Et comme, humiliée, elle baissait la tête, il s'adoucit :

— Excusez ma franchise, ma chère amie. C'est elle que vous redoutiez peut-être en retardant de faire appel à cet appui qui vous est tout acquis, vous le savez bien. Je ne vous ai pourtant pas ménagé les avis, car j'ai suivi d'un œil inquiet ces jeunes fous que leur mère oubliait de préserver.

« Jetés sans guide dans l'étourdissement des plaisirs, ils ont tout naturellement suivi l'exemple donné par un entourage malsain, dont le seul souci est d'étaler le luxe que leur permet l'argent puisé à pleines mains.

« Vous êtes de ceux-là... »

Elle se défendit :

— J'ose dire, docteur, que toute la faute n'est pas à moi.

« Claude, vous le savez, tient à ce faste de la

richesse. Il fait partie de sa puissance dans ce monde de l'or où il s'est plongé, délaissant peu à peu la vie familiale pour cette fièvre qui l'entraîne à toujours entreprendre de nouvelles spéculations.

« J'ai tremblé au début de cette agitation dévorante, et jamais satisfaite, que le succès semblait justifier, lui donnant en son intelligence et son savoir-faire une confiance illimitée. »

Maurice Hammelin, maintenant, trahissait l'embarras de blâmer son ami.

Il se tut, tandis qu'elle s'animait peu à peu, dévoilant ce qu'il n'avait su voir en elle sous la futilité de la femme, à la mode : un pauvre cœur, passif et doux, qui se fût donné sans réserve aux tendres devoirs de l'épouse et de la mère, si l'on eût pris la peine de le découvrir, au lieu d'étouffer ses élans au profit des vanités du monde, où on la jetait comme une enseigne.

Oui... elle disait vrai : Claude l'avait voulu. Il fallait que sa femme fût la première et la plus admirée dans ce milieu d'opulence où l'étalage de la fortune devient une nécessité.

Le timide réquisitoire — car c'en était un, pour autant qu'il fût modéré — troubla le juge et l'attendrit. Il s'émut à cet exposé des pires détresses qui puissent torturer une âme faible, submergée par l'inexorable.

Sa voix se fit affectueuse :

— Si je vous ai parlé un peu rudement, je l'avoue, c'est que je suis touché de vos peines et prêt à vous aider. Il est déjà bien tard : Lina s'affranchit de plus en plus des obligations que votre situation et celle de son père lui imposent.

« Elle n'aime pas le monde... et c'est pire !

« Je la vois entourée de jeunes évaporées qui, dans leurs costumes, leurs manières et l'inconvenante liberté qu'elles s'octroient, se font cri-

tiquer fâcheusement. Depuis longtemps je souffre de rencontrer dans cette bande la fille de mon meilleur ami, cette petite Lina, ma filleule, qui me fut confiée par son père, et qui va perdre à ce contact l'exquise distinction, la grâce fière que j'admirais en elle... »

— Parlez-lui, mon ami, supplia la mère... Elle vous écouterait...

— Hum!... ce n'est pas sûr. J'ai tâté le terrain. C'est en jeune poulain échappé qu'elle répond en riant :

« — Vous êtes vieux, parrain ! Vous n'êtes plus à la page !... »

« Et elle se sauve ! Elle a un admirable savoir-faire pour s'éclipser quand on l'ennuie. »

Le docteur se leva :

— Je vous l'ai dit depuis longtemps : supprimez-lui son auto. Exigez qu'elle vous accompagne dans le monde, qu'on la voie près de vous, et non plus toujours entourée des rastas et des filles évaporées qu'elle fréquente...

— Eh ! docteur, ces filles sont du monde... comme elle... Elle n'est pas la seule qui s'émancipe, allez !

— Je le sais, ma chère amie, et c'est un grand malheur pour la société. Je me demande ce que sera le monde dans quelque dix ou vingt ans...

Le jour depuis longtemps disparu, les lampes voilées répandant une lueur douce, M<sup>me</sup> Nattier allongea ses pieds vers le foyer dans une pose abandonnée :

— Ah ! mon pauvre docteur, soupira-t-elle, que ces jours où je peux rester chez moi deviennent rares!... Il me semble que je goûterais si bien la paix de cette solitude...

— Erreur!... sourit l'ami clairvoyant, on n'échappe guère au monde... Et il vous faudrait une telle dose de volonté!...

— Pensez-vous?... Et si Lina voulait...

Le docteur, cette fois, rit de bon cœur :

— Lina?... Lina, ici, entre nous deux, célébrant les joies du foyer?... Ah! ma pauvre Laure!... Lina?... Tenez, hâtez-vous, s'il est encore possible, de la marier.

— Hélas! il n'en faut pas parler. Elle aime trop sa liberté. Autrefois... oui... peut-être...

— Je sais, je sais... Et ce fut une erreur de Claude : il la trouvait trop jeune... Vous en avez découragé quelques-uns...

Le docteur s'arrêta, visiblement gêné.

— Je l'ai regretté, mon ami. Elle aussi, peut-être... et, ajouta-t-elle pensivement, j'ai quelquefois soupçonné, sous cette attitude de révolte frondeuse, quelque déception dont son cœur a souffert.

Il y eut un long silence.

Puis, obéissant à une association d'idées qu'elle ne songea pas à dissimuler :

— Où est en ce moment Jacques d'Hautmont? Il y a longtemps que nous n'en avons entendu parler.

— Dans le centre de l'Afrique. Il s'est joint à une mission d'explorateurs, et s'intéresse beaucoup à son nouveau métier.

On frappait à l'entrée du boudoir. La femme de chambre annonça :

— M. l'abbé de Moirax.

— Ah! docteur, fit vivement M<sup>me</sup> Nattier, vous dînez avec nous ; l'abbé est des nôtres ce soir.

« Fanny, voyez donc si Mademoiselle est rentrée?... et prévenez M<sup>lle</sup> Marie... »

L'abbé parut et tendit ses deux mains.

— Je crois bien, dit-il, que Gérard arrive à l'instant. J'ai reconnu son auto sous le porche.

Et il jeta un regard d'entente vers le docteur.

— Je n'espérais pas... commença-t-il.

La femme de chambre revenait :

— M<sup>lle</sup> Marie descend, fit-elle. Et M<sup>lle</sup> Lina n'est pas là...

Et elle tendit une dépêche sur un plateau.

M<sup>me</sup> Nattier dissimula mal un geste de contrariété.

Elle ouvrit le papier bleu et lut :

Suis retenue, ne m'attendez pas ce soir.

— C'est de Lina, ajouta-t-elle avec amertume.

Pour rompre le silence pénible qui suivit, l'abbé dit gaiement :

— Moi aussi, j'ai eu ma dépêche ! Jacques arrive dans dix ou douze jours. Il a télégraphié de Dakar, en prenant son bateau.

— Tant mieux ! tant mieux ! fit le docteur, échangeant un regard avec Laure.

Comme il parlait encore, une jeune fille, arrêtée sur le seuil, et qui avait entendu, s'exclama :

— Jacques !... fit-elle, quel bonheur !... il revient ?

Et elle salua tour à tour le docteur et l'abbé, puis baisa tendrement la belle main tendue de M<sup>me</sup> Nattier.

— C'est une vraie joie de se revoir après un si long temps, continua-t-elle, s'adressant à l'abbé de Moirax.

— Eh ! oui, Marie. Je suis content, bien content ! C'est mon fils qui m'est enfin rendu. Je ne l'espérais pas si tôt.

Le docteur posait sur cette enfant très jeune le regard attendri de ses bons yeux admirateurs.

Marie Beauchamp, de taille moyenne, toute mince et encore plus jeune dans ses vêtements blancs très simples, avait l'air d'une fillette de quinze ans, mais l'expression des grands yeux

bleus révélait une âme sérieuse, tendre et sensible, capable de tous les dévouements : une âme d'élite que tous jugeaient ainsi.

M<sup>me</sup> Nattier, après un regard autour d'elle, comme pour chercher son fils :

— Allons dîner, fit-elle. Je vous suis bien reconnaissante, mes bons amis, de votre aimable compagnie, ce soir, car... je serais étonnée, malgré ce que vous en croyez, que Gérard soit là : il est très pris par ses matches en ce moment...

— C'est ce qui vous trompe, ma mère. Je serai des vôtres, par hasard. L'équipe d'Angoulême n'est pas arrivée, alors...

Le jeune homme traversait hâtivement le hall pour rejoindre les invités. Il s'empara des épaules de Marie, qui poussa un cri d'effroi ; puis, baisant la main dont sa mère satisfaite frappait sa joue :

— Et je suis doublement heureux, ajouta-t-il, s'inclinant devant les deux invités.

— D'autant que c'est rare... plaisanta Maurice Hammelin.

— Et de très bon augure, acheva l'abbé.

— Sais-tu où est ta sœur ? dit tout bas la mère, tandis qu'ils s'asseyaient.

— Ah ! non, par exemple ! Ne me demandez jamais ça, ma mère. Les petites oies qui l'entourent ne m'intéressent pas !

Le docteur avait entendu :

— Quand deviendras-tu galant ?

— Jamais, docteur ! Ça n'est plus à la mode. Camarades, tout au plus, et encore !... Tant que ça biche avec les gosses, qui ne sont rien moins qu'amusantes !...

Il avait dix-huit ans et jouait l'homme blasé, avec un cœur de gamin farouche.

— Ce n'est pas encore l'heure, sourit l'abbé, conciliant.

M<sup>me</sup> Nattier soupira.

Marie souriait, indulgente. Ses dix-neuf ans regardaient de haut ce garçon grandi trop vite, trop tôt émancipé, qui eût pu mieux faire que hanter les champs de courses et les matches de boxe en des compagnies peu avouables.

Elle seule savait s'en faire entendre, lorsque quelque équipée trop risquée lui valait le mécontentement de leur mère. Elle le grondait sagement, et il ne trouvait à répondre aucune de ces insolences qu'il exhibait de son répertoire faubourien, pour paraître vraiment hors des lisières de l'enfance.

Comme ils étaient assis côte à côte, Marie lui annonça le retour de Jacques :

— Tu devrais, remarqua-t-elle, te faire accepter dans l'équipe de Jacques et l'accompagner au Soudan, puisqu'il y reviendra sous peu.

— Peuh!... fit dédaigneusement le garçon ; j'imagine que c'est moins captivant que le jeu à Santos-Vital. Et que les nègres qu'il visite sont loin des performances d'un Jappy!...

— Tu es bien avancé de courir à la remorque de ces phénomènes ! Quel profit retires-tu de ces fréquentations stupides?...

— Les sports, malheureuse ! les sports !...

— C'est un beau sport aussi que courir le désert ! et c'est moins commun. Je n'aimerais pas, si j'étais garçon, des jeux que peut s'accorder le premier venu, pourvu qu'il ait des muscles !...

— Tu es une aristocrate, M<sup>lle</sup> la Sensée !

L'abbé les écoutait, souriant :

— Avec tout cela, conclut-il, je suis bien heureux que les nègres ne me l'aient pas mangé !

— Tu vois... tu vois... ce n'est pas toi qui

risques d'être mangé... autrement que dans es écus, et par d'autres que des sauvages !

Heureusement pour Marie on quittait la table, et elle put esquiver le bras de Gérard s'apprêtant à la châtier.

## II

## LES MAITRES DU JOUR

Au lendemain de ce jour, M<sup>me</sup> Nattier, arrachée à sa quiétude par les justes reproches des deux amis qui, s'entraînant l'un l'autre, avaient enfin parlé, résolut de prendre sa part de la tâche qu'ils avaient assumée.

La jolie femme, habituée à se laisser vivre dans la nonchalance des jours, contrainte de sévir, s'irritait injustement contre le sort qui troublait sa tranquillité, car elle s'effrayait, n'ayant plus aucune illusion sur son autorité.

Tandis qu'elle tergiversait, se répétant, pour s'excuser, que le docteur et l'abbé, dans leur ignorance du monde, s'exagéraient les choses, on lui apporta son courrier. Elle regarda la pendule. Elle marquait onze heures : Lina n'était pas là...

Elle ouvrit alors négligemment un pli dont l'écriture lui était inconnue ; et, dès les premiers mots qu'elle put lire, blessée dans son orgueil, M<sup>me</sup> Nattier sonna violemment, et, le visage empourpré, pétrissant l'écrit anonyme dans ses doigts crispés, elle attendit.

Au valet survenu, elle ordonna :

— Allez me chercher Catherine !

Et elle se rejeta dans son fauteuil, murmurant :

— C'est trop fort !... c'est intolérable !...

La portière fut soulevée discrètement. Une femme parut.

D'un certain âge et la mise soignée, la nouvelle venue paraissait d'un rang au-dessus des domestiques.

Elle s'arrêta à deux pas de sa maîtresse, et, calme et déferente, elle attendit.

— Catherine ! s'écria M<sup>me</sup> Nattier d'une voix vibrante de colère, trouvez-moi Lina tout de suite !

Une hésitation apparut sur le visage de l'interpellée.

— Je ne sais, dit-elle, si Lina est rentrée... Je crois l'avoir vue sortir en auto ce matin...

La mère se dressa, frappa du pied, puis, déjà lasse de cet effort, se laissa retomber sur ses coussins.

— Tu conviendras pourtant, Catherine, dit-elle, abandonnant le ton sévère pour se plaindre de l'injustice qui l'accablait, tu conviendras que je suis une malheureuse mère, que cette fille fait tout pour m'exaspérer... Je lui avais défendu...

— Il fait si beau... osa Catherine.

M<sup>me</sup> Nattier brandit le papier qu'elle n'avait cessé de pétrir.

— Cette fois, la mesure est comble. Je la châtierai !... Je l'enfermerai !... J'informerai son père... il la mettra en pension !... et... et j'en serai débarrassée, là !

Catherine laissa passer l'averse.

— A quelle heure est-elle rentrée cette nuit ?

— Je ne sais pas... essaya la pauvre Catherine que cette scène, maintes fois renouvelée, embarrassait terriblement.

Tu ne sais pas?... Tu ne sais pas?... Je t'ai ordonné de demeurer dans son cabinet jusqu'à son retour. Êt... tu ne sais pas!

La mère menaça sérieusement :

— Je t'ai choisie, Catherine, pour veiller sur Lina. Tu l'as nourrie J'avais cru que tu l'aimais...

Catherine éleva ses deux bras en protestation. Des larmes apparurent, prêtes à jaillir :

— Dieu sait que je l'aime, Madame! comme ma propre enfant, Dieu sait que je donnerais ma vie pour...

— Pour la gâter, pour lui complaire... jusqu'à te faire sa complice, alors que cette complaisance la perd!...

« ... Je ne puis, malheureusement, veiller sur cette fille indépendante et bizarre, qui m'échappe, qui s'affranchit d'une manière insupportable... »

Catherine lança de côté, sur sa maîtresse qui avait pris un ton plaignant, un regard oblique, sans indulgence.

— Mes devoirs mondains, que je maudis! achevait la mère, m'interdisent cette surveillance que je croyais pouvoir attendre de ton dévouement.

« Où donc était-elle hier au soir? Elle n'est pas rentrée pour dîner, et elle savait que son parrain et l'abbé de Moirax étaient ici... »

« Si je le lui demande, elle rira comme toujours, sans me répondre, à moins qu'elle ne prenne cet air insolent que je ne puis souffrir... »

« Que je suis malheureuse, mon Dieu! » s'exclama M<sup>me</sup> Nattier, sans toutefois qu'un muscle de sa face trahît une vraie douleur.

Elle ne l'eût pas permis. Le soin de sa beauté lui avait inculqué le calme qui préserve des rides ; si parfois elle s'emportait, elle se

souvenait très vite des préceptes du professeur de l'Institut, dont elle devenait l'esclave, sous la menace des quarante ans qui s'avançaient inexorables.

Catherine, qui la connaissait bien, jugea au changement de ton que la crise était conjurée.

— Madame, se permit-elle, Lina était sortie avec son frère... M. Gérard ne l'a sans doute pas quittée, et Madame a tort de s'inquiéter...

Non, Catherine, je n'ai pas tort : Gérard est rentré à sept heures, et il n'avait pas vu Lina.

« Elle en prend trop à son aise. Ses amies, que je connais à peine pour la plupart, lui donnent des exemples qu'elle ne suit que trop.

« Sous prétexte d'être « à la page », comme elles disent, et de « semer les ballots » — qui sont les parents, — ces petites filles se livrent à mille extravagances. »

Catherine se permit de songer que la jolie femme avait tout d'abord toléré ces façons, peut-être soucieuse de souffrir auprès de son superbe automne le radieux printemps qui l'épouvantait... et que, très volontiers, à leurs débuts, elle avait fermé les yeux sur des incartades qui la dispensaient de traîner dans le monde une rivale aussi inquiétante...

Elle conclut :

— Madame se tourmente à tort. Lina ne fait point de mal en s'amusant avec ses amies. Elle ne se soucie ni du bal, ni du monde. Elle n'aime que les sports, sa liberté, rire enfin avec ses compagnes...

M<sup>lle</sup> Nattier s'impatienta. Elle déploya le papier froissé dans sa main.

Voici ce qu'on ose m'écrire, dit-elle, des larmes de rage embuant ses yeux :

## MADAME

Pour la troisième fois, je vous dis : Prenez garde ! Votre fille suit un mauvais chemin, au bout duquel est un abîme. Sa société, qu'aucun contrôle ne défend, se compose de jeunes folles, de rastas, d'indésirables, pour tout dire. C'est dangereux.

Si vous n'y mettez ordre, vous pourriez vous repentir avant peu de cette liberté que, au mépris de tous vos devoirs, vous laissez prendre à une enfant.

X...

Une stupeur suivit. Puis, rouge de colère, Laure Nattier s'indigna :

— Mes devoirs !... mes devoirs !... qui donc est qualifié pour me rappeler mes devoirs ?...

— Et... qui écrit cela ?...

— Le sais-je ! quelque jaloux, quelque prétendant à la main de Lina dont on connaît la dot.

— Non, Madame. Je crois plutôt que cet avis vient d'un ami...

— Un ami ! Ah ! bien, oui ! un ami me laisserait tranquille ! Grand merci des amis qui vous persécutent !

M<sup>me</sup> Nattier se leva. Svelte, élégante, ses cheveux d'un blond rare — et invraisemblable — nimbaient son front, dissimulant sous leurs ondulations la légère fatigue des tempes. Dans le demi-jour et la symphonie suave des mauves dont le boudoir était tendu, elle pouvait revendiquer les trente-trois ans qu'elle s'accordait, à quoi elle finissait par croire, tant les flatteries adressées à sa fortune, à son train de maison, contribuaient à l'abuser.

Il y eut un silence où la mère coupable s'avoua ses faiblesses.

... Oui, Maurice Hammelin et l'abbé de Moirax avaient raison. Elle le sentait trop. Abandonnés à leurs instincts, au milieu du détraquement des plaisirs, ses enfants, pervertis par l'exemple, étaient devenus « modernes », terme par quoi on désigne aujourd'hui le déséquilibre physique et moral...

... Alors que l'attention tardivement éveillée de leur mère lui montrait l'abîme possible, une voix lui criait :

« Sont-ils donc seuls blâmables?... »

Lorsque, sur une frasque retentissante de Gérard ou de Lina, qui luttait d'extravagance avec son frère, elle trouvait la force de gronder, elle s'arrêtait, bientôt lasse, comme aujourd'hui où ce nouvel incident menaçait de déranger sa vie...

Dans cette maison somptueuse, parmi tous ces valets stylés inclinés devant leurs caprices, les couvrant de complacités intéressées, au milieu de soi-disant amis qui cultivaient en eux les millions de leur père, Catherine seule veillait, animée d'un vrai dévouement.

Mais que pouvait Catherine aujourd'hui? Le détraquement de ces jeunes n'était-il pas son œuvre aussi?... La brave femme le sentait, et tristement se bornait au seul rôle qui lui échût : tâcher d'amortir les coups, en grondant doucement sa Lina adorée.

Laure Nattier se ressaisit. Elle se dit, comme toujours, que tout cela s'arrangerait... peu sérieux au fond.

Elle justifia dans la glace la symétrie de sa coiffure et reprit son air ennuyé pour ordonner à Catherine :

— Prévenez Lina dès son arrivée. Je veux la voir et lui parler.

Elle essaya de mettre en ces derniers mots une intention de réprimande qui se perdit dans le bruissement de la tenture retombée.

Mais, comme elle donnait cet ordre, une auto souple et silencieuse franchit la grille de la cour que le concierge lui ouvrait.

Une jeune fille charmante, en sobre costume sportif, s'élança sous la rotonde et pénétra dans le hall.

Catherine la rencontra :

— Lina, fit-elle doucement, M<sup>me</sup> Nattier t'attend dans son boudoir.

— Bon...

— Elle est fâchée...

— Ah !... tant pis !...

Et, faisant un moulinet avec sa raquette, elle la jeta à Catherine, qui tendit les deux mains pour parer le coup, et un joyeux éclat de rire retentit dans l'escalier.

— Qu'est-ce qui lui prend donc, à ma mère ? questionna-t-elle.

Catherine, l'air attristé, mit un doigt sur ses lèvres et s'effaça pour la laisser passer.

Puis, se retournant, elle l'admira tant qu'elle put la voir.

Lina pénétra dans la pièce où sa mère, lui tournant le dos, tapotait de ses doigts chargés de bagues la vitre du bow-window donnant sur les jardins.

— Eh bien ! maman ?

M<sup>me</sup> Nattier se retourna brusquement, et son regard sec embrassa la jeune fille, remarquant la poussière des sandales blanches et le désordre des cheveux :

— D'où venez-vous, ainsi faite ?

— Du tennis du Prado où la partie a été chaude. Je suis en nage.

La mère envia ce teint qui ne devait rien aux

fards, et ce désordre révélateur de tant de jeunesse saine et robuste l'indisposa :

— Toujours vos mêmes amis?

— Mais oui... avec, en plus, un jeune Péruvien, depuis peu à Marseille, Isoline Duparc, l'artiste des Variétés, et Florent Mathis, le danseur mondain.

— Et vous frayez avec ce monde

— Ce n'est pas du vilain monde ; Isoline est belle comme la Diane chasseresse... Si vous la voyiez au tennis ! Et Florent Mathis a les muscles de l'hercule Farnèse... Quant au Péruvien..., je ne me rappelle plus son nom... il est beau comme le Bacchus Indien... Nous l'appelons Piou-Piou... mais il est bête, hélas !...

— Quelle horreur ! fit la jolie femme, mettant ses deux mains sur ses oreilles. Ma fille ! ma fille, avec des métèques, des rastas et des comédiens !

« Écoute, Lina, si ton père savait... »

— Eh bien ! quoi ? Lucy Noroy, Lydia Joinville, Marthe des Brosses et ma nouvelle amie qui les reçoit, Sarah Stewart, ne se croient pas déshonorées... et quant à ton fils, mère, il était joliment fier de servir Isoline !

— Cette Stewart, c'est cette Américaine qui porte des perles fameuses ?

— Elle est veuve, maman : c'est son troisième mari qui lui a offert ces perles.

— Son troisième mari !... Et, dis-moi, sais-tu d'où elle sort, cette veuve qui se console aisément?... Sais-tu qui elle est, seulement ?

Lina haussa les épaules avec insouciance :

— Comment voulez-vous que je sache ! Elle mène grand train, elle a une cent chevaux merveilleuse, ses gens de maison ont de la tenue... que voulez-vous de plus?...

Laure Nattier leva ses mains en l'air, indignée de cette inconscience.

— Tais-toi ! Assieds-toi là, et prends la peine de m'écouter.

— Mais...

— Ecoute, car je n'y reviendrai pas. Je n'ai nulle envie de te gronder chaque jour pour ne rien obtenir.

— Vous vous fatiguez inutilement, ma petite mère, et ces airs vous vont si peu !

Lina fit une pirouette qui la rapprocha de la porte.

— Lina ! vois ce qu'on m'écrit... Il faut vraiment que tu fasses bien des extravagances pour attirer ainsi l'attention...

— Mais, chère mère, l'attention se porte toujours sur ce qui émerge du vil troupeau. Si vous croyez qu'elle vous oublie, l'attention ! Aucune jolie femme...

M<sup>me</sup> Nattier, déjà vaincue, retomba dans sa bergère.

— ... Aucune héritière, point trop laide, ne lui échappe... Alors...

Ce disant, la jeune fille, ayant parcouru d'un œil chargé de mépris le papier avertisseur le roula en boule et le jeta dans le foyer avec un geste insolent.

— Lina, j'ai vraiment des remords de te laisser une liberté dont tu abuses... Ton père...

— N'exagérons rien, maman. Papa désire que je sois dans le train...

— Les bonnes manières, oui. La distinction de la tenue, la correction du langage... et tu es loin de tout cela ! Tu affectes un mauvais ton affligeant... cette coiffure...

Lina interrompit brusquement :

— Ah ! maman, vous m'y faites songer ! J'ai

## LES NOUVEAUX MAITRES

— C'est le temps de recevoir Philipp's qui vient à onze heures et demie m'ondulgr...

— Philipp's?... il vient?...

— Oui...

— Mais... Philipp's, tu le sais bien, ne se dérange guère. À peine si l'on peut avoir son tour chez lui... on s'y bat. À ce point, que j'ai envoyé Fanny à l'Institut prendre des leçons, pour ne plus dépendre de ce potentat...

« Philipp's ne daigne aller nulle part. »

— C'est ce qui vous trompe...

— Non?...

— Il s'agit d'y mettre le prix. Moi, je l'ai eu, votre Philipp's!

Et Lina esquissa un geste garçonnier.

— Que tu as donc mauvais genre, ma pauvre enfant!

« Explique-moi, voyons... »

— Eh bien! vous payez cinquante francs la séance chez ce potentat du ciseau : moi, pour trois fois plus, je l'ai dans mon cabinet, à mes ordres...

— Cent cinquante francs une demi-heure!... C'est extravagant!

— Pas du tout, maman. Êt comme j'ai horreur de coudoyer chez lui ce monde résigné qui m'écoeure... (Vous voyez que je sais garder mon rang...)

— Tu es folle, folle!...

« Et pourquoi ce soir?... nous ne sortons pas... »

— Moi, je sors...

— Toi?... mais, tu es sortie hier?

— Possible. J'ai pris des engagements pour aujourd'hui...

— Êt Marie? Tu l'emmenes?

— Marie?... Elle préfère garder la maison.

— Marie est gentille... Tu devrais l'imiter.

— Marie est encore une enfant. Je la dresserai. Vous verrez, vous verrez...

— Dieu nous en préserve ! Elle est bien ainsi. « Mais... ne peux-tu rester ce soir ? »

— Je vous répète, mère, que j'ai pris des engagements.

— Avec qui, s'il te plaît ?

— Avec Lucy Noroy, Isoline qui ne joue pas, Lydia Joinville... Je les prends dans ma voiture, et Gérard...

— Gérard?...

— Gérard doit charrier Florent Mathis, Piou-Piou, et le petit La Flèche...

M<sup>me</sup> Nattier se prit la tête à deux mains et répéta :

— Isoline, Mathis, Piou-Piou... charrier !...

Elle éclata :

— Horreur !... Ces gens... tarés... avec mon fils... ma fille ! Jamais, entends-tu, jamais je ne permettrai cette folie !

— Ne permets pas, maman, ne permets pas. Je ne te le demande pas, mais ferme les yeux soigneusement. Exactement ce que je fais lorsque tu vas au bal...

« Après tout, j'ai vingt et un ans, sans qu'il y paraisse, maman, sans qu'il y paraisse !!! » se hâta-t-elle d'ajouter, en souriant avec malice.

— Mon Dieu ! gémit la belle Laure, oubliant qu'elle ravageait sa coiffure. Mon Dieu !... où allons-nous ?

— Pas bien loin, fit Lina, courant l'embrasser ! Jusqu'au cinéma du Palais Doré. Ensuite...

Laure repoussa la folle fille :

— Il y a : ensuite?...

— Mais oui, voyons... on soupe au château de Monte-Christo. On va essayer de griser Piou-

Piou, pour le faire parler, et savoir au juste d'où il est.

M<sup>me</sup> Nattier se révolta :

— Eh bien ! non, Lina. Pour une fois, je m'y oppose. Laisse ton frère aller tout seul. Il expliquera à ces... gens que tu es souffrante... Et que je ne te revoie plus dans cette société... ou j'avertis ton père.

— Mon père !... Vous lui câbleriez à New-York... Oh ! là, là !...

Et Lina, la tête renversée, rit aux larmes, en se tenant les côtes.

— Maman, dit-elle, lorsqu'elle put parler, faites bien attention. Ceci est du suprême chic : la mère au bal, environnée d'admirateurs, éblouissante de parures, portant haut le drapeau de la maison ; les enfants au ciné, au dancing, enseignant aux manants éberlués comment se comporte le monde moderne.

« Tous ces nouveaux riches, qui se croient très snobs, en blémissent sous leurs cuirasses dorées. Jamais ce fretin-là n'aura le galbe, le foin, l'allure, quoi !... Ils sentent le graillon, vous savez bien, et mettent leur progéniture sous cloche. »

— Lina... oh ! Lina ! où prends-tu ces mots, et ce ton ?...

— Ma petite mère, c'est l'avant-mode. Celle de demain. Il faut en être !

« Savez-vous, maman, que je vais rougir de vous... »

La mère laissa tomber ses bras avec lassitude :

— Hélas ! hélas !.. soupira-t-elle.

Lina souleva la tenture, fit une fausse sortie et reparut :

— A propos, mère, dit-elle, feignant l'étourderie, vous seriez bien aimable de faire dire à

Larchet de m'ouvrir la caisse. J'y vais aller tout à l'heure.

— Encore de l'argent ! mais qu'en fais-tu ?

— Dame... ce que vous en faites. L'argent, ça file...

— Lina, Lina, ton père.

— Mon père !... il me donnerait son carnet de chèques... voilà ce qu'il ferait, mon père !... Vous savez bien... J'ai besoin de trois mille francs ce soir.

« A tout à l'heure ! »

Elle envoya un baiser du bout de ses doigts roses à la femme effondrée qui, bien qu'avertie par maintes sorties de ce genre, commençait à trembler de cette inconscience, et à considérer l'avis qu'elle avait reçu comme ayant raison.

— Des cabotins... des métèques... murmura-t-elle. C'est affreux ! Et ces mères qui laissent faire... comme moi !... Où allons-nous, mon Dieu !

### III

#### RETOUR D'EXIL

L'abbé de Moirax, après la guerre qu'il avait faite comme lieutenant de chasseurs, à peine âgé de trente-deux ans, dégoûté du monde dont il avait vu les misères, entra dans les ordres, et, prêtre libre, exerça dès lors son ministère au milieu du peuple cosmopolite des faubourgs.

Sa vocation d'apôtre l'aurait d'abord poussé vers les Missions Étrangères, mais il dut céder aux instances du D<sup>r</sup> Hammelin, qui lui prédisait une mort prématurée sous des climats hostiles, vu sa santé précaire fortement éprouvée par cinq ans de guerre.

Il se rendit aux conseils de l'ami, songeant qu'en France, notamment à Marseille, son œuvre serait aussi fructueuse. Non qu'il y eût le moindre calcul intéressé chez ce pur, tout amour, mais il est partout des malheureux et des malades.

Toujours prêt, et d'un zèle infatigable, on le trouvait partout où régnait la souffrance : dans les bouges les plus infects où on l'appelait, où sa charité prévenait les désirs, et, souvent mal reçu, ne se lassant jamais.

Il rencontrait parfois, dans ces parages excentriques, son ami Hammelin, l'illustre professeur, aussi zélé que lui, poursuivant la même œuvre compatissante et désintéressée.

Les deux amis alors, si semblables de cœurs, se renseignaient l'un l'autre sur les misères à soulager, et, se retrouvant dans le monde, ne faisant jamais allusion à l'apostolat exercé de concert.

Ce matin de mars, l'hiver semblait fini tant le soleil brillait sur la côte privilégiée, tant l'azur du ciel souriait au printemps tout proche ; et dans le cœur du doux abbé rayonnait une joie nouvelle, étrangère, pour une fois, à ses habituelles préoccupations.

Il attendait Jacques d'Hautmont, débarqué depuis quelques jours, qui avait dû s'attarder à Paris pour remplir des formalités inhérentes à la mission.

La dépêche était là, sous sa main, et l'abbé souriait, béatement heureux de revoir ce fils

d'une sœur chérie, morte en pleine jeunesse, en lui léguant cet enfant déjà orphelin de père.

Jeune lui-même, et s'il n'eût été l'homme dont tous proclamaient la haute valeur, l'abbé Jean de Moirax eût pu hésiter devant la responsabilité qu'on lui imposait. Mais il avait pu s'applaudir de l'avoir acceptée. Ses efforts avaient rencontré un terrain d'élite où la bonne semence avait fructifié.

Ses études heureusement terminées, Jacques d'Hautmont semblait promu à un brillant avenir, plusieurs carrières lui étant ouvertes, lorsque, trois ans avant ce jour — il en avait aujourd'hui vingt-cinq — il annonça brusquement son désir de visiter l'Afrique en ses plus sauvages contrées, et s'adjoignit à une mission scientifique désignée pour explorer le Hoggar et les environs du lac Tchad...

L'abbé fut d'abord dérouteré par une décision si inattendue ; mais, après mûres réflexions, son âme de prêtre, habituée à scruter les consciences, lui dévoila dans ce cœur fier, froissé dans sa délicatesse et ses sentiments les plus purs, un de ces drames silencieux qui désirent rester cachés, même à lui, si bien fait pour tout comprendre..

L'abbé, en ce moment, songeait à ces choses qui l'avaient affligé, se sentant impuissant à guérir, s'il pouvait deviner, écoutant d'une oreille distraite les allées et venues du vieux Germain, un valet de chambre qui l'avait vu enfant, et de sa femme Marianne, fort affairée dans la préparation d'un fin déjeuner, commandé avec le soin averti que l'abbé puisait dans ses souvenirs.

Mais un bruit différent de ceux de la maison, distinct et cette fois révélateur, lui fit quitter brusquement son fauteuil.

Il se précipita hors de son cabinet, juste à temps pour recevoir dans ses bras le voyageur à qui Germain ouvrait la porte.

Ils s'étreignirent tendrement, se séparèrent pour se regarder, et se reprirent, satisfaits, épanouis tous deux.

— Superbe ! s'exclama l'abbé, l'enveloppant d'un regard fier.

— Toujours vous ! faisait Jacques. Vous rajeunissez, mon oncle !

L'abbé sourit :

— Oui... Ta présence m'enlève à l'instant trois années qui m'ont paru bien longues !

« Attends, débarrasse-toi de tes affaires. Ici, Germain, cette valise ; Marianne, enlevez ce pardessus... Tu dois avoir faim ? »

— Tout est prêt, monsieur Jacques, invita la gouvernante. Demain, je vous ferai l'aïoli !... Aujourd'hui, c'était défendu...

— Quelle joie ! fit Jacques, en serrant les mains de Marianne. Vous allez me gâter... Je ne pourrai plus m'en aller...

« Il me tarde de voir ce cher docteur !... »

— Le docteur n'est pas loin, fit une voix sonore.

Et Maurice Hammelin, qui avait trouvé la porte ouverte, avait franchi le seuil sans se faire annoncer.

— Enfin, on se retrouve ! s'écria-t-il, en secouant par les épaules le robuste garçon qui leur revenait du désert ; et, le sondant de son regard expert :

« Point trop changé ; à peine bruni. Le soleil africain l'a ménagé. »

— Pas toujours, put enfin placer Jacques, échappant à l'étreinte vigoureuse. J'ai eu des fièvres à Saint-Louis, le choléra au Gabon. J'ai failli rester au Soudan, ou du moins y laisser

ma jambe, cassée au cours d'une chasse où je fis une chute de cinq à six mètres dans une fosse creusée pour attaquer les lions. Mais... me voilà... et, cette fois, bien décidé à prendre un congé sérieux.

« Ce n'est pas toujours gai, bien que séduisant, le métier d'explorateur !... — Je dis cela aujourd'hui que la France me sourit. — Peut-être dans trois mois la nostalgie des pays sauvages se fera-t-elle de nouveau sentir. »

— Quelle frénésie de partir... voici plus de deux ans...

— Presque trois, fit Jacques soudain assombri.

Le docteur surprit cette nuance, il se tut. Mais aussitôt :

— Nous te garderons de toi-même. N'espère pas m'échapper.

— Oh ! je n'ai rien de mieux à faire que rester près de vous quelques semaines. Débarqué à La Rochelle, je suis allé jusqu'à Paris voir le ministre, rendre compte de ma mission, m'acquitter de quelques messages de camarades restés là-bas. Et je suis maintenant tout à vous, libéré de tout devoir.

« Donnez-moi des nouvelles de nos amis. La correspondance chômait plutôt ces derniers temps. D'abord, Moras? »

— Moras a choisi la meilleure part... tu sais bien...

— Marié?

— Prêtre, comme ton oncle. La guerre a déterminé de ces vocations imprévues.

— Ça ne me surprend pas, fit Jacques d'Hautmont. Moras penchait de ce côté... Une belle âme et une haute intelligence...

« Allons, tant mieux !... s'il est heureux... »

— On est toujours heureux, observa l'abbé, quand on peut suivre sa route... obéir à la voix

qui parle en nous dans le silence, et qui, malheureusement, se tait dans les tracas du monde.

— Je crois, mon cher abbé, que vous vous disposez à nous faire un sermon... à quoi ceci pourrait nuire, dit le docteur, se servant une ample portion de truite saumonée arrosée d'un cru supérieur.

« Gardez, gardez votre homélie pour tout à l'heure. Nous la goûterons mieux, bien calés dans un fauteuil profond, en fumant un de ces cigares que vous recevez de Manille. »

— Sybarite!... reprocha l'abbé. Tu le vois, Jacques, il n'a pas changé.

— Et il a bien fait! que je suis donc ravi de vous revoir! Tout mon être s'épanouit, et pas seulement mon cœur! Cette cuisine, mon oncle! ce bien-être qu'on retrouve chez vous?... Ah! nous n'avons pas tout cela, là-bas!...

— Vous avez autre chose... qui a bien son charme, apprécia le docteur. Conte-nous un peu ça?

— Non! Parlons d'abord de vous, de vous tous! Vous êtes content, docteur, ces malades?

— Oh! tu sais... ils sont bien sages, mes malades. Ils ne me causent pas d'ennuis.

— Parce que vous les soignez bien. N'est-ce pas, mon oncle?

L'abbé eut un regard d'entente vers le docteur.

— Hammelin les gâte, dit-il. Comment pourraient-ils n'être pas satisfaits?

— On fait ce qu'on peut. La médecine est une maîtresse exigeante, la nuit, le jour, elle commande.

— Ah! je vous reconnais bien. Mon oncle et vous êtes des bienfaiteurs : utiles, dévoués... moi seul je ne vauz rien. Quel service rendre à l'humanité, dites-moi, qu'aller étudier des sau-

vages... pour les torturer sous prétexte de civilisation !

— Tu te calomnies, Jacques, dit Maurice Hammelin, secouant tristement la tête, son regard ne quittant pas celui du jeune homme. C'est un autre courage que sacrifier ses goûts pour dompter sa nature en révolte, et porter, dans un exil cruel, le trop plein de son cœur à des êtres déshérités...

Jacques, qui avait tressailli, se remit promptement. Il railla :

— Comme vous dramatisez, poète que vous êtes, sous la toque universitaire ! Je suis allé là-bas pour obéir à un caprice de mon humeur vagabonde. Il ne faut pas chercher plus loin. Êt peut-être aussi, par dégoût du vieux monde qui s'encanaille, et pour me rapprocher de la nature.

L'abbé hocha la tête :

— Il ne faut pas fuir ce qui est en péril, Jacques. Il faut l'aider, l'éclairer, le sauver !

Le jeune homme baissa la tête, puis releva ses yeux brillants sur le guide adoré de son enfance.

— C'est ce que vous faites, mon oncle. C'est votre noble apostolat par quoi l'élite est attirée... Je me sens trop loin de ce rôle... Je suis retourné en arrière.

— Et comment l'as-tu trouvée, la nature ? interrompit le docteur, envoyant un regard d'attente à son ami de Moirax qu'il voyait ému.

— Hélas ! la nature humaine est nécessairement imparfaite, puisqu'il est évident que nous faisons ici un stage de progrès. Mais, croyez-moi, cette humanité, ignorante de notre civilisation, est plus rapprochée bien souvent de la vérité, car je prétends que la civilisation, telle que l'entendent les peuples conquérants, déforme le véritable instinct de l'homme vers le bien.

Très sérieux, le docteur observa :

— C'est selon, Jacques, c'est selon. Les sauvages qui mangent leurs ancêtres ont peut-être quelque chose à apprendre de nous.

— Et l'homme civilisé, dont l'égoïsme est devenu monstrueux, grâce à l'or qui règne sur le monde, refuse du pain à l'auteur de ses jours lorsqu'il a vieilli et ne peut plus lui être utile. Ne voyez-vous pas cela chaque jour? riposta amèrement le jeune homme.

Le docteur acquiesça :

— Il est vrai... fréquemment même...

Puis, refusant de suivre Jacques sur un terrain qu'il n'était que trop enclin à creuser, il conclut en riant :

— Et ceux qui les mangent font encore preuve de miséricorde, sinon de goût...

Et le docteur, qui savourait son pâté de foie gras, fit claquer sa langue :

— La civilisation, quoi que tu en dises, et quoi qu'elle inflige à de malheureuses bêtes, plus innocentes que tes sauvages, a des délices appréciables... Avoue-le!

Jacques d'Hautmont sourit par condescendance et secoua une mélancolie naissante :

— Parlez-moi des amis : Palmor?

— Plaide à Paris.

— Oh! Oh! Denis Laloi?

— Mort... suite de ses blessures...

— Pauvre diable!... bon garçon... Et Chicoquant?... vous savez, ce vieux Chicot?

— A mal tourné... désastres financiers... et autres.

— Tant pis... Marc Saulaie?

— Père de famille, modèle des époux! Il fait son devoir et donne des citoyens à la France.

— Par exemple! si j'aurais cru!...

— Tout est dans tout.

Jacques, évidemment, tournait autour de questions brûlantes qu'il n'osait formuler.

Le docteur vint à son aide :

— Les Ramadier, tu sais, la grande maison?... ruinés. Les du Buisson, où l'on dansait avec tant de gaieté, envolés, disparus. La mort a passé, peut-être aussi la ruine.

« Par contre, les Picquoiseau ont monté... monté!... M<sup>mo</sup> Picquoiseau a un salon... select; et une fille qu'elle voudrait bien marier... Une dot superbe gagnée dans les produits chimiques... Si le cœur t'en dit... »

Jacques eut un geste énergique :

— Horreur! fit-il. La petite Picquoiseau est indéniablement la fille de la mère : or, la mère...

Le docteur rit franchement à cette évocation.

— Allons, allons, tu devrais être habitué avec les nègres du Gabon.

On frappa à la porte du cabinet. Guillaume entra, s'excusant :

— On vient chercher ce que monsieur l'abbé doit envoyer à...

— Bien, bien... je l'oubliais... j'y vais, Guillaume.

Et l'abbé s'esquiva.

Le docteur le suivit d'un regard ému.

— C'est l'ange de la charité, fit-il, lorsqu'il eut disparu. Pas un de ces taudis infects de vice et de maladie que je visite où je ne trouve la trace de ce brave cœur.

— Et vous vous y rencontrez tous les deux, sourit Jacques, qui, tout en préparant avec soin son cigare et en l'allumant, reprit la conversation où ils l'avaient laissée.

— Vous remuez un tas de souvenirs, docteur. Dites-moi donc un mot de mes danseuses... la petite Loris?

— Oh ! mariée ! Tu penses, depuis trois ans, presque toutes se sont envolées et ont fait leur nid... Denise Vernon a épousé un Levantin très riche qui l'a emmenée à Beyrouth. Marie Blaze s'est éprise d'un garçon sans fortune, mais d'avenir, et a fini par vaincre la résistance de ses parents. Elle habite Angoulême. Je la vois quelquefois.

« Jenny... Je ne te parle que des raisonnables, ... car elles sont devenues malheureusement l'exception ;... l'après-guerre nous a dotés de générations déplorables, et si tu souhaites prendre femme, mon cher ami, tu pourras réfléchir sérieusement. »

— ?...

— Lors de ton départ, les mioches qui venaient au jour n'avaient pas donné toute leur saveur. Et je parie des filles comme des garçons.

— Comment, comment ?

— Ces jeunes produits de l'énervement général, élevés à la diable, ou pas élevés du tout, grâce au déséquilibre des parents, sont maintenant victimes d'une mentalité que je qualifierai de démente.

— Oh ! oh !... fit Jacques. Il y a toujours eu des fous. Déjà, lorsque je suis parti, on tonnait contre ces mœurs qui vous épouvantent, justement, il est vrai.

— Je le sais. Mais on y allait doucement, avec mesure, comme pour tâter le terrain...

« Aujourd'hui, avec les modes insensées et la littérature odieuse, on affiche ce qu'on cachait. »

— Comment remonter ce courant ? fit anxieusement Jacques.

— C'est difficile. Ce serait possible si tous ceux qui sont restés purs — il en est, mais peu belliqueux — avaient le courage de se vouer à cette croisade toute de sacrifice et de dévoue-

ment... Mais le lâche égoïsme de ceux qui sont restés lucides les retient dans leur farniente et se borne à d'hypocrites lamentations.

La porte s'ouvrit et l'abbé rentra. Le docteur se renversa dans son fauteuil, et, l'enveloppant de son clair regard, il reprit le ton amicalement sarcastique qui balaya de son visage les ombres qui l'avaient un instant assombri :

— Tandis que tu recevais quelque client de la périphérie excentrique, ou arrachais une dévote égarée aux griffes de la Bête, nous préparions avec Jacques une ambiance favorable au sermon que nous avons renvoyé tout à l'heure pour le moment du farniente

« Nous nous sommes bien installés, le café fume dans les tasses, l'armagnac embaume, le cigare... Tu peux parler. »

— Êt voici qui me déconcerte, dit l'abbé souriant. Jamais je n'eus tous mes moyens devant un auditoire préparé. J'improvise aisément pour les simples — mes auditeurs habituels — qui viennent à moi et accueillent comme venue d'en haut toute parole de compassion.

Et l'abbé, tout amour, sourit divinement.

— Je comprends, dit Jacques, ému de cette flamme, je comprends que cette vie vous soit nécessaire. Rien, dans le monde que vous avez quitté, n'est digne aujourd'hui de remplir votre cœur.

— Oh ! le monde !... fit l'abbé.

Et le silence régna quelques instants.

Le docteur reprit :

— Le monde !... tu l'as évoqué, Jacques, et il est passé devant moi avec sa misère dorée, la pire peut-être !...

« Il faut que tu saches que, ce que l'abbé tente avec son inlassable douceur, je l'essaie sur

cet autre plan privilégié qu'on appelle le monde élégant.

« Ce monde gangrené m'intéresse plus que tout autre, parce que, sous la séduction du dehors, il propage le mal, qu'il le dispense autour de lui, comme les rats portent la peste. Je l'attaque avec ma rudesse de chirurgien ; et ce mal m'inspire la même horreur, que l'habitude ne peut toujours vaincre chez nous, causée par une plaie hideuse, avec quoi cependant il faut se mesurer... »

« Je t'en ai dit un mot tout à l'heure ; et, lorsque tu auras vécu quelques jours parmi nous, tu éprouveras, comme nous, le désir de combattre sur ce terrain ; mais, quelquefois aussi, le découragement qui saisit le lutteur devant l'inutilité de l'effort... »

L'abbé hochait la tête en homme qui apprécie.

— C'est humain. Mais l'esprit doit vaincre la chair.

Jacques se sentit pris d'une avide curiosité. Il savait combien l'homme éminent qu'était le professeur méprisait les difficultés.

Lorsqu'il avait quitté la France et cette société que gagnait le déséquilibre, fort peu de temps après la guerre, alors que tout frémissait encore du grand ébranlement, on ne pouvait juger de ses efforts sur les survivants du désastre.

Il pensa :

« Si mon oncle qui peut beaucoup, grâce au prestige de sa valeur bien connue qui lui permet de pénétrer dans le peuple des miséreux, méfiant et parfois hostile, si Maurice Hammelin reconnaît les difficultés qui lassent les plus courageux, que pourrai-je tenter, moi qui n'ai ni

la fortune, ni le prestige, ni la vertu de ces apôtres?... »

La voix de Maurice Hammelin s'élevait à nouveau :

— L'or — que nous n'avons plus ! — est le grand corrupteur du monde. Ceux qui le possèdent aujourd'hui ont perdu, dans l'ivresse qui suit les fortunes rapides, tout ce qui fit jadis, de l'individu de notre race, le fils privilégié des dieux !

— Ne généralise pas, Maurice, intervint doucement l'abbé, pour arrêter le flot d'indignation qu'il connaissait bien.

— Je sais, je sais, Jean. Il y a toujours, en France, de nobles cœurs ; et c'est parce que je suis fier et jaloux d'appartenir à cette patrie, calomniée par les métèques, que je me lève pour la défendre.

« Chasser ceux qui nous envahissent, cette horde d'intrus qui, depuis la guerre, se ruent chez nous, qui jouissent, en conquérants, des richesses de notre sol, de la beauté de notre ciel, et nous apportent, en échange, tous leurs appétits et leurs vices !... est le but que je ne cesserai de poursuivre.

« Je suis comme un furieux quand je songe que, béatement, le Français se laisse faire ; qu'il accueille, avec une souriante inconscience, ces exotiques, ces rastas, ce monde pourrisseur qui finit par dicter des lois, imposer ses tares, ses modes, et jusqu'à son langage !... que, bénévolement, nous acceptons ! »

Il se tourna vers Jacques :

— Tu verras les femmes quasi-nues sur les plages (à l'instar des Américaines). Tu entendras parler un argot d'après-guerre, langage de Tour de Babel, dans les salons les plus fermés.

Je ne dénonce pas les nouveaux riches, race que j'abandonne, car elle nous submerge avec son mercantilisme féroce ; mais je voudrais préserver notre élite, cette fleur d'élégance, de distinction, d'intelligence, qui fut le noyau de la France.

« Je voudrais protéger les honnêtes familles, qui n'ont pas spéculé sur l'or, conservant malgré tout leurs vertus modestes et leur religion... qu'on raille parce qu'elles restent en arrière, effrayées par cette ruée qui emporte tout vers la décadence... »

Il s'arrêta, à bout de souffle, s'apercevant alors du regard stupéfait de Jacques d'Hautmont.

— Et tu jetterais tes armes ? mauvais soldat ! dit l'abbé. Je ne te vois pas dans ce rôle...

— Pour qui me prends-tu ? J'exhale ma rage.

« Tiens, voici pourquoi je suis exaspéré : ce matin... »

« Tu connais les Joinville ? bonne famille, milieu riche, honorable, des fils morts à la guerre, etc... etc..., et restés dans les traditions ; ce qui rend plus sensible ce que je vais conter.

« Connais-tu M<sup>me</sup> Joinville, Jean ? »

— Oui... oui, parfaitement : bonne mère de famille, pas très intelligente, d'une faiblesse insigne pour son unique fille, la dernière venue...

— Justement. C'est d'elle que je vais parler — sans trahir le secret professionnel, puisque la chose est à peu près publique, malheureusement...

« Cette petite fille, assez gentille, éblouie par le « chic » américain, s'était liée avec une colonie de ces jeunes indépendantes qu'elle

souhaitait égaler — peut-être surpasser! — M<sup>me</sup> Joinville voyait tout cela d'un bon œil — Ça devient à la mode.

« Et la mode!... c'est tout!

« M<sup>me</sup> Joinville a, en tout ceci, la psychologie d'une bécasse. Elle n'a point songé qu'il ne suffit pas de conduire sa fille à la messe et au confessionnal, de lui donner des professeurs de toutes sortes, pour la douer d'éducation, et la cuirasser contre certaines contagions.

« Les jeunes miss d'outre-mer ont un sens pratique qui ne s'en laisse point conter. Elles peuvent flirter — puisqu'on admet le flirt! — sans dommage... apparent.

« Cette pauvre Lydia a flirté pour de bon, paraît-il, — peut-être croyait-elle s'amuser simplement, car il y a, en tout cela, une bonne part d'inconscience et d'ignorance. — En tout cas, comme elle a une belle dot, le flirteur l'a enlevée, comptant du même coup enlever les espèces! »

— Pas possible! gémit l'abbé.

— Certain. C'était hier. L'affaire s'est ébruitée, — par ceux qui y avaient intérêt, sans doute, — et voilà les Joinville contraints de s'allier à un rasta, professeur de danse à l'Olympia, un certain Léandri, italien...

— D'où tiens-tu la chose?

— De la mère qui en est malade; du père qui en devient fou; de leurs intimes, atterrés.

« Voilà ce que produit l'éducation moderne! »

Et le docteur se renversa dans son fauteuil, regardant tour à tour ses deux auditeurs consternés.

— J'ai connu ces Joinville, dit Jacques d'Hautmont. Ils recevaient beaucoup. Et je me souviens de la fille... très jeune alors...

— Elle a dix-sept ans!

— Mon Dieu !... et rien ne prévaut contre l'aveuglement des parents, soupira l'abbé.

— Et s'il n'y avait que ceux-là ! fit le docteur plein de réticences.

Jacques ne résista pas plus longtemps à l'envie qu'il avait ; d'une voix blanche, il questionna :

— Et... les Nattier ?

— Eh !... les Nattier sont comme les autres : toujours riches, toujours mondains... Laure Nattier toujours jeune, toujours jolie... le mari toujours en affaires. Il faut ramasser de l'argent... car on en dépense...

— Gérard?...

— Un superbe fruit sec : champion de tennis, de polo, court les matches, fréquente cette colonie étrangère contre quoi je m'insurge, fait parler de lui sur le turf, change d'auto tous les trois mois... que sais-je encore !

« Il a dix-huit ans, et de pitoyables études. Pas un bachot... Je fréquente toujours la maison, ce pauvre Claude m'en a prié... Sa femme est une enfant. »

— Moi aussi, je les vois souvent... comme autrefois.

Jacques frémit. Sa voix s'étrangla dans sa gorge lorsqu'il dit :

— Et... Lina?...

Le docteur sursauta et regarda l'abbé :

— Lina?... oh ! la pauvre enfant !...

Le silence régna. Tout à coup le docteur consulta sa montre :

— Je m'oublie !... je m'oublie. C'est l'heure de ma consultation. Excusez-moi, fit-il en se levant. Je vous retrouverai ce soir.

Et Maurice Hammelin sortit sur un :

— A tantôt ! cordial.

Jacques et l'abbé se regardèrent. Jacques se leva.

Mais l'abbé :

— Reste, mon petit, reste. J'ai tout mon temps. Nous allons causer.

#### IV

##### L'AMOUR QUI SAUVE

Jacques obéit à cette voix dont les tendres intonations allaient réveiller, au fond de son être, un écho qu'il croyait bien mort. Il se laissa tomber sur le siège désigné par l'abbé, et celui-ci, habitué à lire dans les cœurs, murmura en baissant la voix :

— Es-tu guéri?

Le jeune homme hocha la tête.

— Le sais-je, fit-il.

Et lentement :

— Pour savoir si l'on est guéri, il faut que le fer descende jusqu'à la blessure, qu'il en sonde la profondeur sans raviver la souffrance... et je n'ai pas encore essayé de toucher la plaie que j'emportai dans mon exil...

— Sans vouloir rien entendre!... sans te laisser soigner par moi... qui t'aime!... par moi qui, peut-être, t'aurais délivré de ton mal...

Jacques se rembrunit :

— Non, dit-il, pas même vous, car vous ne m'auriez pas compris.

— Penses-tu?

— Vous êtes tout amour, je le sais, tout compassion pour d'autres maux. Vous ignorez toujours celui-là.

— Tu étais un enfant. Et, je le crains, tu l'es encore

« Écoute-moi ; tu verras si je t'ai compris :

« Lina... »

Un tressaillement douloureux du blessé démontra à l'opérateur que la sonde touchait à vif cette chair déchirée.

Jacques ne bougeant plus, il poursuivit :

— Lina était aussi une enfant. Mais une enfant impérieuse et fière qu'un malentendu irritait. Or, il était entre vous un malentendu.

« Claude Nattier, — qui t'aime ! — tout en t'appréciant, ne m'avait pas caché qu'il souhaitait pour gendre un associé capable de le remplacer au besoin dans ses affaires, si le sort l'enlevait prématurément. Son erreur est de situer le bonheur dans l'omnipotence de l'or...

« Tu détestes l'argent et la spéculation, tu ne t'en cachais pas. Je crus voir, comme lui, dans cette aversion, un obstacle insurmontable à l'accomplissement du rêve que j'avais caressé... que je croyais aussi le tien... »

L'abbé s'arrêta, quêtant une affirmation qui ne vint pas.

— Est-ce bien cela ?

— Mon oncle, dit brusquement le jeune homme, j'ai toujours cru que M. Nattier, qui ne manque pas, lui non plus, de perspicacité, avait voulu tuer dans l'œuf un espoir que mon manque de fortune rendait irréalisable à ses yeux.

— Tu te trompes, essaya l'abbé.

Mais Jacques était lancé. La bouche amère, il jeta :

— M. Nattier a voulu écarter de sa fille un

prétendant qui ne lui offrait aucune surface, de celles qu'il souhaite à son héritier. Quant à Lina, elle a pu croire que je visais cette fortune que je n'ai cessé de maudire.

— Non!... non... Lina te connaissait...

— Je ne sais ce qu'on a pu lui faire entendre. Un jour est venu où elle m'a accablé de sa froideur, de son dédain... et je n'ai pas osé questionner. Je me suis éloigné, blessé jusqu'au fond de mon être par cette attitude insultante que je ne pourrai peut-être encore affronter. Elle me méprise peut-être...

— Tu te trompes! Lina t'aimait!

Jacques tressaillit, blêmit encore. Mais il se tut.

— Lina est fière, continuait l'abbé Jean de Moirax en réfléchissant. Elle aura douté de ton amour en voyant que tu t'éloignais, que tu n'as rien tenté pour connaître ses sentiments...

— Qui vous dit que je les ignorais?... fit involontairement le jeune homme.

L'abbé releva la tête, et son clair regard s'arrêta sur ce silencieux qui s'était dérobé à son analyse.

— Tu le savais! fit-il.

— Je ne pouvais que m'éloigner devant les dispositions, non dissimulées, de son père, dit Jacques, sans répondre autrement.

— Tu le savais, et tu t'es résigné! répéta le père adoptif dans un cri de sincère admiration.

— Qu'auriez-vous fait? dit Jacques simplement.

— Aujourd'hui...

— Aujourd'hui, je ne dirai rien. Sais-je seulement si je l'aime encore? La flamme veut des aliments, mon oncle,... elle s'éteint aux glaces de l'absence et de l'oubli...

— Elle n'aura pas oublié,... murmura le prêtre. Et, tout haut :

« Aujourd'hui, tu es un homme ; tu as fait tes preuves. Tu as conquis...

— Rien du tout, mon oncle. J'arrive les mains vides et ne souhaite pas les remplir d'argent.

« Tant de jours ont passé ! Nous reconnaitrons-nous, seulement, lorsque nous nous retrouverons face à face?... car ce jour doit venir nécessairement... Croyez-moi, mon oncle, il est des choses qui ne se recommencent pas.

« C'était une enfant simple et bonne, qu'est-elle devenue ? »

— Hélas ! soupira l'abbé.

— Vous voyez bien. Lina est maintenant une orgueilleuse héritière, gâtée, choyée, qu'on se dispute, et... peut-être a-t-elle choisi, parmi ses prétendants, le puissant financier qui lui continuera la vie de plaisirs et de fêtes qui sied à sa beauté?...

L'abbé Jean de Moirax arrêta ce flot de paroles dévoilant la blessure toujours saignante :

— Lina, dit-il de sa voix poignante, Lina est une révoltée qui n'a pu accepter la souffrance et qui s'étourdit dangereusement.

Jacques, bouleversé, balbutia :

— Achevez... que voulez-vous dire ?

Alors l'abbé avoua tout : l'insubordination, la folie qui gagnait le monde s'était emparée de Lina. Elle était maintenant devenue une de ces extravagantes dépeintes par Maurice Hamelin. Lina se perdait à plaisir, non au sens exact du mot, il en était persuadé ; mais la gangrène cosmopolite contaminait son esprit, annihilait son cœur, sur quoi rien n'avait d'in-

fluence : ni la mère, ni le blâme attristé de ceux qui la chérissaient...

Lina était aujourd'hui une de ces snobinettes qui, par bravade, s'affranchissent des convenances, de la réserve, de l'éducation familiale qu'elles bafouent, dont les amusements recherchent le scandale et la réprobation des gens sensés, dont elles se moquent...

L'abbé s'arrêta, voyant, à cet exposé, le jeune homme devenir livide, accablé de stupéfaction :

Lina semblable à ces extravagantes du monde exotique où elle puisait ses exemples !

Il y eut une telle douleur sur ce visage convulsé que le pauvre abbé se repentit d'avoir parlé. Il s'en excusa :

— Ne vous reprochez rien, mon oncle. Je préfère apprendre par vous ces lamentables choses. Je vois, grâce à vous, l'abîme ; mais où sera le bras qui se lèvera pour arrêter la chute.

Un peu de sang revint à ses joues blêmes :

« Voyons, dit-il. Il faudrait sauver cette enfant !

Un long soupir de délivrance répondit à ce cri du cœur.

« Son père?... interrogeait Jacques.

— Claude Nattier ignore en partie ce qui se passe. Il est loin. Il vient de temps à autre à Marseille, et personne n'ose parler. Le père adore cette enfant, lui trouve toujours une excuse. Nul ne se risque à l'attrister en lui montrant la vérité.

« Au reste, il vit en Amérique, et peut-être ne s'offusquerait-il pas de ce qui nous révolte ici. »

— Sa mère ?

— Laure Nattier, par son inconscience, est en partie la cause de ce *modus vivendi* adopté par les deux enfants qui puisent dans la caisse toujours ouverte à leurs caprices. Elle ne peut rien aujourd'hui pour arrêter ce torrent qui l'épouvante.

« Trop tard ! On l'aime encore, bientôt on ne la respectera plus.

« Gérard suit un mauvais chemin, fréquente de soi-disant amis qui l'exploitent, se plaît dans le milieu où rien ne le gêne, où il est encensé pour l'argent qu'il prodigue.

« Quant à Lina, elle a pris pour modèle, s'efforçant de les dépasser, des Américaines venues on ne sait d'où ! »

— Mon oncle, je le répète, il faut sauver cette enfant !

« Elle ne peut être encore corrompue... »

— Non, sa fierté reste entière et la préserve jusqu'à présent.

« C'est la liberté qui l'affole, qu'elle veut avec passion, en s'exposant à tous les risques. »

— Alors... qu'attendons-nous ?

— Mon pauvre enfant, que veux-tu faire ? Tous, nous avons échoué !

— Parce que vous ne l'aimiez pas...

— Ah ! triompha l'abbé, voilà ce que j'attendais !

Et, les yeux humides, il remercia Dieu dans ses œuvres, s'humiliant devant le mystère des cœurs que l'amour humain galvanise, lui qui ne connaissait que l'amour divin, sans nul espoir de récompense en ce monde. Il se dit que ces deux amours étaient dignes de s'accorder, puisqu'ils inspiraient également le sacrifice et le courage qui font les héros.

Il jeta sur son cher enfant, à peine plus jeune

que lui, un regard d'admiration pour cette vaillance.

— Jacques, dit-il, tu réussiras. Dès aujourd'hui nous allons affronter Lina.

— Déjà? fit Jacques qui tremblait.

— As-tu peur?

Et l'abbé sourit. Sur son pur visage d'ascète au regard limpide, ce sourire passa comme une lumière qui raviva la confiance du jeune homme.

— Je redoute ce premier choc, après ce que vous m'avez dit.

« Mais si je souffre, c'est tant mieux! je n'en aurai que plus de force pour l'arracher à son erreur. Si je réussis, je repartirai plus heureux. »

L'abbé réfléchissait :

— Peut-être, dit-il, peut-être trouveras-tu dans la place une alliée fervente pour t'aider?

— C'est?...

— Marie. Tu n'as pas oublié Marie?

— Ah! non. Marie, c'est une source pure qui s'écoule parmi les fleurs...

— Par contraste avec ce torrent dévastateur qu'est Lina quand on la contrarie, Marie est une noble enfant tout acquise à ceux qui l'ont recueillie et qui l'aiment, sans penser qu'elle s'acquitte chaque jour par l'affection qu'elle prodigue, toujours prête à se sacrifier pour chacun d'eux.

« Marie aime passionnément Lina : elle la blâme peut-être dans son cœur, mais nul ne le saura. C'est l'ange de ce foyer troublé par la faiblesse de celle qui devrait commander et qui se borne à des récriminations sans effet. Marie se trouve toujours là où il faut réparer, pallier ; et M<sup>mo</sup> Nattier reçoit ce dévouement, sans en apprécier le prix. »

Jacques n'écoutait plus. Un pli creusant son front, il songeait :

— Vous pourriez avoir raison, mon oncle. Marie ne vit pas dans le tourbillon que vous m'avez dépeint. Consentira-t-elle?...

— Marie fera ce que tu voudras, dit l'abbé d'une voix émue et comme pour lui-même.

Mais Jacques ne l'entendit pas. Tout à son projet qui le galvanisait, balayant ses doutes et son accablement, il lui tardait de commencer ce sauvetage... oubliant que naguère il hésitait à revoir Lina, et refusant de s'avouer que ce zèle impatient trahissait son désir de la retrouver.

L'abbé restait pensif, moins assuré qu'il ne voulait le laisser voir. Il se décida :

— Allons, dit-il, puisque tu es prêt, je t'accompagne à l'hôtel Nattier. Hammelin nous y rejoindra. Nous allons, de concert, reconforter cette mère qui n'a jamais su que gémir...

« Mais ce faisceau de lamentations en commun ne nous a, jusqu'ici, rien rapporté... Aujourd'hui, je le crois, nous serons plus heureux.

## V

## LE JOUR DE LINA

— Lina? fit M<sup>me</sup> Nattier affolée, descendant de l'auto, gravissant l'escalier avec une hâte inaccoutumée, et enlevant ses gants qu'elle lança sur une table avant de se jeter dans un fauteuil.

« Lina?... tu connais la nouvelle?... »

La jeune fille regarda sa mère avec stupefaction :

— Voyons, mère, qu'est-ce qui vous arrive? L'institut est fermé? Philipp's en fuite?... Paquin a manqué votre robe? Remettez-vous, je vous en prie...

« Rien ne doit étonner le sage », disait M. Plantin lorsqu'il essayait de m'inculquer la philosophie... »

— Vilaine fille! Tu supposes donc que je n'ai de cœur que pour les frivolités!

— Des frivolités?... que non pas! Elles tiennent bien leur place, maman.

— Cesse de plaisanter. Ce que j'ai à dire est navrant et me bouleverse.

— Je le vois, maman.

Et Lina, plus sérieuse, s'enquit :

« Il n'est rien arrivé de mauvais à mon père, n'est-ce pas? »

— Non, non... pas à ton père, Dieu merci. Mais à nos bons amis Joinville...

— Achevez, maman. Vous me torturez...

— Lydia... ton amie Lydia... est partie avec un danseur !

— Non?..

— Si !...

— Impossible, ma mère ! Lydia n'est pas un as d'intelligence, mais elle n'a pu faire ça !

— Hélas ! gémit Laure Nattier, c'est pourtant vrai. Elle est partie depuis hier soir. Je le tiens de sa mère qui est à moitié folle.

Lina, cette fois, bondit :

— La sottie filie ! Ce sale Léandri, je parie !

— Lina ! fit la mère, toujours ces gros mots...

— C'est que... c'est indigne, maman ! On s'amuse, vois-tu, sans faire de mal ; on fait les évaporées, mais on reste sage. On veut épater les gens, c'est cela : épater les gens !... Nous avons nos statuts. Il est entendu qu'on ne se permet rien d'inconvenant dans le privé. Jusqu'ici on a tenu parole. Et... c'est dégoûtant !

— C'est surtout malheureux, Lina, dit tristement la mère. J'arrive de chez M<sup>me</sup> Joinville qui m'a reçue et m'a annoncé la chose, car toute la ville la sait, maintenant.

« Le triste garçon a pris soin de l'ébruiter. Tu comprends pourquoi ? »

Lina, furieuse, déchirait son mouchoir.

— C'est affreux !... la sottie ! C'était pourtant bien clair, le jeu de ce pantin ! Je l'avais avertie !...

« Mais il y a là-dessous quelque vilaine histoire de chantage, sans doute, dont cette petite est victime... »

— Voilà où mènent ces fréquentations de gens inavouables.

— Maman, il y a partout des gens de cette sorte ; dans le vrai monde aussi, je vous l'assure ! On s'en amuse ; ils sont quelquefois

drôles, on en rit... et on les admet. Mais on ne les prend pas au sérieux !

— Ma petite Lina, tu vas me promettre de cesser cette vie, et de ne plus t'aventurer avec des rastas dont on ne sait rien, sinon qu'ils sont tous des coureurs de dot...

Lina se redressa :

— Que peut me faire cette sotte histoire, dites-moi ? Je cesserais de m'amuser parce que cette stupide Lydia s'est laissé rouler par un intrigant ? Ah ! mais non, par exemple ! Je ne suis pas de celles qu'on roule, moi !

« Si je flirte pour rire, je sais jusqu'où je peux aller... et avec qui ! Et jamais un croquant ne m'a dit un mot de travers. »

— Non, Lina, on ne sait jamais. On peut avoir affaire à plus rusé que soi.

— Ouais?... Vous ne me connaissez pas.

— Le monde juge d'après les apparences, et vous en avez de fâcheuses : cette fille qui joue la comédie... ce chanteur, des cabotins...

— Se tiennent bien, maman. Ce n'est pourtant pas leur faute si cette imbécile de fille...

— Dix-sept ans ! gémit la mère.

— J'en ai vingt-deux, maman. Êt de l'expérience, de la jugeotte, plus que vous ne croyez. J'ai la volonté, le sang-froid de mon père, l'intelligence assez lucide. Je ne suis pas comme vous...

— Merci, Lina.

La jeune fille se précipita vers sa mère et l'embrassa furieusement :

— Je veux dire bonne, maman, je veux dire bonne ! Je ne suis pas bonne, moi ; j'ai bec et ongles. Si j'ai la bride sur le cou, je sais marcher !

« Ce n'est pas pour vous offenser, ma mère chérie ; mais vous êtes faible, on vous re-

tourne... Ainsi les larmes de M<sup>me</sup> Joinville ~~vous~~ ont bouleversée... et vous avez cru... »

— Je l'avoue, et c'est ainsi que tu me remercies de trop céder à tes fantaisies.

— Oh ! je vous suis reconnaissante, croyez-le : mais j'agirais quand même ; je le dois à ma dignité de fille majeure.

— Ne dis pas toujours ça.. c'est agaçant.

— Je ne le dirai plus. Mais que je suis donc différente de vous !

« Vous pensez, n'est-ce pas, que les Joinville n'ont rien de mieux à faire que marier Lydia à cet aventurier ? »

— Mais... c'est probablement ce qu'ils feront.

— Triples sots !!! Ah ! bien oui ! Savez-vous ce que je ferais, moi ? Je ferais chercher ma fille par les gendarmes, et si le Léandri se mêlait de montrer son nez, je lui enverrais mon pied quelque part en le jetant dehors. Ah ! mais !

— Le fait est... mais tu vois ça... qui voudra l'épouser maintenant ?

— Qui?... ah ! ma pauvre maman ! que vous êtes donc dans les limbes ! Qui?... mais dix ! mais cent !...

« Ce qui ne veut pas dire, fit-elle sérieusement, qu'elle aurait raison de se marier avec ceux-là qui voudraient, très probablement, son argent.

« Est-ce donc un malheur de rester fille ? Oh ! là, là... »

« Voyons, maman, veuillez m'expliquer cette chose que je ne comprends qu'à demi... Comment les Joinville ont-ils appris?... »

— M<sup>me</sup> Joinville m'a montré une lettre de... ce garçon...

— Léandri?... il a osé ?

— Il a osé écrire qu'il partait avec Lydia... et qu'ils reviendraient dès qu'ils recevraient,

poste restante, à Nice, le consentement des parents à leur mariage...

— C'est... ahurissant !

— N'est-ce pas ?

— Et... de Lydia?... rien ?

— Rien. Mais elle est partie avant-hier au soir pour le dancing de l'Olympia, a dit la femme de chambre.

— Je sais. Nous y étions tous ; et je l'ai vue danser avec ce type qui ne la lâchait pas... Ça m'a déplu, car elle est bête... Je lui ai même dit en passant : « Méfie-toi de ce fils de Louve ».

— Fils de Louve ?

— Eh ! oui... Italien fourbe, avide, sans le sou. Faut n'avoir que demi-confiance. Ils dansent bien. C'est tout.

— Lina, Lina, tu me fais une peine.

— Oui, maman, vous me l'avez dit. Mais, après ? Lydia ?

— Eh bien ! on ne l'a plus revue... et c'était avant-hier !

— Bon. Nous l'avons mise à sa porte, la petite masque. Elle aura pris le train de minuit quarante. C'est insensé !

Et Lina fourrageait dans sa chevelure, plus irritée qu'émue. Elle s'arrêta :

— Maman, il y a là-dessous quelque chose que je ne m'explique pas, quelque chose de louche...

— Une triste histoire, en tout cas.

— Oh ! maman, elle ne sera triste que si le Léandri a la dernière ! et ça n'est pas sûr du tout !

— Une fille compromise...

— Bah !...

Et Lina fit claquer ses doigts :

— Une fille bête qui a besoin d'une leçon... et je m'en charge.

— Toi, Lina?

M<sup>mo</sup> Nattier ouvrit de grands yeux effrayés.

— Je ne sais pas encore quoi... mais il faut faire quelque chose.

Elle secoua sa tête bouclée, aux cheveux coupés mi-courts, sur quoi l'illustre Philipp's avait épuisé son savoir. D'un geste prompt, elle remit de l'ordre ; et, un coup d'œil sur la montre de son poignet :

— Maintenant, mère, je vous serais obligée de descendre chez vous. Je reçois aujourd'hui.

— Et... ne puis-je voir ta société?...

— Mère, c'est dans votre intérêt. Votre figure est abîmée, on dirait que vous avez pleuré avec M<sup>mo</sup> Joinville. Et puis, un rien vous ébouriffe... ce n'est pas votre genre, quoi !

— Lina, dit M<sup>mo</sup> Nattier en se levant, nous reprendrons cette conversation... J'avoue que je suis hors de mon calme habituel ; je suis comme au bord d'un abîme, et j'en ai presque le vertige...

— Vous voyez bien, petite mère. Il faut aller vous reposer. Vous vous évanouiriez si vous entendiez Florent Mathis nous chanter les chansons de *Mayol*, et *la Poule à Jacquot*...

— Horreur ! fit la jolie femme en quittant le salon de Lina.

Mais Lina lui cria :

— J'ai besoin de juger le cas de Lydia avec notre clan... et de diriger l'opinion. Vous verrez, j'ai une idée. Je veux la sauver, cette sotte, pour notre honneur à toutes !

« Il ne sera pas dit qu'un Léandri ait le pas sur nous ! »

— Tu me fais frémir ! balbutia M<sup>mo</sup> Nattier. Restée seule, la jeune fille s'occupa à ranger

les fleurs dans les vases, rectifiant les sièges, les petites tables, l'œil à tout. Elle s'arrêta brusquement et frappa du pied, donnant cours à sa mauvaise humeur que ses devoirs de maîtresse de maison ne pouvaient dissiper.

— La sotte ! la sotte ! une gamine !... Voilà ; dix-sept ans. Trop jeune pour avoir du nez. Ça prend tout au comptant, ça croit tout ce qu'on dit, surtout les compliments ! sotte fille !...

« Ils vont faire un raffût ici tantôt !... Oui... mais c'est embêtant : on va nous mettre cette histoire sur le dos. Elle était de la bande. Nous avons eu tort de l'accepter. A la crèche, les gosses ! voilà. Il n'en faut plus ! »

Catherine mit son nez à l'écartement de la tenture :

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle. J'entends parler, frapper du pied. Qu'y a-t-il qui ne va pas ?

— Oh !... rien... peu de chose : la gosse aux Joinville qui a levé le pied.

— Miséricorde !... M<sup>lle</sup> Lydia ?

Lina la contrefit :

— M<sup>lle</sup> Lydia, parfaitement. On avait oublié de lui mettre sa lisière...

« Tu comprends, ça m'ennuie... parce qu'elle était avec nous, et on peut croire que nous sommes prêtes pour en faire autant. »

— Non... mais ses parents doivent bien regretter de l'avoir laissée libre.

— Tu vois... toi aussi. Et ce Léandri, un rien du tout, un vil individu... un goujat... Je suis furieuse, Catherine ; d'autant plus que c'est une histoire qui ne tient pas debout.

Et Lina se laissa tomber sur un siège.

Tout à coup, elle rougit prodigieusement et se remit debout :

« Oh ! dit-elle, une idée ! A nous deux, mon Léandri ! à nous deux ! »



Elle se précipita vers le téléphone situé dans son cabinet. Elle appela :

— Opéra 315 : à moi, Mademoiselle, Nattier 614.

On répondit presque aussitôt :

— Allô?

— Lina, fit-elle.

— Lucy, répondit-on.

— Ah ! ma petite Lucy, savez-vous la nouvelle?... Joinville...

— Hélas !...

— Écoutez-moi bien. Il faut que, tout à l'heure, quand vous viendrez chez moi, vous m'apportiez l'adresse de M<sup>me</sup> Chantier, à Nice, la tante de Lydia. Faites vite !

— C'est entendu. Je cours chez les Joinville.

Lina revint près de Catherine :

— Je suis presque sûre que cette folle sera allée droit chez sa tante. Nous la repêcherons, et j'irai la chercher moi-même.

Catherine leva ses deux bras en l'air.

— Parfaitement.

— Tu n'y penses pas !

— J'y pense fort bien. C'est l'honneur du groupe que j'entends sauver. Il n'y a parmi nous que celle-là de bête, et juste !

« Je m'en méfiais... pas assez ! Mais... »

Elle resta un instant, mordant son ongle rose, et se décida :

— Va me chercher Marie.

— Bonté du Ciel ! Tu sais que Marie ne vient pas à tes « jours » !... Tes amis l'effarouchent.

— Il faut qu'elle s'habitue. Je l'aime, cette gosse. Je rougirais de la laisser dans l'ignorance.

Sursaut de Catherine.

« Je veux dire dans le *maquis* de la sentimentalité. C'est son penchant : et si sincère !

Je veux lui montrer ce que sont les hommes... que j'exècre... en bloc ! »

— Lina...

— Ils ne valent pas cher, ma pauvre Catherine. Je leur ai vu le blanc des yeux plus souvent qu'un éclair de courage ou de dévouement, sur ces visages maquillés !

— Le blanc des yeux ?

Elle rit aux éclats.

— Ça t'épate ? On ne t'a jamais fait la cour ?  
Lorsqu'un garçon se dit :

« Celle-ci ferait mon affaire... on lui compte 500.000 balles... » .

« Et qu'il s'avance, tout miel, tout sucre, la bouche en cœur... C'est alors qu'on voit les yeux blancs... moi, je me tords ! »

— Vilaine ! que tu es donc rusée, ma Lina !

— J'ai tant d'expérience ! fit-elle en se rengorgeant.

« Avec tout ça, Catherine, ma mie, croyez que vous n'avez pas nourri une oie blanche. J'ai juré de rester fille, pour ces raisons et d'autres encore... Et, si mes amis veulent me croire, elles feront comme moi. »

— Tu n'as peut-être pas tort, fit Catherine, songeant sans doute à son défunt mari, mais assurément à l'indépendance effrayante de l'étrange fille.

Lina lui planta deux gros baisers sur les joues, et la poussant par les épaules :

— Va, va, cours chercher Marie.

— Et si elle...

— Tu lui diras que je l'en prie... que je l'aime de tout mon cœur.

Catherine ne résista plus.

Les visiteurs arrivaient.

Lina, ayant reconquis sa sérénité, accueillit son monde avec son entrain habituel. Elle ne savait encore pourtant à quel expédient s'arrêter. Une gêne persistait parmi l'élément féminin ; les jeunes gens se regardaient ; personne ne voulait commencer. Mais on sentait que tout ce monde grillait de commenter la nouvelle stupéfiante.

Un frou-frou dans l'antichambre, et Lucy Noroy se précipita, la bouche ouverte.

Lina la prévint, du regard, imposant le silence. Elle tendit la main pour recevoir le papier que Lucy exhibait de son sac.

— L'adresse ? murmura-t-elle.

— Oui, fit Lucy sur le même ton, se rendant compte aussitôt de la solennité de l'heure.

Elle s'assit comme les autres, et attendit.

Lina, merveilleux chef de bande, était toujours obéie.

Marie s'était glissée sur un tabouret derrière elle et disparaissait presque sous une tenture.

Lina, d'un regard calme, fit le tour de ses invités ; et aussitôt :

— Mesdames, Messieurs, dit-elle, les invitant du geste à s'asseoir et à écouter.

Tous les yeux s'arrêtèrent sur elle.

— Je suppose que nul parmi vous n'ignore la... catastrophe qui s'abat sur les Joinville...

Aussitôt ce fut comme si, dans une volière remplie d'oiseaux, on eût agité un bâton. Chacun voulait parler, savoir mieux que les autres.

— Bien, fit Lina toujours calme. Cette sotte histoire nous atteint tous. Lydia est des nôtres, et nous serons accablés de responsabilités, bien que pas une de nous, Mesdemoiselles, n'eût été capable... »

Un murmure indigné de protestations s'éleva.

Les hommes crurent devoir s'exclamer. Lina les regarda de côté :

— Quant à vous, Messieurs, je me réserve, mais je vous accuse pas. Les musles tels que Léandri sont rares ; Dieu merci.

« Du moins, je l'imagine.

« Vous connaissez nos conventions : On s'amuse loyalement, en camarades, grâce à quoi les hommes sont admis, comme assaisonnement au jeu, si j'ose dire, sans qu'aucun d'eux se risque à dépasser les bornes du plus élémentaire savoir-vivre. Même quand on boit le champagne !

« Toutes ici, nous renonçons au mariage, le serment en fut fait lors de l'association. Pas d'erreur : on flirte, on s'amuse, rien de plus. Donc, vous êtes fixés, Messieurs ; et ce n'est pas parce qu'une gamine s'est écartée de cette règle, et il reste à voir dans quelles conditions, que je soupçonne fortement de chantage, ce n'est pas, dis-je, pour cela que nous supporterons des soupçons offensants !

« Nous sommes toutes, sur ce point, la femme de César !

On applaudit frénétiquement. Marie, sur son siège, ne bronchait pas.

« Or, il n'est pas douteux qu'on va nous accabler. Car... nous faisons du bruit, c'est chic ! Nous faisons du scandale, c'est amusant ! Mais, fini de rire, si les manants, la plèbe abjecte, s'octroient le droit de nous suspecter. Voilà ce que nous vaut cette Lydia ; et voici ce que je propose :

Le silence se fit plus attentif.

« Cette étourdie étant partie, sans prendre congé, pour aller voir sa tante, à Nice. »

— Oh ! oh !...

Ils se regardaient, stupéfaits de la tournure de la harangue.

Lina, un instant arrêtée, reprit d'un beau sang-froid :

— Eh ! oui, voilà à quoi se réduit cette histoire : la bêtise d'abord d'écouter les sadasies, jetées comme une sonde par un goujat, pêcheur de dots. Puis, l'imprudencence de confier qu'on voyage seule, de partir, malgré qu'on ait vu le quidam à la gare, qui prend l'audace de monter dans le compartiment occupé par Lydia, au nez de ses copains postés sur le quai pour témoigner de la chose... Une blague infecte, en somme..

« Cette basse trahison doit être déjouée ! »

Tous écoutaient, bouche bée, l'in vraisemblable explication d'un événement, après tout, possible, ébranlés, prêts à subir la suggestion de la narratrice.

Elle ne se fit pas attendre. Un regard circulaire les rassembla et les soumit à la même emprise :

— Trouvez-vous, comme moi, que la bête venimeuse qui s'attaque à nous doit être punie ?

Il y eut une seule voix :

— Oui !!

— C'est ce que j'attendais de vous. Ce soir, je pars pour Nice chercher Lydia, et... qui m'aime me suive !

Ce fut du délire ! Un tonnerre de hurrah ! fit trembler les cloisons. Catherine, dans l'antichambre, crut devoir s'assurer et, frappant un coup discret :

— Mademoiselle a sonné ?

— Non, Catherine. Mais apporte-nous le goûter. On a fait du creux.

Une table, aussitôt, superbement servie, roula au milieu de la pièce, et les détonations du champagne commencèrent la fête joyeuse, dont le prologue avait galvanisé les assistants.

En dévorant les sandwiches et les friandises de toutes sortes, on arrêta les plans : Tout ce monde voulait partir. Et, comme presque tous avaient leurs autos, on se promit un beau cortège.

Cependant, Lydia objecta qu'elle allait se rendre chez les Joinville, justement émus par l'odieuse lettre écrite par le soi-disant ravisseur, et sécher leurs larmes, en leur donnant de l'assurance pour résister à l'ultimatum envoyé.

Il fut entendu que la fugue à Nice était concertée dès la veille du départ de Lydia. Elle avait pris les devants ; on allait la rejoindre. C'était tout.

— A ce soir ! sept heures, à la *Porte dorée*, route de Toulon !

Ils se ruèrent dans l'escalier, et Lina, en trombe, descendit chez sa mère.

## VI

### LA CROISADE BLANCHE

Tandis qu'au-dessus de leur tête se faisait un tel bruit qui déroutait M<sup>mo</sup> Nattier, plus habituée aux chants et aux danses de la bande joyeuse qu'à des explosions d'enthousiasme, ponctuant des discours qu'elle n'entendait pas, le boudoir mauve contenait des visiteurs qui pouvaient aussi s'étonner.

— Mon cher docteur, dit Laure Nattier, excusez cette jeunesse exubérante.

— Laissez, laissez, il vaut mieux que ce soit chez vous...

— Hum !... fit l'abbé.

— Oui... le malheur est qu'ils en font autant dehors.

— D'ordinaire, chez Lina, expliqua M<sup>mo</sup> Natier, mal à l'aise, et qui se fût passée des témoins, on fait de la musique, on bridge ou l'on danse, mais aujourd'hui...

— On dirait une réunion électorale, observa Maurice Hammelin. Lina expose un programme qui réunit, dirait-on, tous les suffrages.

— Elle est loin de supposer votre visite, dit la jeune femme à Jacques d'Hautmont dont un embarras visible gênait la parole.

« Je ne vous propose pas de monter... »

— Mais si, mais si, dit le docteur. Pour une fois, je serais curieux d'être admis au « jour de Lina ».

— C'est peut-être indiscret, murmura le jeune homme, prêt à prendre congé.

— Prévenez-la, chère amie, insista Maurice Hammelin. Nous n'avons pas le dessein de l'envahir sans sa permission.

L'abbé ne disait rien, et la mère, confuse, n'insistait pas.

Quelques questions posées avec cet art exquis de la femme du monde rendirent à Jacques une aisance relative. Et il racontait comme quoi la vie du désert lui était précieuse, annonçant l'intention d'y revenir dans quelques mois, lorsqu'un tourbillon envahit la pièce...

C'était Lina, Lina pourpre de la chaleur de son discours, du succès de sa bonne idée, et qui venait, entraînant Marie derrière elle, chercher les louanges maternelles qu'elle supposait devoir être chaudes.

Elle s'arrêta, médusée, devant Jacques, pâle

jusqu'à la défaillance, et ne vit même pas le docteur qui souriait, tandis que M<sup>me</sup> Nattier sombrait dans une honte insurmontable.

La jeune fille recula, balbutiant une excuse.

— Eh bien ! murmura le docteur jovial, tu as peur, pour une fois?... Tu ne reconnais pas tes vieux amis ?

— Monsieur...

— Tu ne reconnais pas Jacques d'Hautmont, voyons?... et trois ans d'absence ont-ils effacé les souvenirs d'antan ?

Il se retourna vers la mère :

— Qu'est-ce que vous nous disiez donc ? mais ce sont des biches effarouchées par le chasseur.

Il s'empara de la main de Marie toute rougissante.

— Et voici Marie ! fit-il triomphant. Tu la reconnais bien, Jacques ?

— Certes ! fit le jeune homme qui se remettait, une bonne petite amie...

Il s'avança, les mains tendues.

— Celle-ci est plus tapageuse d'ordinaire, poursuivit malicieusement le docteur, supportant, sans désarmer, les regards indignés de Lina.

Elle se délivra de cette sujétion, et se détournant de son persécuteur :

— Monsieur l'abbé, fit-elle courageusement, je venais exposer à ma mère une décision que je viens de prendre, et... je ne suis pas fâchée que ce soit en votre présence.

— Peste ! Tu demandes des permissions ! C'est très bien ça, interrompit le professeur décidément d'humeur taquine.

Lina devint très rouge. Elle réprima un geste impatient et, s'adressant toujours à l'abbé :

— Messieurs, excusez-moi, et je vous prie de m'écouter.

Marie s'était effondrée auprès de M<sup>me</sup> Nat-  
tier. Lina resta debout. Jacques la regardait,  
emplissant ses yeux de cette nouvelle Lina  
qu'on lui avait dépeint si frondeuse.

— Il s'agit de Lydia Joinville, commença-  
t-elle.

Ce début les rendit sérieux et attentifs.

— Je viens de tenir conseil avec mes amis, et  
j'ai décidé...

Appuyant sur ce mot, son regard brava le  
docteur qui souriait toujours.

— J'ai décidé qu'il fallait sauver cette gosse  
qui s'est fourvoyée sottement.

— Bravo ! fit le docteur qui commençait à  
comprendre.

Mais Lina, furieuse :

— Je ne vous demande pas votre avis.

Le docteur pouffa.

— Mon ami, implora l'abbé, laissez-la dire :  
ce début est plein de bon sens.

Lina continuait :

— Il importe à nos consciences respectueuses  
d'un contrat librement accepté, plus encore qu'à  
l'opinion du monde, qu'une de nous sorte à  
son honneur de ce mauvais pas — un guet-  
apens, à mon avis.

« Lydia, sans crier gare, — c'est le tort  
qu'elle a eu — est partie chez sa tante Chantier,  
à Nice... »

Ils sursautèrent.

— Comment le sais-tu ? cria la mère.

— Je le sais, ça suffit... Mais elle a eu le  
tort, encore ! de confier son projet à un mufle  
qui s'est autorisé à monter dans son train, espé-  
rant sans doute qu'un voyage en ces conditions  
suffirait à conquérir le droit à la belle dot que  
cette étourdie représente...

— Bien, bien, faisait l'abbé dont le front s'éclairait.

— C'est évident, appuya le docteur.

— Or, continua la jeune fille, c'est ce qui a failli réussir, grâce aux bruits qu'il a lui-même fait répandre, et les pauvres Joinville sont prêts à se soumettre, sans vérifications... oh ! là, là !...

Et Lina éclata de rire, ce qui dérida ses auditeurs.

— C'est cela qui causait tant de bruit là-haut ? dit M<sup>mo</sup> Nattier.

— Précisément. On m'acclamait.

« Il importe pour l'honneur de la... j'allais dire corporation... ce n'est qu'une association, fit-elle, à son tour ironique, vers le docteur, que cette folle écourte son séjour chez sa tante, et rentre ici au plus tôt.

« Nous lui ferons escorte, et partons la chercher ! »

— Lina ! qu'est-ce que tu dis ? s'exclama M<sup>mo</sup> Nattier.

— C'est très simple, maman. Nous partons tous ce soir pour Nice : Lucy Noroy, Lubinski, La Flèche, Sarah Steward...

— L'Américaine !... gémit Laure Nattier d'une voix étouffée.

— Elle a du poids ; c'est une veuve, fit Lina posément, qui ne se remariera pas, elle l'a dit ! Gérard vient avec nous, ainsi que Marie que voilà.

« La trouvez-vous assez sage, Marie ?... »

— Pas les comédiens ? implora la mère.

— Non, pas les comédiens : ils ont leur service, et pas d'auto.

« Nous partons avec nos voitures. Ça fera un train ! Nous descendons dare, dare, chez M<sup>mo</sup> Chantier, la tante des Joinville, et nous

rentrons avec la gosse!... que je me charge de broser! ajouta-t-elle entre ses dents.»

— Et l'on dira... gémit la mère.

— Et l'on dira, répéta Lina avec un beau sérieux, et l'on dira, puisque vous y tenez, ma mère : voilà des fous qui s'amuse bien... et comme ils ont raison! ce Léandri est un imposteur et un triste sire...

« Non, mère ; ce piètre danseur n'est pas de taille. Ah ! mais !... »

— Bravo ! éclata le docteur.

— Vous l'encouragez ? reprocha Laure.

— Une folie de plus, concéda Maurice Hamelin. Mais celle-ci est des meilleures !

— J'approuve, conclut l'abbé.

Jacques ne disait rien, tout acquis au charme étrange de cette Lina qu'il ignorait. Elle reprit très vite :

— Alors, maman, je cours chez les Joinville, qu'ils ne fassent pas de bêtises, hein ?

Elle partit comme elle était entrée. Elle n'avait pas regardé Jacques à qui Marie avait souri.

Ils se sentirent allégés. Cette désolante aventure s'estompait dans le recul des événements.

— Ça peut réussir, dit enfin le docteur. Laissez-la faire...

Lina n'entendit pas. Elle était sortie, entraînant Marie qui suivait comme dans un songe cette irrésistible Lina dont les mouvements imprévus la subjuguèrent toujours.

— Que pensez-vous de tout cela, mes bons amis ? fit Laure Nattier toute chavirée de la véhémence apportée à ce sauvetage.

— Lina a vraiment un noble cœur, dit l'abbé de Moirax. De quelque façon qu'on juge cette résolution, elle part d'un fonds généreux et dé-

note une fierté que je suis ravi de trouver en elle.

— Il y a chez elle une incohérence qui me confond, dit le docteur. De la délicatesse et du point d'honneur associé au mépris du qu'en dira-t-on, et un besoin impérieux de braver le monde.

— C'est une révoltée... Pourquoi?... murmura l'abbé dont l'esprit chercheur poursuivait les énigmes jusqu'à la solution.

Jacques, pensif, réfléchissait.

— Tu reviendras nous voir, Jacques, dit M<sup>mo</sup> Nattier, reprenant, sans y penser, le tutoiement de jadis.

Il en fut tout heureux, et son visage s'éclaira :

— Merci, Madame, balbutia-t-il, je profiterai avec bonheur de cette permission.

— Bien entendu ! fit rondement Maurice Hammelin, les vieilles amitiés ne s'oublient jamais.

— Alors... dit la mère hésitante, alors... je laisse partir cette étourdie ?

— Comment l'arrêteriez-vous ? J'opte pour la laisser aller. Elle réussira. La volonté est une puissance, et je ne crois pas que la « gosse », comme elle dit, soit de taille à lui résister.

— Pourvu qu'elle la trouve chez M<sup>mo</sup> Chantier ? dit l'abbé en passant le seuil.

— Si cette leçon pouvait nous la corriger ! gémit M<sup>mo</sup> Nattier.

— Ça, jeta le docteur lorsqu'il fut dehors, ça... c'est une autre histoire !

Et se tournant brusquement vers Jacques :

— Eh bien ! jeune homme, qu'en dis-tu ?...

Jacques sursauta, arraché à ses pensées.

— Je dis qu'il y a de la ressource. Mais il ne faut pas heurter de front ce torrent aux vagues puissantes...

« On ne remonte pas les rapides... »

— Tu as appris ça là-bas où la nature n'a pas été domptée par l'homme.

« Quelle sera la force efficace contre ce torrent révolté? » dit le professeur amusé.

— La souffrance, dit doucement l'abbé en le regardant avec tristesse...

— Ou l'amour? dit Maurice Hammelin qui ne voulait pas s'avouer battu.

— C'est la même chose... murmura Jacques.

Là-dessus on se sépara, en prenant rendez-vous pour le lendemain.

## VII

### FOLIE GÉNÉREUSE

Lina avait trouvé dans la cour, au bas du perron, la petite *Citroën* de Gérard. Elle sauta dans la voiture sous pression et se dirigea bon train vers le Cours Belzunce, où elle s'arrêta devant l'hôtel des Joinville.

Le concierge aussitôt surgit armé de sa consigne :

— Madame ne reçoit pas...

— Pas pour moi, voyons, ces boniments, interrompit Lina. J'ai à voir M<sup>me</sup> Joinville, tout de suite.

— ...

— Appelez-moi Léonie.

Dominé, le concierge obéit et se dirigea vers l'hôtel.

Lina avait sauté de sa voiture et pénétrait à sa suite dans le domaine réservé, lorsqu'elle aperçut une femme sous la marquise.

C'était justement Léonie.

La vieille femme de chambre, devant l'impétueuse jeune fille qui s'était élancée en prononçant son nom, ne put que balbutier quelques mots embarrassés.

Ses yeux rougis, bouffis par les larmes, indiquaient qu'elle était au courant, et Lina estima qu'il fallait bluffer.

— C'est que... ma pauvre Léonie, je suis obligée de forcer la consigne. Je vais prendre le train de Nice dans une heure, pour rejoindre Lydia, qui m'a téléphoné de chez M<sup>mo</sup> Chantier, tout à l'heure, pour que je lui apporte certains effets dont elle a besoin.

— M<sup>llo</sup> Lydia est à Nice ! s'exclama Léonie.

— Parfaitement, chez sa tante, où je descends aussi avec Gérard.

Elle mentait effrontément, tout en se disant que l'astuce de Léandri — elle venait justement d'y songer — avait dû mettre tout en œuvre pour entraîner la jeune fille ailleurs que chez M<sup>me</sup> Chantier.

Quoi qu'il en fût, elle assurait, quitte à avoir un démenti.

Léonie, devant cette résolution de passer outre, se décida à prévenir sa maîtresse, et Lina, de son pas alerte, franchit l'escalier derrière elle.

Dès que la portière du boudoir, où gisait, effondrée, M<sup>mo</sup> Joinville, fut soulevée, Lina s'écria :

— Madame Joinville, c'est moi, Lina !... Je viens de la part de Lydia...

Un « ah ! » étouffé répondit, et Léonie s'effaça pour laisser passer l'ambassadrice.

M<sup>mo</sup> Joinville n'était plus reconnaissable. Elle avait vieilli de dix ans, et, sans courage, se laissait aller aux larmes stériles.

— Lina en fut révoltée.

— Asseyez-vous, ma petite amie, et excusez-moi : je suis vraiment souffrante, dit la dolente affligée.

— Ça se voit, Madame, et je suis désolée d'avoir à vous importuner, mais Lydia...

— Lydia !... ah ! la malheureuse !...

— Pourquoi donc, Madame ? que s'est-il passé ?

Et, sans attendre la réponse qu'elle ne prévoyait que trop :

— Lydia m'a téléphoné tout à l'heure, sachant que je vais la rejoindre, pour me prier de lui apporter quelques objets de toilette oubliés dans la hâte de son départ.

M<sup>mo</sup> Joinville entendait, mais elle ne comprenait pas.

— Lydia ?... Nice ?... faisait-elle, avec son visage égaré.

— Oui, voyons..., dit Lina. J'aurais dû commencer par vous apporter ses excuses et vous expliquer son brusque départ.

Assise sur un tabouret bas, elle avait pris les mains de M<sup>mo</sup> Joinville et la regardait dans les yeux. Et la fascination de ce regard galvanisait la pauvre femme, dont la respiration semblait suspendue aux lèvres de la jeune fille, si décidée et si affirmative. Elle attendait.

— Madame Joinville, dit Lina, Lydia vous a caché qu'elle a reçu une lettre alarmante sur la santé de M<sup>mo</sup> Chantier...

— Ah !...

— ... Vous savez qu'elle l'aime tendrement. Elle a gardé sa peine un jour ou deux ; n'y tenant plus, elle m'a confié sa décision d'aller à

Nice voir sa tante et de rentrer par le train suivant.

« Mais... vous savez... M<sup>me</sup> Chantier... »

Lina s'embrouillait. Elle n'avait jamais menti et s'étonnait elle-même de ses inventions spontanées. Mais sa volonté était ferme, et c'est sa volonté, plus que ses paroles, qui agissait sur la femme effondrée qui se ranimait peu à peu.

— Oui... oui... je comprends, faisait-elle.

« Mais alors, ma petite Lina, que signifie cette lettre que j'ai reçue... cette lettre!... »

Elle eut un mouvement de dégoût.

— Quelle lettre, Madame?... Puis-je la voir?

Et Lina, dont les yeux fouillaient, aperçut, sur un guéridon, l'enveloppe qui causait tout ce mal.

Elle n'attendit pas la permission, déplia la feuille et lut :

MADAME,

Veillez excuser ma démarche et pardonner la peine que, sans doute, je vais vous causer.

J'aime M<sup>lle</sup> Lydia d'un profond amour qu'elle a bien voulu partager. Et, comme elle m'assure que vous ne permettrez jamais notre union, nous sommes partis pour bien vous convaincre que nous ne pouvons désormais vivre l'un sans l'autre.

Je mets, à vos pieds, tous mes respects, que vous voudrez bien transmettre à M. Joinville, en attendant le consentement que j'irai chercher à la poste restante à Nice et dont je vous remercie d'avance.

Signé : LÉANDRI.

Lina rugit :

— C'est un affreux mensonge! un horrible chantage, fait pour vous affoler! Voilà donc pourquoi je vous trouve anéantie!...

« Rassurez-vous, ma chère madame Joinville, tout ceci n'est qu'une... facétie, un peu lourde, que je me charge de mettre au point... Nous n'en sommes plus à céder aux suggestions des coureurs de dot!... »

Elle n'acheva pas, froissa la feuille avec rage, et la petite boule bleue fut lancée dans le foyer où elle disparut aussitôt. Et, reprenant les mains de la mère :

— Cela n'est rien, une machination odieuse dont nous aurons le mot. C'est ceci qui compte :

« Lydia, alarmée, ne voulant pas vous chagriner, sans s'assurer par elle-même, est partie chez sa tante malade.

« Elle m'avait laissé un mot pour vous avertir avec précaution. Ce mot ne m'est pas parvenu à temps. J'étais en randonnée dans le Dauphiné avec quelques amis...

« Voilà ce qui cause le malentendu, et le succès de cette sottise histoire, pleine d'à-propos, je l'avoue. Et c'est *tout*, appuya-t-elle de la voix et des yeux. C'est *tout*, vous entendez ! »

M<sup>me</sup> Joinville était lente à comprendre. Elle revenait de loin. Cependant, son esprit s'éveillait. Elle regarda Lina comme on peut imaginer le noyé qui revient à la vie regarder son sauveur.

— C'est tout?... balbutia-t-elle, et ce Léandri?

— Un musle ! Surprenant Lydia seule à la gare, il aura imaginé cette aventure... peut-être est-il monté dans son compartiment pour épater la galerie, et si ça réussit... dame!... Au besoin il aura parlé... c'est si vil!...

« Et voilà... et voilà comme d'un rien on fait une lamentable chose... », faisait Lina, debout, et, de son fin mouchoir, essuyant sur les joues flétries par tant d'angoisses les larmes qui coulaient toujours.

M<sup>me</sup> Joinville se leva, serra la jeune fille dans ses bras :

— C'est bien vrai, ma chérie, tout ce que vous me dites?

— Parbleu! affirma Lina crânement. Et je pars tout à l'heure, c'est-à-dire nous partons tous (en bombe, toujours, vous savez!... la fête!...), puisque M<sup>me</sup> Chantier est à peu près guérie; et nous rentrons avec Lydia.

M<sup>me</sup> Joinville joignit ses pauvres mains tremblantes : l'enthousiasme succédait à l'effondrement. Elle entrevoyait le salut.

— Quelle joie pour son père! dit-elle. Songez, Lina, que j'ai perdu mes deux fils à la guerre... Je n'ai plus qu'elle. C'est pourquoi je l'ai tant gâtée!!!

Lina entrevit, pour la première fois, ce que pouvait être l'enfant pour la mère... Surprise de se sentir émue, elle brusqua les effusions de cette brave femme, « un peu simple », s'avoua-t-elle.

— Vite, Madame, faites-moi donner ces vêtements qu'elle réclame. Je les mettrai dans le coffre de ma voiture...

M<sup>me</sup> Joinville se précipita sur la sonnette.

Léonie parut, effarée.

— Vite, commanda la maîtresse, apportez...

— La fourrure oubliée par Lydia, l'étole et le manteau. Il fait froid à Nice, paraît-il...

— Et portez ce paquet à l'auto de M<sup>lle</sup> Natier, qui part tout à l'heure, acheva M<sup>me</sup> Joinville.

La femme de chambre, balbutiant des exclamations étouffées, s'empressa, et Lina, après une dernière effusion où elle se déroba « aux larmes salées de M<sup>me</sup> Joinville », conta-t-elle plus tard, remonta dans son auto qui partit comme une flèche.

Arrivée à l'hôtel, elle subit les injures et les protestations de Gérard, qui s'était vu à pied pendant une heure, et n'en revenait pas. Lina haussa les épaules :

— Prépare-toi, lui cria-t-elle, en gravissant le perron, nous partons tout à l'heure pour Nice. La bande nous attend à la *Porte dorée*, route de Toulon. Prends la *Renault*, et fais vite, nous sommes en retard.

Gérard ne se le fit pas répéter. Du moment qu'on roulait, il en était, parbleu !

— Alors, c'est bien vrai, vous partez ? dit M<sup>me</sup> Nattier.

— Je te crois, mère ! et ç'a été dur à lui faire entrer dans la tête, à cette pauvre M<sup>me</sup> Joinville ! Elle n'est pas forte, tu sais ?

— Oui... mais bien malheureuse. J'imagine ce que je souffrirais si...

— Non, maman. Vous n'accepteriez pas pareille histoire sur mon compte, pour autant qu'on vous la dise, ou qu'un malotru vous l'écrive.

— Mais Lydia est pourtant partie...

— Ta, ta, ta... Je suis presque sûre qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans toute cette histoire. Je la tirerai au clair...

« J'ai laissé M<sup>me</sup> Joinville en train de faire chercher son mari pour lui conter la chose. Et, vous savez, elle va répéter, sans omettre un iota, la leçon que je lui ai dictée. Elle est certaine maintenant que tout cela est *vrai*.

— Tu as osé, Lina !...

— Il le fallait bien. Et vous verrez que je suis sur la bonne voie.

Lina donna quelques détails, et elle conclut :

— Je me suis souvenue d'un cours sur la suggestion que nous fit le professeur Achard,

à l'Institut de psychose... Vous voyez, ma jolie mère, que je n'ai pas toujours perdu mon temps.

— Tu es bonne, Lina. Tu es intelligente et dévouée ; tu pourrais être une fille parfaite, dit doucement M<sup>me</sup> Nattier, lissant de sa belle main blanche les boucles brunes de la révoltée.

— Si?... fit Lina malicieusement.

— Si tu voulais être raisonnable.

— Et raisonnable, ce serait?... me marier avec quelqu'un de ces aspirants à ma dot qui rôdent autour de nous... Gens du meilleur monde, bien entendu, et que j'exècre... Devenir mère de famille... filer la laine au coin du feu...

« Et vous, vous, la belle des belles, vous tricotez des chaussettes pour les petits... les gosses baveux et morveux... pouah!... quel tableau! »

— Non, Lina, dit la mère sérieusement. Écoute-moi.

Le ton était inusité ; Lina s'arrêta dans son élan pour s'échapper. Elle tressaillit par avance, car elle était intuitive.

M<sup>me</sup> Nattier, qui ne lâchait pas sa main, continuait :

— Pas un coureur de dots, Lina, pas un de ces inutiles qui suivent les bals, dont l'ignorance et la futilité ne méritent pas l'attention d'une femme comme toi... mais un brave garçon, travailleur, courageux, qui a fait ses preuves...

Lina tenta vainement de s'enfuir.

La mère resserra son étreinte. Elle sourit pour cacher son anxiété, et peut-être aussi pour faire accepter ce qu'elle allait dire :

— Ne crois pas que je sois si pressée d'être grand'mère!...

Mais Lina ne riait pas. Ses fins sourcils rapprochés dévoilaient sa contrainte et sa protestation.

M<sup>me</sup> Nattier continuait, s'encourageant :

— Non, je ne me vois pas tricotant des chaussettes au coin du feu, mais... quand on rencontre un... Jacques d'Hautmont...

Lina bondit si fort qu'elle échappa à la main maternelle.

— Ça, jamais ! cria-t-elle presque

Puis, se maîtrisant :

— N'y comptez pas, ma mère !

M<sup>me</sup> Nattier s'attendait à une résistance, mais pas à une telle explosion de révolte.

— Pourquoi donc ? murmura-t-elle. Il te déplaît ?...

— Il n'est pas question de cela, dit Lina, dressée comme une lionne en furie. Vous ne voulez pas d'un coureur de dot, ... ajouta-t-elle ironiquement.

— Oh ! Lina !... se peut-il que tu aies cette idée... un garçon si délicat, si réservé, encore plus distant depuis son retour, que j'ai dû insister fortement pour qu'il reprenne auprès de nous ses anciennes habitudes... qui parle toujours de son prochain départ, comme s'il craignait que sa présence ici soit mal interprétée...

— Vous voyez bien qu'il a raison, puisqu'elle l'est ! dit Lina reprenant son attitude dédaigneuse.

— Je n'aurais pas cru cela de toi. Tu l'aimais bien autrefois...

Un éclair de colère s'alluma dans les beaux yeux de la jeune fille.

— Cessez, maman, cessez de nourrir des projets qui me... qui me déplaisent... qui me blessent...

Et la voix s'éteignit comme dans un sanglot victorieusement contenu.

— Mon enfant... excuse-moi... Je heurte, je le vois, quelque sentiment qui doit avoir sa raison d'être...

— J'ai, en effet, une puissante raison... et je vous saurai gré de ne plus jamais m'en parler.

La mère, consternée, dont l'affection somnolente jusqu'alors se révélait plus tendre et prévoyante, à son propre étonnement, osa protester :

— C'était le projet de ton père, je dirai son espoir longuement caressé. Jacques possède tout ce qu'il désire, ce qu'il estime ; et, lorsqu'il partit pour l'étranger, Claude, croyant à son indifférence, ou à quelque malentendu entre vous, en éprouva un vif chagrin.

Lina releva fièrement sa tête penchée :

— Mon père avait raison, dit-elle, et... le malentendu persiste...

Elle secoua sa tête bouclée, et, résolument :

— Ne songeons plus à tout cela, ma mère, et ne parlez jamais de mariage. Je n'en veux pas. J'ai vu les hommes de trop près, ajouta-t-elle en souriant faiblement.

« C'est l'avantage de cette vie que vous condamnez. »

— Ou le désavantage, Lina. Et il ne faut pas juger tous les hommes sur les spécimens qui gravitent autour de vous : les rastas, les comédiens, et... les autres ! Ce sont ceux-là qui courent les dots et se résignent à prendre les filles pour avoir l'argent.

— Je sais, je sais, fit la jeune fille. Je sais plus que vous, ma mère. Vous planez dans les hauteurs, et je suis, hélas ! descendue à ce

cycle décevant qui ne vous laisse plus d'illusions.

— C'est triste, Lina...

— Eh! non, ma mère! Vivons le jour! et arrive que pourra.

Ses yeux, maintenant, mais singulièrement brillants d'une flamme résolue, elle annonça :

— Mère, j'emmène Marie. Il faut la dresser, cette gosse. Je veux qu'elle soit témoin de la leçon que je vais donner à Lydia.

— Lina, prends garde. Marie n'est pas comme toi. C'est une faible et sensible enfant, avec qui il ne faut pas jouer.

— La faiblesse se soigne, et la sensibilité se guérit! jeta la folle fille en embrassant les mains de la jolie femme.

« Et maintenant, vite! Je serais en retard. »

— Lina, supplia la mère, pense à ce que je t'ai dit...

— Oui, maman, oui!... Oui, répéta-t-elle faiblement, tandis que son pas se perdait dans l'escalier et qu'elle appelait :

— Catherine!

Catherine n'était jamais loin. C'est elle qui recevait les ordres de Lina et les faisait exécuter. Elle fit préparer la mallette qui fut portée dans le coffre de la *Renault*, aussitôt sortie du garage, et munie d'essence pour un long parcours.

Lina, ayant coiffé son béret de sport et consulté sa montre, descendit chez sa mère pour prendre congé.

— Votre bénédiction, mère chérie, dit-elle en entrant.

-- Tu m'écriras?

— Bien sûr. Je téléphonerai à l'arrivée ; la poste est ouverte toute la nuit, à Nice comme ici. Vous serez sûre ainsi que je ne cours pas les routes avec un danseur, ou un comédien, comme vous dites.

— Folle, folle!... Embrasse-moi.

— Là, doucement, dans ce petit coin... Je ne veux pas vous défaire, vous êtes jolie à ravir, ce soir...

— Je suis plus contente. Tu reviendras?...

— Pour sûr! J'emmène Gérard : si nous avons une panne, c'est plus prudent. Au revoir!

M<sup>mo</sup> Nattier soupira ; et pourtant soulagée :

— Je crois qu'elle a raison, dit-elle. Mais quelle vie, mon Dieu, quelle vie bousculée ! Une femme s'abîme vite à de semblables agitations. Les futures générations ignoreront toujours certains ménagements...

— Qu'est-ce que c'est? fit-elle à Catherine qui revenait.

— Ils sont partis, dit Catherine. Lina n'a pas permis à son frère de venir prendre congé de Madame. Elle était en retard.

« Alors, M. Gérard m'a donné ceci. »

M<sup>mo</sup> Nattier tendit la main pour prendre la carte où son fils, d'une main hâtive, avait tracé :

La gosse m'enlève, intraitable. Je baise le bout de vos doigts, ma belle maman. Soyez sage jusqu'au retour!

GÉRARD.

P.-S. — Envoyez manne, suis à sec!

— Quelles manières ! quel ton ! soupira la mère que tant d'inconscience effrayait.

Puis, elle se plongea dans un fauteuil, ou-

bliant qu'elle était attendue au thé de la comtesse Palinska, une Polonaise, très à la mode pour l'instant.

Une lassitude inconnue accablait la jolie femme toujours si ponctuelle à ses devoirs mondains. Une indifférence nouvelle pour ce qui avait rempli sa vie jusqu'alors commençait à se faire jour. Ni les avertissements des amis, ni les excentricités de cette fille indépendante n'avaient eu le pouvoir de dessiller ses yeux. Elle se niait la réalité, pour ne point troubler sa quiétude.

Aujourd'hui, elle ne le pouvait plus. Les larmes de son amie Joinville lui ravageaient le cœur, lui montrant le péril proche, tandis que s'éveillait son amour de mère à la menace du danger.

C'est pourquoi, presque sans y avoir réfléchi, elle avait parlé à Lina du projet autrefois caressé par Claude qui, ayant jugé Jacques d'Hautmont, souhaita lui confier sa fille. Mais ses avances s'étaient heurtées à une telle réserve, suivie d'un inexplicable départ, que l'opulent financier dut renoncer à son rêve.

Et ce ne fut pas sans regrets : Laure en eut la confiance.

Voilà qu'il reparaisait... Jacques, en cette heure périlleuse, pouvait décider du salut... et Lina, qui, autrefois, avait paru sensible à sa présence, se révélait hostile. Pourquoi?... Comment?... Hostile, injuste et mystérieuse, comme si elle nourrissait un grief caché qu'elle ne pouvait pardonner?

Et, tandis que roulaient sur la route de Nice les autos de la jeunesse aventureuse, Laure Natier vivait ses premières heures de réelle inquiétude et ressentait une peur invincible du lendemain.

C'est dans ce désarroi que le D<sup>r</sup> Hammelin la trouva.

Il venait journellement aux nouvelles. La scène de l'après-midi l'avait fortement remué dans ses conceptions erronées du véritable caractère de sa filleule.

Il avait admiré la crânerie, l'élégance même du geste, se disant que, avec une telle fille, on pouvait tout attendre, mais aussi tout redouter.

Il constata l'accablement qui réhabilitait à ses yeux la mère aujourd'hui clairvoyante. Il la reconforta de son mieux, lui démontrant que l'appui de ses deux amis ne lui ferait jamais défaut.

Laure Nattier, alors, ouvrit son cœur et aborda la question délicate du mariage de Lina avec Jacques d'Hautmont.

— Jacques est un noble cœur ; il possède, à mes yeux, toutes les qualités désirables pour lui confier une fille, dit le professeur. Mais il est fier, ombrageux à l'extrême : il ne s'exposerait pas à un refus.

« Il y eut certainement entre Jacques et Lina quelque chose que je ne peux définir. J'incline à croire que Lina, avec son impétuosité imprudente, l'aura blessé cruellement.

« J'eus cette impression bien nette à l'époque où il décida brusquement son départ. Et ce que vous me confiez aujourd'hui confirme cette intuition. »

— Alors... peut-être tout n'est-il pas désespéré, fit Laure qui, avec sa perspicacité féminine, entrevoyait une lueur de salut. Si Jacques et Lina se sont heurtés jusqu'à se fâcher gravement, c'est qu'il y a eu entre eux une question personnelle et sentimentale...

« Or, ce qui a existé peut renaître ; une femme pardonne tout à l'homme qui n'a pas

cessé de l'aimer, et l'homme excuse la femme dont il a possédé le cœur... »

Maurice Hammelin regarda curieusement cette Laure nouvelle qu'il ne soupçonnait pas... à qui l'amour maternel ouvrait l'intelligence frivole jusqu'à concevoir ces subtilités. Il n'avait point prévu cela. Il se promit d'étudier Jacques qui semblait, sur ce point, aussi fermé que Lina.

Désormais, en vertu d'un accord tacite, les jeunes gens seraient voués à une observation tenace et clairvoyante.

Le docteur, regagnant son logis, pensa, et jusqu'à s'en persuader :

« Jean de Moirax sait quelque chose... c'est certain. Il aime trop Jacques pour ignorer ce qu'il y a au fond de ce cœur. S'il pouvait y avoir de l'amour, voilà ce qui ferait le miracle de sauver Lina... »

Mais le psychologue ajouta :

« Est-ce bien sûr?... Et qui peut sonder le cœur indomptable, le cœur capricieux, le cœur énigmatique de Lina?... »

Et, sur cette question, Maurice Hammelin ne conclut pas.

## VIII

## JUGE ET PRÉVENUE

Lina, très retardée par son entretien avec sa mère, qui eut le don de l'assombrir, mit toute la vitesse et rejoignit son groupe à la *Porte dorée*, sorte d'auberge ou café borgne, à l'extrémité du faubourg.

Les jeunes gens commençaient à s'inquiéter ; et, dès qu'elle parut, on prit la suite avec enthousiasme.

Les quatre voitures se suivaient : ce fut déclaré chic, et la bande joyeuse, désormais sans souci, dévora l'espace.

Lina, à son volant, restait silencieuse ; à son côté, Marie s'évertuait à la distraire, tandis que Gérard, vautré à l'arrière, grillant des cigarettes, critiquait sans arrêt la marche de la voiture.

Lina ne l'entendait même pas. Elle filait toujours son quatre-vingts à l'heure, et Marie frémissait de ce train d'enfer. Partis à six heures, ils étaient à Nice à huit heures quarante du soir, en pleine nuit, quoi qu'il ne fût pas tard.

On modéra l'allure à l'entrée de la ville.

Ils mirent pied à terre au *Negresco*, tout voisin de la villa de M<sup>me</sup> Chantier, se donnèrent la

joie d'un grand tapage, d'embarras à n'en plus finir, pour épater les gens.

On ne s'épate guère à Nice, et, malgré cette entrée sensationnelle, l'hôtel étant à peu près plein, ils ne purent obtenir que des chambres sous les combles. Ce qui les navra absolument.

Ils se promirent, dès le jour venu, de chercher un gîte plus propice à leurs ébats.

Lina, qui ne s'était point déridée depuis le départ, les rassembla dans un petit salon qu'elle obtint à prix d'or, et leur tint ce langage :

— Mes amis, nous ne sommes pas ici pour nous amuser, du moins pour l'instant. Nouveaux Argonautes, nous allons tenter la conquête de la Toison d'or...

Il y eut des regards échangés ; et même, le petit La Flèche, un fils à papa, dont les millions ne pouvaient excuser la bêtise, demanda à Lucy Noroy :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

A quoi, Lucy :

— Mon cher, ce doit être, par périphrase, *celle* qui couvre notre échappée du joug paternel... que Léandri s'apprêtait à tondre.

Lina, qui avait entendu, répondit :

— C'est cela même.

Et, continuant, bien que La Flèche s'obstinât à questionner, ignorant le sens du mot périphrase, Lina lui lança :

— C'est ce qu'on fait si l'on vous dit : « Musclez votre âne ».

On s'esclaffa, et le discours reprit :

— Donc, mes amis, puisque je suis le chef de l'expédition, (mon prédécesseur s'appela, je crois, Jason...) je suis Jason, et vous m'obéissez.

— Je n'y comprends rien, murmura La Flèche. Qu'est-ce que Jason vient faire là ?

On ne répondit pas. Ils n'en savaient rien...  
Lina poursuivait :

— Je vais me rendre seule chez la tante Chantier, que je suppose non mise au courant par notre transfuge... Je verrai de quoi il retourne, et d'abord, s'il est vrai qu'elle y soit.

La Flèche se pencha vers Lucy :

— Cette Lina devrait parler comme tout le monde. Elle a décidément des mots que je ne comprends pas.

« Que veut dire transfuge? ma parole, je n'y suis pas. »

— Ça vient de *fugue*, dit Lucy... et *trans...* signifie au delà.

La Flèche rit bruyamment :

— Ah! parfait, parfait!... J'y suis! La fugue au delà... au delà!... C'est très chic! Cette Lina... il n'y a vraiment qu'elle!

— Taisez-vous! ordonna Lucy. Si vous montrez une telle intelligence, elle vous renverra, car nous ne sommes pas ici pour... créer des cas diplomatiques! Comprenez-vous!

— Bien, bien... j'y suis! fit La Flèche qui y était moins que jamais.

On acclamait Lina. Elle disait justement :

— Il ne faut jamais croire que ce qu'on voit. Rappelez-vous ça; faites-en votre profit... et fermez les yeux.

En ce moment Lina eût rendu des points à Salomon.

— C'est clair, murmura La Flèche. Si on ne croit que ce qu'on voit, et qu'on ferme les yeux... on ne croit rien du tout.

— C'est cela même.

Et Lucy Noroy le pinça fortement pour arrêter ce flot de logique, et ramener son attention sur l'orateur qui continuait :

— Il n'est pas trop tard pour se présenter

chez M<sup>mo</sup> Chantier. Je vous demande un quart d'heure de patience ; après quoi je reviens pour souper avec vous.

« M<sup>mo</sup> Steward, qui connaît les bons coins, est priée de se charger du menu, un menu soigné. »

— Entendu, dit l'Américaine.

— La Flèche, et vous, Lubinski, ainsi que Leblond, voyez à nous avoir, si possible, des chambres plus confortables, peut-être au *Rhull* ?... Ça doit pouvoir se faire, en y mettant le prix.. Ne lésinez pas. C'est moi qui paie.

« Quant à Gérard, il s'occupera des voitures. Marie vient avec moi. »

— Et moi ? dit Lucy Noroy.

— Ben... allez avec M<sup>mo</sup> Steward.

« Et maintenant, rompez ! Dans une demi-heure, au plus tard, ici. Et demain, la grande fête à la *Redoute*. J'ai vu les affiches ! »

Il y eut de tels applaudissements que les Anglais assis dans le jardin s'émurent et les regardèrent sortir, de façon à leur rendre la fierté qu'ils avaient quelque peu perdue à l'arrivée.

. . . . .

M<sup>mo</sup> Chantier habitait une belle villa, non loin du *Negresco*, à l'angle du Boulevard Gambetta et de la Promenade des Anglais — *Saphir et Or*.

Les deux jeunes filles eurent bientôt franchi la distance qui les en séparait et pénétrèrent dans le jardin.

Un vieux domestique, légèrement courbé par l'âge, se présenta au coup de timbre, un peu surpris.

— J'espère ne pas être indiscret, dit doucement Lina, en venant à cette heure apporter

à M<sup>mo</sup> Chantier des nouvelles de M<sup>mo</sup> Joinville?

— M<sup>mo</sup> Chantier est à la maison, Mesdames. Je ne sais si elle peut recevoir.

— Pourtant... si elle avait du monde, je ne voudrais pas insister, fit Lina, toujours de sa voix veloutée à dessein... à moins que ça ne soit Lydia?...

Le vieux serviteur se permit un sourire...

— Que ces dames veuillent bien attendre un instant...

— Si c'était Lydia, je vous prie de lui remettre ceci, afin qu'elle me fixe l'heure où demain je pourrai la voir.

Elle tendit sa carte au valet qui l'emporta vers le fond d'un hall sobrement éclairé où il disparut sous une tenture.

Lina ressentit alors une inexplicable angoisse. L'heure était décisive... Retrouverait-elle cette maudite Lydia? Pour la première fois, elle se demanda sincèrement en quoi cette aventure pouvait lui apporter ce trouble, alors qu'elle n'y avait vu tout d'abord qu'une atteinte à sa fierté en compromettant l'honneur du groupe...

Un cri joyeux se fit entendre ; et Lydia, toute fraîche et pimpante, se précipita à la rencontre des nouvelles venues.

Comme elle étreignait fiévreusement Lina, celle-ci, délivrée de son oppression :

— Petite rosse, va ! dit-elle à demi-voix, je viens te chercher ! qui refroidit singulièrement l'élan de la rescapée.

Le domestique, les précédant, souleva la portière d'un petit salon, tout bleu et or, luxueusement meublé.

Une vieille dame, ayant fort bon air, enfoncée dans une bergère, les accueillit d'un geste aimable, et les invita à s'asseoir.

Les présentations faites :

— Nous arrivons à l'instant de Marseille, dit Lina, et mon premier soin est de vous apporter, Madame, les compliments de M<sup>mo</sup> Joinville que j'ai vue au départ...

— Tu as vu maman?... fit timidement Lydia.

— Il y a exactement quatre heures... ; elle était même un peu souffrante, et elle espère que tu ne t'attarderas pas à Nice, maintenant que tu as pu t'assurer de la bonne santé de M<sup>mo</sup> Chantier.

Ce disant, Lina, qui se détendait avec délices, pinça jusqu'au sang le bras de cette inconsciente qui la contraignait à mentir.

Celle-ci, grimaçant, se rapprocha de Marie qui ne disait mot.

— Qu'est-ce que c'est? fit la vieille dame qui prit son cornet.

— Encore ça ! murmura Lina. C'est là-dedans qu'il faut parler?

— Laisse-moi faire, dit humblement Lydia, je vais expliquer à ma tante.

— Fais attention que je t'emmène... demain, ou, au plus tard, après-demain. Je ne suis venue que pour ça.

— Ma tante, Lina me dit que ma mère s'est trouvée souffrante aussitôt après mon départ.

— C'est ça même. menteuse, va ! oh ! tu sais mentir !

— Lina ! implora Marie, plaignant le désarroi de l'inculpée.

— Oh ! s'exclamait la vieille dame, oh ! tant pis ! Êt... elle te demande... déjà?

Mimique contrite de Lydia :

— Accorde-moi un jour, Lina, pour lui faire plaisir... elle m'aime tant.

— Oui... oui... grondait Lina. Tu nous a tous fourrés dans de beaux draps ! Tu peux t'en vanter !...

— Et... qu'est-ce qu'elle a, ta mère? s'informa M<sup>mo</sup> Chantier.

— La fièvre typhoïde! lança Lina, dont la colère s'alimentait à la vue de cette Lydia, tout épanouie, que le remords n'effleurait même pas.

— Non. Oh! non!... La grippe, ma tante, souffla-t-elle dans le cornet.

— La grippe!... mais... ça peut être grave, si c'est mal soigné.

— C'est pourquoi, hurla Lina, loin du cornet, elle demande sa fille... sa fille qui la soigne si bien, d'ordinaire! jeta-t-elle à Lydia interloquée, tout en souriant à la vieille dame.

— Eh bien! ma petite, il faut y aller, puisqu'elle te réclame; et tu me reviendras lorsqu'elle sera guérie, se résigna la pauvre femme.

— Pas dans les mêmes conditions! menaça Lina, toujours souriant à M<sup>mo</sup> Chantier qui ne l'entendait pas.

— Offre quelque chose à ces demoiselles, Lydia.

— Merci, Madame, des amis nous attendent, nous allons rentrer.

Elles se levèrent, prirent congé, et, lorsqu'elles furent hors des regards de M<sup>mo</sup> Chantier qui, malgré tout, la gênaient, Lina ne se contenta plus.

— Accompagne-nous jusque-là, demanda-t-elle devant le vieux domestique qui s'inclina et laissa la porte ouverte.

Dans le petit jardin où un massif de roses embaumait au centre d'une pelouse environnée de mimosas, un banc de pierre était dans l'ombre. Lina s'assit, entraînant Lydia auprès d'elle, Marie l'encadrant de l'autre côté.

— Je ne puis attendre à demain, commença l'impétueuse fille de Claude Nattier. Explique-

moi cette sottise histoire?... Comment es-tu là, alors qu'à Marseille tout le monde sait que tu t'es enfuie avec ce... voyou de Léandri?...

La colère la gagnait...

— Lina ! fit doucement Marie. Laisse-la s'expliquer.

La pseudo-coupable, interdite, balbutiait :

— Je ne me suis pas enfuie, Lina. J'ai été poursuivie, ce qui est différent...

— Ouais?... mais on croit le contraire, et les apparences t'accusent...

— Tu m'as souvent dit que les apparences...

— Tais-toi ! Je ne veux pas, entends-tu, qu'une personne de notre groupe... une de mes amies, soit accusée et convaincue d'une... malpropreté. D'une extravagance, d'une folie, soit !... mais ceci est... malpropre, entends-tu ! Un Léandri, un ignoble italien, sorti on ne sait d'où !... Alors qu'il est convenu qu'on s'amuse, soit ; mais qu'on se respecte !...

— Lina, Lina, tu t'égares, fit encore Marie.

Elle se calma :

— Parle, voyons ! défends-toi. Je suis allée consoler ta mère... Elle avait reçu une jolie lettre, ta mère, ... pour demander ta main... Quelle volée de coups de fouet méritait cette prose, grand Dieu !

Et comme Lydia suffoquée ne comprenait pas :

— J'ai déchiré le poulet et juré à ta mère que tout cela était une ignoble plaisanterie partie de bas... que tu étais ici, où nous venions te retrouver... que tu nous avais devancées, ayant appris que ta tante Chantier est malade... Que sais-je ?

« J'ai menti, menti, moi !... j'en ai honte... ce n'est pas mon fait de mentir... »

— Lina, dit enfin l'accusée, je ne suis cou-

pable que d'avoir ri aux fadaïses de ce Léandri, au lieu de le gifler... Encouragé par mon insouciance, il prit de l'audace et parla d'amour... Il devint triste, rêveur, jura qu'il mourrait si je le repoussais... J'en riais, car... ça m'amusait.

— Sotte!... achève...

Confuse, Lydia s'était arrêtée.

— Achève, voyons. Il faut que je sache, moi...

— Là où ça a cessé de m'amuser, car ce jeu durait depuis plusieurs soirs, c'est lorsqu'il m'a dit qu'il viendrait chez mon père... qu'il ferait du scandale si on ne lui accordait pas ma main, qu'il se tuerait devant l'hôtel si on lui refusait l'entrée...

— Tu le croyais?

— Non, Lina, je ne l'ai pas cru. Mais j'ai compris que j'avais affaire à un musle... et j'ai commencé d'avoir peur... Il me suivait partout. Je le rencontrais dans les rues...

— Il fallait le faire assommer par ton chauffeur ou le concierge...

Marie se mit à rire, approuvant cette solution.

Lina ne riait pas, secouant la dolente Lydia :

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?... Je te l'aurais guéri, moi, cet amoureux de ton argent!

— Tu te serais moquée de moi, Lina, et j'espérais pouvoir m'en défaire. Avant-hier...

— Arrive, arrive...

— Avant-hier, tu as pu voir que je ne m'amusais pas du tout au dancing... que je voulais rentrer...

— Oui... je t'ai même prise dans ma voiture et conduite à ta porte, cours Belzunce...

— C'est parce qu'il m'avait dit qu'il me suivrait et ferait un esclandre sous nos fenêtres...

— Sotte!... petite dinde!...

— Lina !...

— Eh ! laisse-moi, Marie. J'ai besoin... il faut que ça sorte. Elle a cinq ans, cette fille !

« Va, continue. »

— Alors... j'ai été affolée, et j'ai pensé à partir pour Nice, en laissant un mot à ma mère. Je l'ai fait d'autres fois. Tu sais que nous ne demandons pas de permissions...

— Exact. Après ?

— Je suis donc entrée dans la cour, comme d'habitude, lorsque tu m'as quittée. J'ai gagné ma chambre ; j'ai vu Léonie qui m'attendait. J'aurais dû lui donner le mot que j'écrivis pour ma mère... mais j'étais folle !... Je l'ai donc mis, en ressortant, dans la boîte aux lettres, tremblant toujours d'apercevoir l'individu...

— Ta mère n'a pas eu ta lettre.

— Je le sais ! J'étais tellement troublée que j'ai jeté dans la boîte un programme quelconque, au lieu de la carte que j'avais préparée. Je m'en suis aperçue ce matin, en la retrouvant dans mon sac.

— Ah ! c'est la gaffe à jet continu. Achève !

— J'ai pris un taxi à la station en face, et j'ai gagné la gare où j'ai demandé un billet pour Nice, sans m'apercevoir que j'étais suivie...

— Naturellement !

— Une fois dans mon wagon, quelqu'un se dresse à la portière, Léandri !... Je veux descendre... impossible... le train marchait.

— Ensuite ?

— Ensuite... j'ai eu peur... il avait un revolver et menaçait de se tuer.

— Pas chargé, sois-en sûre. Il en aurait eu peur !

— Sur le quai, des amis à lui le saluaient agitant leurs chapeaux... et il leur répondait de la main...

Lina serrait ses poings à enfoncer ses ongles dans sa chair.

— Je me suis jetée dans mon coin, désespérée, et me demandant comment je pourrais me sortir de là.

— La sonnette d'alarme?

— Je ne voulais pas de bruit, Lina. Alors, me voyant tranquille, il a cru à ma résignation.

« Il s'est mis à genoux... »

— Il n'y avait donc personne dans ce train? hurla Lina, exaspérée... les couloirs!...

— Je l'ai laissé exposer son amour, assaisonné de menaces, recroquevillée dans mon coin, ne bougeant plus...

« Alors, il s'est tu. Il est monté du monde à Toulon. J'ai fermé les yeux. J'avais mon plan.

— Hein? toi?

— A l'arrivée, continua Lydia qui sentait venir sa revanche, il s'est empressé... m'a donné la main... Je l'ai laissé faire, mais j'ai repris mon sac, en inspectant le quai.

« J'aperçus un gendarme. Très tranquillement, je me suis dirigée vers lui. »

— Bravo! fit Marie.

— Monsieur, lui dis-je, veuillez m'aider à me débarrasser de ce monsieur qui s'obstine à m'accompagner...

— Ça, c'est chouette. Je ne te croyais pas si rusée.

— Si tu avais vu cette colère, Lina! Ah! ce n'était plus le beau Léandri! Il était défiguré... il bégayait... pouah!

« — Ne faites pas attention, Monsieur, faisait-il. Cette dame est ma femme... elle est sujette à des colères qui la font délirer... c'est une scène conjugale... ne l'écoutez pas... »

« Je vis le gendarme hésiter et les gens

s'assembler autour de nous. Je crus que j'allais me trouver mal. La peur me donna du courage :

« — Monsieur, dis-je au gendarme, veuillez m'accompagner à une voiture et me faire conduire chez ma tante, M<sup>me</sup> Chantier, villa *Saphir et Or*, sur la Promenade des Anglais.

« — Oh ! je sais, dit le gendarme, mes parents habitent la *Californie*, à deux pas de cette villa, et je connais M<sup>mo</sup> Chantier.

« Je me sentis sauvée et me cramponnai au bras du gendarme. Léandri bafouillait... Le gendarme agacé :

« — Si vous persistez, Monsieur, lui dit-il, je vous ferai arrêter. Allons, oust ! c'est assez comme ça !

« Ce ne fut pas long. Léandri disparut. Il se perdit, je pense, dans la foule ; je ne le revis plus. Et le gendarme appela un sergent de ville qui m'accompagna jusqu'ici. »

— Pour une aventure amoureuse, elle ne manque pas de saccour, jeta Lina, et tu n'es pas si bête que je croyais, après ton pitoyable début ! J'espère toutefois qu'on ne t'y prendra plus.

« Tu vois ce qu'il en coûte... si du moins tu comprends le tort que tu t'es fait... ainsi qu'à nous ! »

Elle se leva. Sa colère était tombée ; sa gaieté avait disparu. C'est une autre Lina qui, sans enthousiasme, dit :

— Allons rejoindre les autres qui doivent perdre patience. Car ils sont tous venus pour te repêcher...

Lydia joignit les mains :

— Tous !

— Eh ! oui. Nous avons feint une partie en bande, et nous te ramenons. Pour ta mère et

les autres, tu as pris les devants, voilà tout. Quant à Léandri, je m'en charge !

Elle vit rentrer Lydia, après des effusions écourtées :

— A quoi on s'expose pourtant !... murmura-t-elle.

Et, se retrouvant seule avec Marie, elle complota sa pensée :

— C'est bien dangereux, les gens bêtes ! Je commence à m'en apercevoir. Je vais débarquer Lydia, et aussi La Flèche qui devient idiot...

— Ce qui est dangereux, Lina, c'est l'ignorance, dit gravement Marie... La plupart de celles qui t'entourent obéissent étourdiment à la vaniteuse satisfaction d'être modernes et chic.

« Je ne parle que des meilleures... et des plus exposées... qui ne voient pas plus loin que leur nez, pas encore gâtées, mais proies désignées pour ceux qui pêchent en eau trouble... »

Lina, songeuse, se taisait... Elle eut un brusque sursaut, parut secouer des pensées importunes :

— Tu as raison, petite. Nous dansons sur l'abîme... mais... qu'importe ! pourvu qu'on danse !... Allons souper !

Elle pressa le pas. Marie la suivait d'un regard attristé :

« Ce n'est pas encore l'heure... murmura-t-elle, mais elle approche... »



## IX

## LE CŒUR NE VEUT PAS MOURIR

Au *Negresco* on attendait impatiemment. Autour du couvert dressé, il y eut un grand soupir de satisfaction lorsqu'on vit arriver les négociatrices. Les questions partirent de toutes parts :

— Parbleu ! fit Lina. J'en étais bien sûre. Lydia est chez sa tante. Nous les avons trouvées au coin du feu. Elle s'apprête à partir avec nous...

— Voyons, voyons, contez?...

— Ce... Léandri l'a crue tout à fait niaise, il a essayé le coup du chantage.

— Et?...

— Et c'est bien ce que je pensais. Elle avait dit étourdimement pendant la danse qu'elle allait à Nice et indiqué l'heure du train. Ce... goujat d'Italien, d'accord avec des gens de son espèce postés à la gare pour en témoigner, est en effet monté dans le compartiment de Lydia.

— Oh ! oh !...

— Celle-ci, sans défiance, s'est laissé voir... De là, les vilains bruits répandus dans la ville et frappant les Joinville qui s'y sont laissé prendre...

Lina arrangeait un peu les choses, escamotant la part d'inconsciente légèreté de celle qui s'était divertie de l'audace du malotru.

— Alors?... qu'est devenu Léandri?

Lina haussa les épaules :

— Lydia l'a quitté à la gare... il s'en est allé par la ville.

— Je sais où il est, moi ! cria Gérard qui arrivait, retardataire comme toujours, et qui, s'asseyant à la table, précisa le renseignement :

« Il est, à cette heure, assis à la terrasse du *Rhull*, où il se gave de cocktails... en cherchant à faire un autre béguin ;... ça n'est pas défendu... et puisqu'il est plaqué...

Il y eut un rugissement : colère et étonnement. Quelques-uns se levèrent.

— Allons-y !

— Que non pas ! fit Lina, les apaisant de la main. Nous n'allons pas quitter cet excellent dîner.

Elle envoya un signe d'approbation à Sarah Steward.

— Léandri m'appartient d'abord. Après, je vous le livre.

— Êt si nous ne le retrouvons pas ?

— N'ayez crainte. Le chasseur ne s'éloigne pas du gibier dont il connaît le gîte...

Mais elle bouillait de sévir. Elle hâta le service, sans en avoir l'air, et, tout bas :

— Marie, sors avec moi. Je vais lui apprendre à danser à cet as du tango !

Elle se leva :

— Moi, je couche ici, puisque vous n'avez pas trouvé mieux. Une nuit est bientôt passée. Marie partagera ma chambre où il y a un divan. Vous autres, arrangez-vous.

— Êt moi, je vais au *Rhull*, dit l'Américaine. Gérard nous a déniché un salon qu'on doit aménager.

— Je vous suis, fit Lucy Noroy.

— Alors, à demain, au *Rhull*, puisque vous y tenez. Nous y serons à midi.

On se sépara.

Lina entraîna Marie vers un banc de la promenade attenante à l'hôtel.

— Viens, dit-elle, si tu n'es pas fatiguée. Je ne pourrais dormir encore...

— Allons, fit Marie. La nuit est superbe et lumineuse.

Elles s'assirent, face à la mer, et s'absorbèrent longuement dans la contemplation de ce calme repos, succédant aux bruits de la vie factice.

Le flot berceur, enveloppant, leur semblait lourd de suggestions nouvelles. Lina les comprenait, car la nature sait nous dire ce qui convient à l'heure marquée.

Et Marie, parce qu'elle l'aimait, percevait clairement la lutte de cette âme s'ouvrant à des compréhensions plus larges des devoirs qui s'imposent à l'être intelligent... qui mesurait peut-être, en cet instant, de redoutables responsabilités, d'autant plus impérieuses qu'on est placé plus haut...

« Peut-être aussi, se disait la timide enfant, ce cœur, s'ouvrant comme l'âme et l'esprit, va-t-il céder... vaincre enfin son orgueil?... »

Et Marie, ayant lu jusqu'au fond de ce cœur qu'elle sentait ému, éleva sa pensée vers les régions du sacrifice.

Lina percevait-elle tout cela?... Elle étendit son bras pour la rapprocher d'elle, posa son front sur son épaule et laissa s'exhaler un profond soupir...

Mais elle se redressa brusquement :

— J'allais m'abandonner à la douceur de ce repos. Il faut que je cherche Léandri ! Nous

ne devons plus retrouver ce bandit sur notre chemin. Viens !

Marie, doucement, posa sa main sur son bras :

— Tu sais si je t'aime, Lina ; je ferai ce que tu voudras. Mais... réfléchis un instant. Te commettre avec cet individu, c'est lui faire un honneur qu'il ne mérite pas. C'est, en quelque sorte, l'élever jusqu'à toi. Et si quelquefois tu as permis à des gens de sa sorte de venir en ta société, tu n'as pas entendu, je pense, les autoriser à marcher sur le même plan...

Lina eut un sursaut de colère :

— Tu dis des choses...

— Je sais bien... j'aime mieux te fâcher en les disant... mais... tu les penses !

— Moi ?

— Je n'en veux pour preuve que tes révoltes envers ces gens-là lorsqu'ils blessent ta fierté.

— Marie... Marie... où prends-tu cette audace, petite fille ?

Lina eut un rire forcé :

— Dans mon affection. Je sais mieux que toi ce que tu vauds, ce que tu penses... ce que personne ne devine...

— Marie, tu vas trop loin, fit Lina en passant sa main sur son front comme pour chasser une pensée trop importune. Tu oses...

Mais Marie se rapprocha plus encore, entourant de son bras la tête qui se dérobaît :

— J'ose, oui... parce que, pour t'étourdir ainsi, il faut que tu souffres... et je donnerais ma vie...

— T'ais-toi !

— Pour que tu secoues tous les jongs, que tu sois devenue insensible aux prières de ta mère, il faut que ton cœur soit blessé... profondément... et tu te réfugies dans l'orgueil de

paraître au-dessus de tout, quand peut-être tu pleures...

Lina se leva violemment :

— Je pleure, moi ! Tu es folle, tu rêves, tu dérailles... va-t-en !!!

Marie dénoua ses bras :

— Chasse-moi. Ferme ton cœur, mais reste ! reste, Lina, ne va pas vers ce Léandri !

« Tu as beaucoup fait pour Lydia. C'est très beau, ce que tu as fait. Et j'ai bien vu que ton parrain, l'abbé de Moirax et... Jacques t'ont admirée... »

Lina se radoucissait, mais sa voix tremblait encore lorsqu'elle dit :

— Eh bien ! je cède, tu as raison. Ces façons ne sont pas pour moi. Je suis quelquefois un peu folle... Il faut... il faut... m'excuser, Marie. Je voudrais être comme toi, sage, sérieuse et calme...

Un gros soupir répondit à ce fléchissement de l'humeur farouche. Marie baisait la main de Lina qu'elle avait prise entre les siennes, mais elle ne pouvait parler, émue jusqu'aux larmes.

— Petite fille, reprit Lina, tu as raison... Mais, vois-tu, il est trop tard pour me corriger. Peut-être aurait-on pu, autrefois ; aujourd'hui, c'est fini. Cette vie que j'ai voulue, cette vie a son charme, si elle a ses périls... Elle me plaît, elle m'amuse... Et... en somme, que demander à la vie, sinon d'être amusante?...

— Elle t'occupe, tout au plus. Tu y trouves des satisfactions à ton humeur indépendante, au plaisir de commander, de braver l'opinion des gens sensés. de te moquer des imbéciles, du vil troupeau, comme tu dis...

— Oh ! Marie, c'est si amusant ! ça remplit la vie ! C'est comme une ivresse...

— Oui... je le vois... mais au fond... tout au fond?

— Au fond?... mais, petite raisonneuse, au fond, je suis...

— Heureuse?

— Certes!... quand on fait ce qui vous plaît, c'est du bonheur.

— Tu n'en as jamais rêvé d'autre? soupira Marie.

Si l'ombre n'avait envahi le banc où elles s'oubliaient, peut-être eût-on vu la pâleur soudaine de Lina, et l'émoi de la douce enfant qui puisait dans son cœur la force de parler de choses qu'elle n'avait jamais révélées.

Elles restèrent un instant silencieuses, puis Marie reprit lentement :

— Pour moi, le bonheur est dans celui qu'on donne à ceux qu'on aime. Ne songer qu'à eux, s'oublier et se sacrifier au besoin. C'est toute la joie d'une vie. Je l'ai souvent pensé.

« Que ferais-je d'un bonheur qui ne serait pas celui de vous tous?... Il y aurait en moi un vide qu'aucune satisfaction ne pourrait combler.

« C'est pourquoi je te voudrais heureuse. Si je te savais tourmentée, torturée d'un regret, d'un remords, ou simplement d'un vœu inexaucé, je ne pourrais que m'attrister... »

— Tu es un ange,... dit enfin Lina d'une voix grave, et je ne mérite pas ton dévouement, moi qui vis à tes côtés sans m'être jamais dit ces choses... et pourtant, je t'aime, petite fille si loin de moi ; et si je te savais un désir que je ne puisse satisfaire, mon cœur et mon âme en seraient troublés.

— Merci, Lina, merci. Jamais je n'oublierai ces paroles si douces : elles me consolent de tout.

— Elles te consolent, Marie? Tu n'es donc pas heureuse?

— Lina, tu le sais, dès l'enfance je fus privée de ces affections que j'imagine au-dessus de tout. Oh ! j'ai trouvé chez tes parents la protection la plus tendre ; je leur suis tout acquise. Malgré tout, il est, pour une orpheline, comme un voile sur une vie qui dès lors paraît brisée dans son essence.

« Tu possèdes un privilège dont tu ne t'aperçois pas, dont je me suis fait une telle image, que je ne puis jamais goûter pleinement ce que le Ciel m'a accordé en me plaçant auprès de vous... »

— Tendre petite fleur, un souffle te brise... appuie-toi sur moi, et sache bien que ton bonheur m'est essentiel, comme ta présence.

« Tu as pu en douter. Je t'ai paru froide, cruelle, peut-être?... »

— Oh ! non ! sourit Marie dont les joues, sillonnées de larmes, avaient repris leurs couleurs. Je ne me trompe pas sur tes sentiments, quoi que tu dises, quoi que tu fasses...

— C'est le signe d'un grand amour ! déclama Lina se levant et secouant l'oppression qui l'avait un instant vaincue.

« Allons nous coucher, ma petite, fit-elle reprenant son apparence insouciant. Demain, nous emmenons Lydia. Et, si tu le veux, nous l'emmènerons en laissant les autres ici. Ils sont venus pour s'amuser, c'est bien le moins qu'ils en profitent. Moi, j'ai hâte de remplir mon mandat auprès des Joinville. »

Elle se tut. Et comme Marie s'était aussi levée :

— Mais... ajouta-t-elle sur un autre ton, ne me reparle jamais comme tu l'as fait, veux-tu ? Je ne suis pas faite pour ces subtilités.

Marie soupira, mais, au fond du cœur, elle fut heureuse, songeant que ces portes si bien

fermées d'un cœur farouche et orgueilleux s'étaient un instant ouvertes pour elle ; et qu'elle avait vu dans ce temple secret toute la noblesse qu'elle avait souhaité retrouver intacte.

Mais Lina s'était arrêtée. Elle passa une main sur son front

— Ecoute, dit-elle. Je ne sais ce qui se cache sous tes paroles, et je ne veux pas le savoir. Mais, à coup sûr, tu ignores ce qui me tourmente obscurément. Ton esprit est profond, ton âme pure, tu me diras si je me trompe, car je suis plus troublée que tu ne crois...

« Cette abominable Lydia, que je crois parfois haïr, m'a enlevé ce qui faisait la quiétude de ma vie libre et satisfaite.

« Quand j'ai vu l'effondrement de M<sup>mo</sup> Joinville, une sorte de... l'appellerai-je remords?... peut-être n'était-ce qu'une pitié, fit tort à ma révolte, et ce sentiment, dès lors, dirigea mes actions.

« N'est-il pas bizarre, dis-moi, et presque ridicule ! en tout cas indigne de moi, que la sottise d'une petite fille m'oblige à lui sacrifier mon plaisir, mon insouciance, jusqu'à ma liberté !... que t'en semble ? »

— Tu es trop généreuse pour que je m'en étonne.

— Généreuse ? Je ne sais pas, mais je me suis vue... comme coupable de cette aventure stupide, parce que cette... enfant... je n'ai pas su la protéger, après l'avoir entraînée à ma suite dans un milieu dont elle ne sait se défendre...

« C'est pourquoi je disais que je me déferai de ces... (tu les appelles ignorants, et moi imbéciles !) qui ne trouvent pas en eux la dignité qui préserve, et qui se laissent bêtement aller où le vent les pousse.

« Je me suis révoltée contre ce sentiment

d'une faute que j'aurais commise.. J'ai voulu l'étouffer... et, tantôt, quand je secouais cette folle, je me disais que c'est moi qu'il faudrait punir... N'est-ce pas injuste, dis-moi? »

— C'est que tu comprends la loi de solidarité, qui est la loi suprême de charité. Tu la portes en toi, sans t'en rendre compte jusqu'ici ; et lorsque tu veux l'oublier, elle s'impose...

— Cependant...

— Oh ! tu ne l'étoufferas pas, puisque tu l'as entendue, cette voix qui parle de pitié, d'indulgence pour les faibles et les inconscients.

— Mais... ces faibles, ces inconscients, en quoi suis-je tenue de les aider, de les éclairer?

— Par ton exemple, Lina. Et, parce que tu es supérieure, tu dois t'abaisser jusqu'à eux, et les instruire, puisque tu sais.

— Et je fais le contraire, à ton avis?...

Marie fit attendre sa réponse.

— Non, Lina, tu as obéi lorsque tu t'es dressée pour défendre Lydia. Ce sentiment qui est en toi t'a dicté ta conduite, sans que tu l'aies bien défini, et il dirigera désormais tous tes actes.

— Ah ! mais non ! s'écria Lina, dans un sursaut de révolte. Je ne veux pas abandonner tout ce que j'aime dans la vie ! Tant pis pour ceux qui laissent leur laine aux buissons !

« Je ne suis pas responsable de l'univers !

« Et que me resterait-il, je te le demande, si je demeurais à la maison... à filer la laine?... Je... je mourrais ! »

— Non, dit doucement Marie, l'entraînant vers l'hôtel, tu... tu aimerais autre chose, voilà tout !

Et Lina ne sut que répondre.

## X

## JOUTES MONDAINES

Au lendemain de ce jour, la bande joyeuse se retrouva sur la terrasse du *Rhull*, devant la Jetée-Promenade.

A cette heure matinale, animée d'une foule cosmopolite, sous le beau soleil qui dorait la mer, la Promenade des Anglais devenait une féerie, et les nouveaux venus, émerveillés, se promirent de ne pas quitter de si tôt la côte enchantée. Les ouvertures de Lina ne rencontrèrent aucune opposition.

L'intrépide filleule de Maurice Hammelin avait repris son assurance, et Marie eût presque pu douter de l'émoi passager qui l'avait un instant vaincue.

Lorsqu'elle les vit rassemblés, Lina réclama l'attention.

— La nuit, dit-elle, porte conseil. Si parfois elle nous vit fous, aujourd'hui elle me rend sage...

« Si nous n'avons que deux moments, qu'il en soit un pour la sagesse... »

« Comme dit cet autre... Mais vous n'aimez pas les citations... »

Le petit La Flèche s'agitait. Elle lui fit signe de se calmer :

— Voici, je pense, ce qui est raisonnable, bien que ça puisse vous étonner :

« J'ai décidé de ramener Lydia aujourd'hui

à Marseille. Le plus tôt est le mieux en l'occurrence ; les Joinville sont anxieux, et j'imagine que la gosse est impatiente de dissiper cet abominable malentendu. Mais rassurez-vous : nous partons seules avec Marie, à moins que quelqu'un ou quelqu'une de vous ne désire nous accompagner. »

— Moi, je reste ! cria Gérard. Nous allons tantôt à Monte-Carlo.

— Alors, tu rentreras par tes propres moyens. Moi, je prends la voiture. Et vous ?

— Ben... dit La Flèche, et la *Redoute*, ce soir?... J'ai déjà choisi un costume... jaune et bleu ! un amour !...

— Et la bataille de fleurs demain?... dit un autre.

— Et toi, Lucy ?

— Moi?... Je reste avec M<sup>me</sup> Steward qui a commandé une voiture fleurie pour la bataille.

— Nous restons tous, Lina, firent les autres. Ce n'est pas un lâchage, puisque c'est vous qui nous lâchez...

— En bonne posture, en tout cas, fit Lina gaiement. Eh bien, amusez-vous. C'est le moment, profitez-en. Je cours chez M<sup>me</sup> Chantier, et nous partirons de bonne heure.

« A revoir, là-bas ! »

On se sépara. Mais Gérard courut après sa sœur :

— Dis donc, Lina, as-tu de l'argent ?

— Oui... mais fais attention à ne pas t'emballer à la roulette... Je n'aime pas beaucoup te voir seul par là...

Elle fouillait son sac.

— Sois paisible. Je suis un homme. On ne m'a pas comme on veut !

— Quelle pitié ! Tiens, voilà ce que j'ai de disponible.

Elle tendait trois mille francs.

— Chic ! fit le gamin, s'en emparant d'un geste prompt.

« Avec autant que j'ai, je vais faire sauter la banque ! »

— Fais attention ! recommanda encore la jeune fille, un pli soucieux à son front.

Comme elles s'éloignaient, elle trahit ce nouveau souci :

— Non... je n'aime pas beaucoup ce gosse seul dans un casino... Ça se croit un homme.

— Ne pouvons-nous l'emmener avec nous ?

— Penses-tu ! un homme ! Il ne nous aurait pas suivies... Et puis, j'ai pensé que Lydia serait peut-être un peu gênée...

— Tu penses à tout, et surtout aux autres ! dit Marie tendrement. Lydia sera confuse, sans doute.

— Oui... aujourd'hui. Ça durera ce que ça pourra. En tout cas, je ne m'en charge plus. C'est affaire à sa maman, qui aura maintenant la mesure de sa capacité.

Elles sonnèrent à la villa *Saphir et Or*. Lydia les attendait, excusant sa tante qui déjeunait dans son appartement et l'avait chargée de recevoir ses amies à sa table.

— As-tu préparé M<sup>mo</sup> Chantier ? questionna Lina. Je voudrais partir de bonne heure. J'ai hâte de me libérer...

— Oh !... dit Lydia, tu veux partir si tôt ?... Et la bataille de fleurs demain ?... Et le Végilione ce soir !... Quel dommage !

— Tu en es là, petite peste ! J'ai vraiment eu tort de venir te chercher. Mais sois assurée que je l'ai fait pour moi, pour nous qui pâtirions tous de ta sottise !

— Ne te fâche pas, Lina. Je pensais au sa-

crifice que je t'impose, ainsi qu'à Marie...

— Ne t'inquiète pas de nous... Nous reviendrons, si ça nous plaît. Parlons de toi.

« Je n'ai pas voulu voir Léandri... »

Lydia joignit les mains :

— Oh ! que tu as eu raison, Lina ! Je redoutais que tu te commisses pour moi avec ce triste garçon, qui ne mérite pas cet honneur.

— Tu dis comme Marie ; car, si je n'avais écouté que ma colère, j'étais capable de le cravacher !... Il ne perdra rien pour attendre. Je le ferai chasser de l'Olympia. Je ne veux pas rencontrer, à Marseille, ce numéro de la danse.

— Ah ! que je t'en remercierai !

— Oui... et tu passeras au prochain numéro, une fois délivrée... Pas un regret, pas un remords, pas une résolution de mieux se défendre... J'ai peur que rien ne te corrige, ma petite ! Tu poursuivras ta route, accumulant gaffes sur gaffes... et si ça n'est encore que des gaffes !...

— Excusez-moi, dit-elle, j'oubliais...

Lydia baissait la tête. Mais Lina, se surprenant à moraliser, éclata d'un rire bruyant :

Leur déjeuner fut gai. M<sup>me</sup> Chantier, qu'avait effleurée la désolation, sans qu'elle s'en doutât, se montra très émue de la sollicitude des amies de Lydia et les chargea de friandises pour la route. Il fallut promettre de revenir la voir sous peu ; et Lina ne se reconnaissait plus dans ces effusions familiales.

On partit sans revoir la bande, perdue dans les distractions de la ville, et qui ne songeait plus au but du voyage.

Lina, au volant, restait sérieuse, marchant un petit train qui trahissait son état d'âme. Ce n'était plus l'élan furieux vers la solution d'une énigme déconcertante. La satisfaction de la

tâche remplie, la douceur de Marie avaient passé par là, et Lina s'oubliait... On l'eût bien étonnée si on lui eût dit qu'elle rêvait...

A Toulon, Lydia eut soif et demanda à s'arrêter.

On stoppa devant un café chic du milieu de la ville.

Lina demeura à son poste, les deux autres descendirent et allaient pénétrer dans l'établissement, lorsqu'elles s'exclamèrent.

Un groupe de dames, escortées de messieurs de leur société de Marseille, occupait une table à la terrasse.

Lina les aperçut et bondit du siège, rejoignant Marie et Lydia, et commandant :

— Du culot, hein ! Il s'agit de crâner !

Et elle s'avança la première.

En les voyant, il y eut, parmi les occupants du guéridon, comme un recul involontaire, mais significatif.

Lina s'avança avec grâce ; les sourires purent, effaçant sur ces visages mondains toutes traces d'embarras.

— Comment, c'est vous, chère enfant ! s'exclama la comtesse d'Asti, une belle italienne, habituée du salon de M<sup>mo</sup> Nattier.

— Vous venez de Nice ? questionna M<sup>mo</sup> Polinski.

— Et le Véglione ? l'oubliez-vous ?

— Nous nous y rendons !

Lina répondit à tous à la fois.

— Nous avons laissé nos amis à Nice. Vous les y verrez sûrement à la *Redoute* et à la bataille des fleurs. M<sup>mo</sup> Steward a une voiture merveilleuse...

— Alors ?...

— Nous sommes rappelées par l'annonce d'une indisposition de M<sup>mo</sup> Joinville. Et la so-

lidarité étant le premier devoir de notre code, nous avons tout quitté pour accompagner Lydia.

— Vraiment? dit la comtesse, interpellant Lydia.

— J'espère que ce n'est pas grave, dit celle-ci, mais je préfère aller y voir. Je comptais passer le temps des fêtes chez ma tante, M<sup>me</sup> Chantier, lorsqu'un appel au téléphone a dérangé tous mes projets...

— Je l'ai appris, en effet, hier, fit une voix pointue.

— Oui... répéta Lina, regardant fixement la dame, mais nous ne l'avons avoué à Lydia que ce matin, après plus ample information. Alors elle a voulu partir...

« Si ça n'est pas sérieux, peut-être reviendrons-nous demain à Nice, fit Lina négligemment. C'est affaire de deux heures et quart avec ma machine... »

— Peste! fit un des messieurs, vous ne vous endormez pas en route!

— Jamais, monsieur de Lissac, jamais! Pas plus sur les routes qu'au sermon...

— Juste! Et, dites-moi, Lydia, cette Madame Chantier?

— C'est la sœur de ma mère, Madame.

— Tiens?... j'ignorais.

Lina, agacée, se tourna vers le barman :

— Trois citronnades glacées, dit-elle d'un ton bref.

— Permettez, permettez, Mademoiselle, je ne souffrirai pas... Acceptez... asseyez-vous auprès de nous...

— Non, monsieur de P'ingall, je ne permets pas. Nous sommes pressées... Lydia est inquiète... moi aussi. J'ai téléphoné à ma mère, qui n'a pas répondu...

— Oui, vraiment, appuya Lydia. Il a fallu qu'une soif insupportable me contraigne à prier Lina de s'arrêter... sans quoi...

On n'insista pas. Et, debout, elles burent en hâte, serrèrent les mains tendues et regagnèrent la voiture.

Quand elles eurent disparu, on se regarda. Il y eut des chuchotements, des mines étonnées. Evidemment l'aventure avait fait du bruit.

— Que faut-il croire? traduisit la comtesse d'Asti.

Et la voix pointue se fit entendre de nouveau.

— Tout ce monde-là s'entend comme larrons en foire. J'ai entendu quelque chronique assez savoureuse, ces derniers jours...

« Elles ne vont pas nous confier leurs petites histoires. »

— Permettez, dit M. de Fingall, qui était bienveillant, ces petites-là sont extravagantes, c'est bien porté aujourd'hui, paraît-il. Partant très visées, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on les calomnie...

« M<sup>lle</sup> Beauchamp est tout à fait sérieuse, et, mon Dieu, elles s'amuse! C'est leur âge, et elles n'en valent pas moins pour n'être pas hypocrites. »

— Vous oubliez, Monsieur, que ces « petites », comme vous dites, ne sont plus des enfants, et que leurs amusements vont jusqu'à relancer des danseurs, même au dancing de l'Olympia...

L'allusion était claire. La comtesse d'Asti se pencha vers la baronne au timbre pointu.

— Vous croyez ça, vraiment?

— Dame, on l'affirme...

— Qui? dit le défenseur des jeunes filles.

— Mais... tout le monde, aujourd'hui...

— Cette histoire-là doit partir d'un vilain milieu. Je suis certain que, si l'on remontait à

la source, on trouverait quelque répugnante vengeance ou quelque infâme calcul.

— C'est bien possible, comte. Nous sommes tous à la merci d'ignobles jalousies, et personne n'est à l'abri...

— En somme, vous avez vu Lydia, de vos yeux vue... que voulez-vous de plus?...

— Moi?... Oh ! je ne veux rien... Ces pauvres Joinville!...

— On ne les aime pas...

— Eh ! qui aime-t-on aujourd'hui ? Les gens ne sont d'accord que pour se déchirer...

— Elle est riche, cette petite ?

— Grosse, grosse fortune. Les frères sont morts à la guerre.

— Oh ! alors !... fit la méchante baronne.

— Et, quant à moi, je sais ce que je répondrai, si l'on m'en parle.

— Nous aussi, comte, nous aussi. C'est bien le moins que nous défendions les nôtres...

« Quitte à les déchirer en catimini... », murmura pour lui seul le comte de Fingall, adressant son plus gracieux sourire à la baronne.

— Partons-nous, Mesdames ?

Ils se levèrent :

— Allons !...

On s'empila dans deux voitures et l'on roula vers Nice.

.....

Lina, ayant puisé de la vigueur dans l'amertume de cette rencontre, les lèvres closes, les dents serrées, accéléra la vitesse, et bientôt Marseille apparut.

Il faisait jour encore. L'auto stoppa boulevard de Belzunce, devant l'hôtel Joinville.

Le concierge, effaré, ouvrit les deux battants

du grand portail, et Lina, avec *maestria*, décrivit devant le perron une courbe savante.

Léonie accourait. Lydia sauta à terre, embrassa ses amies et se précipita dans l'escalier, tandis que Marie et Lina, peu désireuses d'assister aux effusions, repartaient vivement.

M<sup>me</sup> Nattier, qui de ces deux jours n'était pas sortie, les attendait dans son boudoir, où le D<sup>r</sup> Hammelin et l'abbé de Moirax lui faisaient compagnie.

Un troisième visiteur se dissimulait peureusement contre une tenture.

— Jacques, commanda Maurice Hammelin, vois donc ; il me semble entendre une auto...

— Vous ne vous trompez pas, docteur, et... c'est bien Lina et Marie qui reviennent.

Une minute de silence anxieux... des pas pressés... Catherine souleva la portière, les jeunes filles parurent.

D'abord embarrassée, peut-être contrariée, de cette société qu'elle ne croyait pas rencontrer, Lina se remit vite, sourit à la ronde et s'avança vers sa mère :

— Eh bien ? questionna celle-ci haletante.

— Eh bien, nous avons fait un excellent voyage, Marie, Lydia et moi. Les autres sont restés à Nice où ils s'amusez ferme.

— Lydia ! s'exclama M<sup>me</sup> Nattier. Lydia ! Dieu soit loué ! Elle était...

— Chez sa tante, M<sup>me</sup> Chantier, où nous avons été aimablement reçues, bien que nous soyons là pour la lui enlever.

« Vous voyez, mère, que votre fille, sans cervelle, dites-vous parfois, ne manque pourtant pas de logique. »

Le docteur se frottait les mains. Lydia se tourna vers l'abbé :

— Par exemple, monsieur l'abbé, j'aurai grand besoin d'une absolution pour tous les mensonges que — malgré moi, il est vrai — je débite depuis deux jours.

— Oh ! vous l'avez, vous l'avez, sans attendre l'aveu.

— Et tu as déposé Lydia?...

— Chez sa mère, naturellement.

Lina ne paraissait pas disposée à donner des explications. M<sup>mo</sup> Nattier eut recours à Marie, qui n'avait encore rien dit, échangeant, avec Jacques, un sourire contraint.

— Mais, enfin, que s'est-il passé?

Marie sursauta, et Lina, qui appréciait la distraction de la jeune fille, rougit violemment.

— Mon Dieu, ma mère, simplement ce que j'avais dit.

« Cet infect Léandri, sachant que, pour fuir ses obsessions, qu'elle avait peut-être étourdiement encouragés tout d'abord, Lydia allait se réfugier à Nice, a machiné un gact-apens digne de lui.

« Il a posté ses amis, des drôles comme lui, sur le quai de la gare ; ils l'ont vu monter dans le compartiment où déjà Lydia avait pris place, et elle, n'osant employer les voies de fait qu'il méritait, se bornait à le prier de descendre... Ce qu'il n'a pas voulu faire, l'escortant jusqu'à Nice, en lui déclarant qu'il y avait scandale et lui révélant qu'il avait écrit à M<sup>mo</sup> Joinville pour lui demander la main de sa fille. »

— Quelle horreur ! fit M<sup>mo</sup> Nattier se voilant le visage de ses deux mains.

— C'est abominable ! renchérit le docteur.

— Et ce sont les drôles qui étaient sur le quai qui ont publié la nouvelle...

— Ils n'y étaient que pour cela. Êt, naturellement, ils ont trouvé du crédit, non seulement parmi les bonnes gens du peuple qui ne soupçonnaient pas cette perfidie, mais dans la société que ma mère fréquente notamment, où l'on s'est scandalisé à plaisir!... sans chercher à vérifier cette calomnie!

La voix de Lina vibrait d'une indignation réveillée.

— Que dis-tu?... qu'y a-t-il encore?...

— Oh!... peu de chose... Demandez à Marie... Elle sait comme moi...

« Parle donc, Marie », fit-elle avec impatience.

— Mais, dit Marie, toute rouge, nous avons rencontré, à Toulon, où nous nous arrêtions pour nous rafraîchir au *Café Bonaparte*, M<sup>mes</sup> Polinski, d'Asti, la baronne Pointier, le comte l'ingall, etc..., qui prenaient des glaces et qui...

— Qui nous ont regardées comme si c'eût été le spectre de Banco que nous escortions... les imbéciles!

— Dame... fit le docteur.

Lina se retourna, furieuse :

— Qu'avons-nous fait, dites-moi, à ce monde bardé d'honnêteté, comme s'il a besoin de s'abriter derrière un rempart pour soutenir ses vertus hésitantes?...

— Lina!...

— Non, ma mère, j'en ai le cœur plein de votre monde hypocrite, et il déborde, voyez-vous! Des gens qui ne se hasardent pas hors des convenances admises, et qui se permettent toutes les pensées mauvaises, les jugements injustes, déchirent, à huis clos, les réputations, et se réjouissent d'un scandale avec une perversité à l'abri des sanctions!

— Lina! Lina! fit la mère effrayée.

— Demandez à l'abbé qui est là !... Il en a pénétré de ces consciences de mondains irréprochables, qui sauvent toujours les apparences !

— Lina, ce que vous faites est mal, dit l'abbé doucement. Il ne faut jamais accuser, et encore moins condamner.

Elle s'arrêta, un instant déconcertée, mais elle reprit :

— Oui, ma mère, ils étaient là, vos amis, nous voyant avancer. Et bientôt les sourires voilèrent l'hostilité toute prête. Et ils nous questionnèrent...

« Nous fîmes très crânes, n'est-ce pas, Marie ? Une jolie scène de comédie... Et je suis certaine que, après notre départ, M. de Fingall aura plaidé pour nous.

— M. de Fingall est très bon, dit l'abbé.

— Il a l'âge de l'indulgence, rétorqua Lina, déclenchant un éclat de rire général, même Jacques qui se mit à l'unisson.

Mais Lina ne riait pas.

— Comment appréciez-vous ces amis, ma mère, qui, sous des paroles aigres-douces et des questions insidieuses, voilaient à peine leur réprobation ?

— Il faut les plaindre, mon enfant, car leur tour viendra. Et tu sais qu'on n'accordera pas miséricorde à ceux qui l'auront refusée aux autres.

— En attendant, je les ai cloués ! dit Lina. J'ai menti, menti comme une dévote à confesse ! Ce trait destiné à l'abbé, elle s'enfuit.

— Cette enfant ! soupira M<sup>mo</sup> Nattier. Quel mélange !

— Quel crime fut le vôtre, ma pauvre amie ! Cette enfant a une nature admirable de droiture,

de générosité, de nobles instincts, et tout cela, vous l'avez méconnu, fit Maurice Hammelin.

— Vous oubliez, rétorqua M<sup>me</sup> Nattier, cet orgueil indomptable au-dessus de toute influence, cette indépendance farouche...

— Toujours l'orgueil. Mais l'orgueil a sa grandeur quand il préserve...

— Merci, l'abbé ! j'allais le dire, fit Maurice Hammelin, à cette mère aveugle qui ignore ce qu'elle doit à cet orgueil.

— Je ne l'ai pas comprise... soupira Laure Nattier qui s'interrompit tout, à coup.

« Marie, où donc est Gérard ? »

— Gérard est resté à Nice... avec les autres.

— Oh ! oh !... murmura le docteur.

— Ah ! Gérard fera quelque bêtise là-bas, je le sens...

« Rentreront-ils bientôt, tous ces dits amis qui valent mieux que les miens ? » ajouta Laure avec quelque rancune.

— Heureusement, de ceux-là vous ne répondez pas.

— Certes, docteur ! Mais Gérard, Gérard là-bas... J'ai peur, confia-t-elle à mi-voix, j'ai peur de Monte-Carlo...

Involontairement, le regard de Marie croisa celui de Jacques.

— Lina, dit-elle, lui a bien recommandé de rentrer après la bataille de fleurs qui a lieu demain.

La mère soupira.

— Je vous quitte, dit le docteur regardant l'heure.

— Et nous vous suivons, fit l'abbé. Cette affaire nous fait tout oublier.

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, mes amis ? Tu reviendras, Jacques ?

« Ne m'abandonnez pas. Je me perds dans

tout cela... ma vie n'est plus que trouble et appréhensions. »

— Nous vous sommes acquis, est-il besoin de le répéter, affirma Maurice Hammelin en baissant la main tendue.

## XI

### UN SAUVETAGE

Au lendemain de ce retour, Lina se trouva d'humeur sombre et, pour s'isoler, sortit seule.

Comme sa mère, inquiète, la questionnait, elle répondit brusquement :

— Mère, je veux ma liberté. Ce n'est pas parce que vos amis m'ont décerné le prix Monthyon hier que je vais modifier ma vie.

Remarquant la désolation du visage dont ces derniers jours avaient altéré l'harmonie, elle s'adoucit ; et, s'approchant, elle prit la main blanche et la caressa dans les siennes avant de la baiser.

— Je serai là pour le déjeuner, promit-elle. N'ayez donc pas de soucis... mes amis sont tous à Nice.

— Et Gérard?... balbutia la mère.

— Oui... j'y songe. Il faudra peut-être bien aller le chercher celui-là aussi, fit-elle légèrement, en disparaissant sous la tenture.

— Mon Dieu !...

Et la jolie femme, qui maintenant oubliait ses parures, s'effondra dans une bergère.

Catherine entra :

— Madame, c'est M. Jacques d'Hautmont.

— Ah ! qu'il entre ! oui ! Quelle joie dans ma solitude ! Tu viens déjeuner avec nous ? dit-elle au jeune homme arrêté sur le seuil.

— Je viens surtout prendre de vos nouvelles, Madame. Je vous ai vue si tourmentée hier.

— Tout ceci me dépasse, mon pauvre enfant. Jamais je n'eus de jours aussi troublés. J'en suis à me réjouir de l'absence de Claude !

— M. Nattier est toujours à New-York ?

— Oui... du moins il y était il y a huit jours. Sa lettre d'aujourd'hui est datée de New-York, mais il doit retarder encore son retour... Ces krachs de banque et de bourse le préoccupent évidemment... plus peut-être qu'il ne l'avoue... malgré tout, je préfère que nous ayons retrouvé la paix lorsqu'il sera là...

— C'est le vieux monde tout entier qui est bouleversé. Les bases en sont ébranlées, et il chancelle...

— Comme tu dis cela... Tu es triste, toi aussi, mon pauvre Jacques... Ne puis-je rien pour te consoler, si tu as une peine ? Tu as en moi une sincère amie, ne l'oublie pas. Et, pour être accablée de soucis, ta place est toujours dans mon cœur...

« Je t'ai vu tout petit... Tu te souviens ? »

— Si je me souviens ! répondit Jacques d'une voix émue. Vous fîtes si bonne pour moi !...

Mais pour chasser ce trouble :

— Vous n'avez pas changé, vous, Madame ; je vous retrouve aussi jeune, aussi belle qu'alors que je vous comparais à une fée !... moi, je vieillis terriblement.

— Allons donc ! dit la jolie femme amusée. Tu étais mon troisième enfant, te rappelles-tu ? Marie ne vint qu'après. Alors, ce fut un pensionnat !... on était gai !...

— Ah ! je n'oublie rien... rien.

— Lina est sortie tout à l'heure.

— Je l'ai rencontrée.

— En voiture ?

— Non, à pied. Elle se promenait lentement. Elle ne m'a pas vu.

— Elle est soucieuse... Ah ! si cette aventure pouvait lui montrer le péril de ces odieuses irrégularités ! Je ne la compare pas à Lydia. Sa nature élevée la défend de certaines expériences, mais elle n'en fait qu'à sa tête... et la tête est ingouvernable, hélas !

— Là où il y a du cœur, il y a de la ressource.

— Tu parles comme l'abbé. Mais ce cœur est inaccessible. Il ne se montre que par bonds désordonnés, capricieux, alors qu'on ne l'attend pas, et pour ceux qui en sont peu dignes parfois...

— Mais ceux qui le méritent l'ont toujours trouvé, lorsqu'ils l'ont bien voulu...

Jacques prononça ces paroles d'une voix mal assurée, comme peu convaincu de ce qu'il avançait.

Marie se présenta et vint baiser la main de sa protectrice. Elle serra celle de Jacques :

— Mère, dit-elle, on vous demande au téléphone. Je crois... que... c'est Gérard...

M<sup>me</sup> Nattier se précipita dans son cabinet. Ils restèrent seuls :

— C'est Gérard, confia-t-elle. Il voulait de l'argent... Ce que Lina craignait !...

Jacques passa la main sur son front :

— Je ne m'attendais guère, Marie, à trouver un tel désarroi dans cette chère maison que je vis si gaie, si heureuse...

— Oui, Jacques. Les jours, depuis votre départ, ne nous ont apporté qu'amertume...

— Marie, je vous parle à cœur ouvert : pour-

quoi Claude Nattier s'obstine-t-il à la poursuite de l'or, lorsqu'il en possède plus qu'il n'en faut, et qu'il déserte, pour cette chasse décevante, les joies précieuses du foyer... et jusqu'à ses devoirs?...

M<sup>me</sup> Nattier rentrait, le visage bouleversé :

— Jacques, croyez-vous qu'on peut avoir un instant de repos ! Gérard demande dix mille francs... Il est à Monte-Carlo...

— Vous les lui envoyez.

— Il le faut bien. J'ai fait chercher Larchet pour le lui commander, et Larchet m'a dévoilé que ces enfants ont dépensé ce mois-ci plus de quarante mille francs !...

« Où allons-nous, dites-moi ? »

— Le caissier leur donne donc de l'argent sans votre ordre ? s'enquit Jacques qui avait sursauté à l'énoncé de ce chiffre.

— Non... non, sans doute. Larchet est couvert par moi. Il l'exige, mais... vois-tu, Jacques, je cède lorsqu'ils insistent trop... je ne me souviens plus...

Marie l'entoura de son bras :

— Ma pauvre mère, c'est un gouffre qui s'ouvre sous vos pas... Et quand on songe, dit-elle en regardant Jacques, que mon tuteur s'exile, se prive de jouir de sa famille pour gagner cet or jeté à tous les vents!... c'est pénible, acheva-t-elle.

« N'est-ce pas votre avis ? »

M<sup>me</sup> Nattier se prit la tête à deux mains, son geste habituel lorsqu'elle ne savait que répondre, et qu'elle s'avouait ses torts.

Lina parut, en un tel état de fatigue, que Marie courut à elle :

— Qu'as-tu ?

La jeune fille avait aperçu Jacques, elle lui

sourit péniblement, comme contrainte ; et, s'excusant :

— Pardonnez-moi de vous fausser compagnie. Je ne me sens pas bien et vais gagner ma chambre... Un peu de migraine, je pense, dit-elle à sa mère qui s'alarmait.

La pâleur du visage, le cerne des yeux attestaient la souffrance.

— Ma pauvre enfant, tu t'es surmenée hier...

— Peut-être ; mais, dans quelques heures, il n'y paraîtra plus.

— Je t'accompagne, dit Marie.

— Non, ne vous occupez pas de moi. J'ai Catherine.

« Pas de nouvelles de Gérard ? »

Ils se regardèrent gênés. Elle comprit :

— Dites, vite ?

— Gérard a téléphoné.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il demande...

— De l'argent ! cria Lina s'emportant. Je sentais ça ! Je l'ai laissé avec six mille francs...

— Larchet lui en envoie dix...

— Il aura joué !... Tout ce que je redoute pour lui, ma mère, car le reste n'est rien ! Le tapage, le bluff, rien, vous dis-je ; c'est le jeu qu'il faut craindre...

Elle resta un instant perplexe au milieu de la pièce, son pâle visage convulsé.

Puis, brusquement :

— Je vais le chercher, maman. Je pars tout à l'heure.

— Non, dit Jacques. Si vous le permettez, Madame, ce sera moi.

Lina devint très rouge :

— Il ne vous écouterait pas, Jacques. Moi seule peut-être... et encore !...

— Je ne veux pas que tu partes, Lina. Regarde-toi. Tu es... effrayante.

— Bah ! rien, vous dis-je. Je vais me reposer un instant, car c'est vrai que je...

Elle chancelait. Marie la reçut dans ses bras.

— Les forces ont des limites, crois-nous, Lina, renonce... viens...

Lina s'arracha violemment des mains de Marie :

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'il continue, le malheureux ! Jusqu'au bout, il jouera pour se rattraper !...

« Je le connais : jamais vaincu ! »

— Pardonnez-moi, Lina ; mais vous ne ferez rien là-bas.

« Il faut s'adresser en haut lieu, montrer les dents. On n'écoute pas une femme. Un homme qui menace, c'est autre chose. Il est sans doute la proie d'aigrefins, de Grecs, ou d'usuriers. Ce n'est pas ça qui manque là-bas... »

Lina écoutait, les yeux arrondis. L'évidence se faisait jour. Elle céda.

— Alors, prenez l'auto, Jacques. Vous n'avez de train qu'à quatre heures. Et, à quatre heures, vous y serez depuis longtemps.

Elle tendit au jeune homme une main brûlante qu'elle retira aussitôt. Il semblait que ce contact lui fût pénible.

M<sup>me</sup> Nattier avait sonné Catherine. Celle-ci attendait sur le seuil du salon. Elle emmena Lina.

Le déjeuner fut morne et hâtif. Jacques voulait se rendre chez l'abbé avant de partir pour Monte-Carlo.

Il avait ses raisons.

Laure Nattier embrassa Jacques :

— Va, mon cher... cher enfant. Tu me donnes

le seul apaisement que je puisse goûter en ce moment. Pourvu que Gérard ait dit la vérité ! Dix mille francs, ce n'est rien...

« Mais s'est-il arrêté ? »

Jacques parti, M<sup>me</sup> Nattier donna des ordres pour la voiture.

L'abbé Jean de Moirax occupait, loin du centre bruyant, un vieil hôtel, sévère comme un couvent, où, à jours fixes, il recevait ses étranges clients de misère qu'il ne pouvait tous visiter.

A cette heure, ayant achevé son repas de midi, il se trouvait seul dans son cabinet, vaste pièce claire tapissée de rayons garnis de livres, où régnait une douce température, dont les rideaux tirés laissaient apercevoir un horizon aux lignes pures, que sertissait une mer calme couleur du ciel.

A l'entrée de Jacques, l'abbé se retourna et posa son livre :

— Tu as déjeuné ? questionna-t-il.

— Oui, mon oncle, chez M<sup>me</sup> Nattier. Elle a reçu un message téléphonique de Gérard, resté à Nice, comme vous savez ; il demande de l'argent...

« On suppose qu'il a joué à Monte-Carlo. Sa mère s'affole, Lina voulait partir... »

— Pour le ramener ?

— Oui. Elle ne se pardonne pas de l'avoir quitté. Et, chose étonnante, vous savez que d'ordinaire rien ne l'émeut, qu'elle crâne toujours?... elle est tout abattue et avoue qu'elle a peur... du jeu.

— Elle n'a pas tort. Un peu de bon sens se ferait-il jour ?

— Elle a plus de bon sens qu'elle n'en veut laisser voir.

L'abbé sourit doucement en considérant le jeune homme.

— Mais, pour qu'elle le laisse voir, il y aurait du progrès... Tant mieux... tant mieux ! Et?...

— C'est moi qui vais chercher le gamin. Vous l'avez deviné ?

« Il doit s'être emballé avec quelqu'un de ces allumeurs qui fréquentent les casinos à l'affût des poires qui les font vivre. Il n'en manque pas autour des tables de la roulette et du baccarat... »

— C'est plus que probable.

— Il a demandé dix mille francs. Je suppose qu'il faudra peut-être le double... il ne se sera pas arrêté en si beau chemin...

L'abbé eut un geste de désolation :

— Mon Dieu ! dit-il, vous m'avez refusé la plus grande des joies que j'eusse choisie !

Et son geste, désignant la modestie de l'installation, acheva ce qu'il renonçait à exprimer.

— Mais..., mon oncle, dit spontanément Jacques, je ne suis pas sans un sou... J'emporte ce qu'il faut, et M<sup>me</sup> Nattier est là si mes disponibilités ne suffisent pas. Nous arrangerons tout cela à mon retour.

« Je ne voulais pas partir sans vous voir. »

— Alors... tu as vu Lina ? dit brusquement l'abbé.

— Entrevue seulement. Elle est souffrante et n'a pas déjeuné avec nous. Elle s'est retirée dans sa chambre. Elle paraissait fatiguée, et... je vous l'ai dit, préoccupée.

— Préoccupée?... Puisses-tu dire vrai ! Dieu se sert de la souffrance pour ouvrir les cœurs et asseoir le raisonnement. Et ceux qui souffrent, tu le sais, sont près de la grâce...

Jacques soupira.

Bien qu'il fût très léger, l'abbé entendit ce soupir. On peut dire qu'il le devina. Il eut un bon regard vers le jeune homme, toujours debout, prêt à partir.

— Ne l'oublie pas, Jacques. J'ai pu m'en convaincre souvent : ceux qui sont éprouvés sont des privilégiés, prêts pour la délivrance.

« Tu sais bien? Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés... »

L'abbé se leva à son tour, embrassa plusieurs fois celui qu'il nommait son fils, et qui ressemblait plutôt à un frère, tant il y avait peu d'années entre eux. Et il le regarda s'éloigner avec émotion.

Dès qu'il eut disparu :

— Pauvre Jacques, fit-il. Que Dieu te récompense pour tant de noblesse et de fidélité dans le devoir!

Jacques brûla les étapes. Il lui tardait d'arriver pour connaître le mal et sauver l'imprudent.

Il descendit au *Métropole*, supposant que Gérard était à l'*Hôtel de Paris*, puisque du *Rhull* de Nice on l'avait renvoyé à Monte-Carlo. Il ne lui convenait pas de s'imposer.

Sa toilette réparée, il se rendit au Casino.

Mais il chercha vainement autour des tables le frère de Lina. Il n'y vit aucun des jeunes gens de sa société parmi ceux qu'il avait entrevus à Marseille. Déçu, il sortit sur les terrasses.

Le soir tombait rapidement. Sa recherche avait été longue. Quelles difficultés nouvelles se préparaient qu'il n'osait envisager? Tant d'embûches guettent, en ce lieu de plaisir, les fils

de famille, riches, dont les ressources sont immédiatement signalées aux exploiters à l'affût.

Il en était là de ses réflexions pénibles, errant à l'aventure, indifférent à la beauté du soir, insensible aux parfums des fleurs épanouies, sourd au chant berceur de la mer caressant les pins du rivage. Toute cette poésie, vainement déployée, ne pouvait étouffer l'angoisse qui commençait à naître, évoquant de sombres fantômes.

Il se heurta soudain à un jeune homme, errant comme lui, qui, peut-être, déchiré d'obsessions, ou de réalités cruelles, promenait son mal dans la nuit... Ils se reculèrent simultanément ; et, à la lueur d'un lampadaire, Jacques crut reconnaître celui que Lina appelait : « Le petit La Flèche », qu'elle lui avait vaguement présenté.

Le promeneur eut également une réminiscence ; et deux exclamations partirent à la fois.

— Vous, monsieur d'Hautmont ? dit La Flèche. Vous, dans ce patelin du diable !

— Moi, qui ne le crains pas ! fit Jacques épanoui et la main tendue.

Les ombres noires s'estompaient. Il nota la mine piteuse, le visage pâle du jeune frondeur de la bande.

— Vous avez tort. On peut tout craindre ici !... Vous y fiez pas, mon cher, dit le jeune homme crânant par habitude, mais aplati.

L'effort comique arracha un sourire à Jacques.

— Êt cependant vous y voilà !... Êt vous n'en êtes pas mort !

— Ah ! c'est tout comme, cher ami ! On voit bien que vous arrivez... l'innocence de l'enfant au berceau... Allez, allez vous instruire !

Êt sa main désignait, rutilant de lumière, le

solennel et impassible monument assis face à la mer dans sa splendeur, oublié par le Dante dans sa description des Enfers...

— Voyons, dit Jacques, avisant un banc et y entraînant la singulière épave qui chancelait, n'ayant peut-être pas dîné...

« Voyons, contez-moi votre aventure. Ce n'est pas par curiosité... »

— Je sais. Vous êtes un ami... un bon ami des Nattier ; et c'est vraiment le ciel qui vous envoie !... Vous allez le trouver joli, le « petit Nattier » !...

— Comment ? s'écria Jacques, saisi d'une crainte soudaine.

— Oh ! il n'en est pas mort ! s'empressa La Flèche, voyant l'effet produit. Mais... évidemment, c'est jeune... il n'a pas mon cran... Vous le trouverez affalé sur un canapé, à l'*Hôtel de Paris*, où je l'ai quitté il n'y a qu'un instant... pour aller dîner... et... nous n'avons plus le sou ! avoua-t-il.

— Vite, allons le chercher ; et vous dînez avec moi tous les deux au *Métropole*.

— Vrai ?... ah ! vous êtes un chic type ! Je disais bien aussi : Impossible qu'on ne s'en sorte pas !

« On se sort de partout, s'pas ? »

Jacques pressait la marche. Un garçon les conduisit à l'étage et frappa à la porte de la chambre de Gérard. Ét, jusqu'à ce qu'elle fût ouverte, l'envoyé de M<sup>mo</sup> Nattier ne put respirer.

Elle s'ouvrit enfin, et, le garçon parti, Jacques s'empressa auprès du naufragé, échoué dans des coussins.

Le petit La Flèche criait :

— Hourrah ! Gérard ! Le Veau d'Or est toujours debout !

— Tais-toi, imbécile. Je le sais assez sans que tu brâmes...

Et il serrait les mains de Jacques, son aplomb de surface ayant disparu grâce au soulagement qu'il éprouvait.

— Jacques, tu viens de la part de maman, n'est-ce pas?

— Oui... et de ta sœur qui ne se pardonne pas de t'avoir laissé à Nice...

— Oh! dit le gamin qui se remotait, nous sommes assez grands garçons pour rester où que ce soit, mais...

— Oui..., interrompit La Flèche, nous sommes raisonnables, Gérard et moi, mais il y a les autres...

— Quels autres?

— De vieux routiers qui la connaissent et qui auraient pu crier gare... C'est pas pour dire...

— Expliquez-vous?

— Ben, Lubinski, qui est un accoutumé. Lolo...

— Qui est-ce, Lolo?

— C'est juste, vous ne savez pas : Lolo et Lulu, que nous fréquentons à Marseille, c'est Max Leblond, un coulissier, et Luc Champy, un fils de banquier... qui ne sont pas de nos intimes, bien qu'on les voie...

« Nous les avons trouvés au casino, en arrivant avec Lubinski... »

— Qu'est-ce que Lubinski?... c'est la première fois...

— On l'appelle Pion-Pion...

— C'est un Polonais, dit Gérard. Stanislas Lubinski, un ami des Blondel...

— Et qui fait la fête avec les Pollinard... les propriétaires du casino des fleurs...

— Jolie société, murmura Jacques. Et... c'est

ce Lubinski qui vous a conduits à... Lolo et Lulu?...

— Il était à Nice. Nous l'avons trouvé à la Jetée. Il dansait avec M<sup>me</sup> Stewart. Et nous avons fait le pari de venir à Monte-Carlo nous amuser...

— M<sup>me</sup> Stewart a voulu rentrer le soir à Nice... avec Lucy Noroy...

— Ah!... Lucy Noroy aussi?

— Elle n'a pas joué.

— Stewart a perdu six mille balles et en a eu assez. Moi...

— Oui, toi, tu ne t'es pas arrêté?

— On ne peut pas, Jacques, quand on a commencé...

— On y passe tout entier, y a pas... proclama La Flèche.

— Et même un peu plus...

La Flèche fit la grimace :

— Oui, monsieur d'Hautmont, un peu plus...

— Et les autres... vos amis... jouaient-ils?

La grimace s'accentua :

— Ils jouaient... mais ils savent!... ils sont prudents... ils s'arrêtent.

— Il est sûr, dit Gérard, que j'en aurais fait autant, quand j'ai eu filé mes six mille francs... Mais Lubinski nous a traités de poules mouillées... Il nous a déniché un banquier qui prête, tu comprends, à ceux qui ont de la surface... et comme nous en avons tous les deux...

La Flèche se rengorgea :

— Pour ça, fit-il suffisant, on a des ancêtres pour foncer.

— N'empêche que je vous ai trouvé en assez piteux état sur les terrasses...

— Laisse. Ça ne prend pas avec Jacques d'Hautmont. Tu perds ta mise.

— Dame, pour le quart d'heure on est vidé. Un chasseur de l'hôtel nous a prêté des sous pour téléphoner...

— Mais on ne vous a pas avancé le dîner, à ce que je vois...

— Nous ne l'avons pas demandé ! dit fièrement Gérard.

— Bref, qu'as-tu perdu ?

— Ben... mes six mille, puis dix mille que j'ai demandés à Marseille, et comme Lubinski nous a présentés au prêteur... un vieux qui habite la rue des Violettes, la mal nommée..., un infect coupe-gorge, j'ai... j'ai demandé cinquante mille... que j'ai encore perdus.

— Une guigne, quoi !... Et Lubinski poussait... et : « Tu es un capon ! double, double, c'est comme ça qu'on gagne ! La déveine, ça n'dure pas toujours... Eh ! va donc !... »

La Flèche se tut, à bout de souffle, des tiraillements dans l'estomac, tout pâle. Il n'avait rien pris depuis le matin.

— Quand nous n'avons plus eu le sou, il était trop tard pour revenir chez le prêteur, dit Gérard, et nous nous sommes arrêtés.

— Heureusement ! s'exclama Jacques. Heureusement. Et... tu dois?...

— Cinquante mille...

— Plus dix mille, et plus les intérêts depuis deux jours... soit?...

— Quatre-vingt-dix mille...

— Une jolie culotte ! fit La Flèche, et moi itou !

— Trente mille francs d'intérêts pour soixante mille prêtés, et pour deux jours ! fit Jacques d'Hautmont. C'est abominable !

— Voilà, dit tranquillement La Flèche. Nous étions là, au pied du mur... si vous aviez vu

ce taudis!... Le type n'avait pas l'air com-  
mode...

« Et... c'est pas tout. Tu sais ce que je te  
disais, Gérard? » -

— Dites?

— Eh bien! tant pis! mais j'ai surpris un  
signe d'entente entre cet usurier et Lubinski...  
Ils se connaissent, c'est certain, et... peut-être  
bien qu'ils partagent...

— Vous avez été tous les deux victimes de ces  
oiseaux de proie qui tournent autour des tables  
de jeu.

« Les uns vous poussent à jouer, vous font  
perdre la tête, c'est facile pour des novices ; les  
autres vous conduisent chez l'usurier. Et,  
comme vous dites, ils partagent.

« Mais, halte-là! tu es mineur... »

— Non, Jacques, j'ai signé. Mon père paiera.

— Ce serait fou! Il faut des exemples... un  
châtiment.

— Non, non... faut payer, dit La Flèche.  
Mais... j'en ai soupé, de Monte-Carlo!

— Et d'ailleurs, j'espère! Tous les casinos  
sont pareils.

— Il y a d'autres moyens de s'amuser : nous  
avons manqué le Végliône, la bataille de fleurs,  
et... nous avons les poches vides...

— Et le ventre creux... fit Gérard qui bâillait.  
Jacques se leva :

— Venez toujours dîner au *Métropole*. Puis,  
c'est moi qui irai régler les comptes avec l'usu-  
sier qui vous a volés.

— Si vous voulez attendre à demain, mon-  
sieur d'Hautmont. J'aurai reçu les fonds que  
j'ai demandés à ma mère...

— Votre père?

— N'en saura rien. Ma mère fera le néces-  
saire, et je la rembourserai sur ma cassette.

Oh ! ce sera vite réparé ! fit le fanfaron, se sentant maintenant plein de courage.

— C'est entendu, promet Jacques, et à la condition que je vous ramène tous les deux à Marseille demain matin.

## XII

### LES VAUTOURS DE L'OMBRE

Neuf heures sonnaient au carillon du hall, quand Jacques d'Hautmont, sortant de l'ascenseur du *Métropole*, demanda au garçon de lui servir en hâte une tasse de café et de faire avancer son auto qui était au garage de l'hôtel.

Le rez-de-chaussée appartenait en ce moment aux valets préposés au nettoyage ; pas un des fêtards noctambules logés dans les somptueux appartements du palace n'avait encore quitté son lit, et la surprise évidente du garçon était concevable.

Le café dépêché sur le coin d'une table du restaurant, l'auto ronflant sous la marquise emporta l'ambassadeur de Laure Nattier vers les hauteurs de Beausoleil, jusqu'à la rue des Violettes qui semble un défi jeté au nom poétique et charmant, qu'un mauvais plaisant s'est divertie à lui imposer.

Il en est de même, au reste, pour ses voisines, affublées de noms fleuris, alignant des maisons médiocres, sans soleil et presque sans

air, dans un quartier construit récemment, mais sans ordre, au hasard, semble-t-il, de caprices, mal tenu, et revêtant déjà la livrée d'un désordre et d'une incurie qui ignorent la propriété.

Cette agglomération de ruelles domine de splendides villas, dont les parcs ombreux s'émiettent peu à peu sous la pioche des constructeurs. L'avidité de la spéculation déshonore cette beauté et le charme de ce rivage. L'orsape la nature dans une lutte sournoise, mais constante, et parfois est vainqueur.

Dans ce quartier pauvrement habité, Jacques eut peine à trouver, au-dessus d'une remise-écurie à l'odeur caractéristique, le logement du sieur Hans Weber, que lui indiqua une vieille femme occupée à puiser de l'eau à une borne-fontaine.

Il y avait, en effet, cloué à la porte, un carré de papier portant les noms du locataire.

« Singulier logis pour un homme qui prête des centaines de mille francs ! se dit Jacques. Si c'est intentionnel, cette apparente misère dépasse le but, en inspirant la méfiance... Quel intérêt peut avoir cet homme à dissimuler ainsi ? »

Après deux coups frappés sur l'huis crasseux, il s'entr'ouvrit, et un petit vieillard, sec comme une allumette et noir comme un pruneau, se laissa voir, en retenant avec prudence l'unique battant de la porte.

Son regard fut une question.

— Je vous dérange peut-être, Monsieur, à cette heure matinale, dit le visiteur, touchant légèrement le bord de son chapeau. Mais je suis fort pressé par l'heure de mon train.

« M. Hans Weber, s'il vous plaît ? »

— C'est moi, Monsieur, fit le vieillard, ou-

vrant tout à fait la porte, et sans répondre à cette excuse :

« A qui ai-je l'honneur?... »

— Mon nom ne vous apprendra rien. Cependant...

Jacques se fouilla et exhiba sa carte, qui disparut, happée par les doigts crochus de l'usurier.

Il s'effaça, et Jacques aperçut, au fond d'un corridor obscur, une ouverture donnant quelque peu de jour à cet antre, qui devait être un cabinet.

Le vieillard, en effet, lui désigna l'entrée de cette pièce, maigrement éclairée d'une fenêtre donnant sur une cour où, suivant la mode italienne des gens du peuple, les ouvertures des murs qui l'entouraient s'agrémentaient de hailons sordides. Le vieillard indiqua du geste un siège, et lui-même s'assit sans avoir dit un mot.

Il attendait, surpris peut-être de ne devoir cet énigmatique client à aucun de ses rabatteurs.

— Monsieur, dit Jacques, impatient d'engager la lutte, vous avez prêté, hier, à deux jeunes gens, mes amis, une somme importante...

L'autre l'arrêta d'un geste, et le jeune homme remarqua cette main crochue, squelettique, éloquente, qui protestait :

— Pardon, Monsieur, je ne parle jamais affaires avec des inconnus... Qui vous envoie chez moi?

— J'allais vous le dire, si vous ne m'aviez arrêté... Je suis mandataire de MM. Gérard Nattier et René La Flèche, de Marseille tous les deux, dont vous avez sans doute déjà pris des références, à qui vous avez, je le répète,... rendu service...

Ces deux mots sonnèrent de façon singulière à l'oreille du petit vieux, habile à saisir l'intention. Il se redressa, comme prêt à se dé-

fendre, et releva ses yeux clignotants sur celui qui se posait d'ores et déjà en adversaire.

Mais sa bouche, aux lèvres rentrées, ne s'ouvrit pas. Il inclina simplement la tête en signe d'assentiment.

— J'ai pleins pouvoirs de leurs familles. Vous avez pu vous rendre compte qu'ils ont encore besoin de tutelle : dix-huit et vingt ans, donc mineurs, et peu au courant des lois qui réglementent les prêts d'argent.

Ledit Hans Weber acquiesça de la tête et dit posément :

— À côté, et même au-dessus des lois, il y a le point d'honneur et la signature librement consentie.

Jacques sursauta :

— Et c'est vous, Monsieur, qui parlez de point d'honneur ?

Le petit homme siffla :

— Que prétendez-vous insinuer, Monsieur, dit-il, relevant son museau de souris, et appelant, sur ce masque ingrat, une dignité qui se dérobaît.

— Je n'insinue pas. Je précise. Et j'espère que nous allons nous entendre.

— Mais cette question est réglée, Monsieur. Et rien ne me prouve que vous ayez, comme vous le dites, pleins pouvoirs pour revenir sur des comptes librement acceptés.

— Vous aurez cette preuve en m'accompagnant à la banque...

— J'ai des signatures ! interrompit aigrement le petit homme. Je les tiens pour valables... et, si elles ne l'étaient pas, je me trouverais, Monsieur, dans une vilaine posture... Ma bonne foi en tout ceci me coûterait cher, avouez-le.

— Ne parlons pas de bonne foi. Celle de mes amis est hors de cause, et leur signature, comme

vous l'avez fort bien jugé, si toutefois c'est sur leur seule bonne mine...

— Oui, Monsieur, oui... j'ai eu confiance...

— M. Lubinski a dû vous renseigner.

Hans Weber resta bouche bée.

— Vous n'avez pas eu tort de le croire, et je viens chez vous ce matin pour retirer ces signatures en souffrance depuis deux jours.

— Vous venez payer?

— Mon Dieu, oui. Êt surtout régler, ce qui n'est pas tout à fait la même chose...

— Mais, Monsieur, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que le règlement est tout fait... et qu'il n'y a que les fonds à verser.

— J'entends bien. Mais vous avez commis une... erreur qui me prouve que, peut-être, vous n'avez pas l'habitude de ces transactions... Êt si votre seule complaisance vous a incité à rendre service à ces... enfants, vous n'avez pas songé à ce qu'il en coûte d'ignorer, comme vous le faites, le simple calcul des intérêts.

— Ah!... fit le petit vieux, commençant à s'agiter, et jetant de fréquents regards sur une porte close percée dans la cloison à la droite du visiteur.

« Ah!... c'est vous qui allez m'apprendre?... »

— Certainement. Je ne voudrais pas que vous soyiez contraint, par pure obligeance, à porter vos comptes au Parquet.

— Monsieur!!!

Êt le fripon devint violet. De ses petits yeux vipérins sortait la rage.

Il parut à Jacques que cette protestation indignée se faisait volontairement bruyante...

— Vous m'insultez! clama-t-il.

— S'il vous plaît de voir une insulte dans la rectification d'un calcul, libre à vous. Moi, je veux simplement payer ce qui vous est dû...

un peu plus peut-être, mais pas, à coup sûr, le chiffre énorme... révoltant, que vous avez fait accepter à... des enfants, je le répète. Des mineurs... songez-y !

— Monsieur, je ne retrancherai pas un centime à ce que j'ai taxé — qui a été librement accepté — et pour quoi je possède des signatures dont j'entends me servir.

— Auprès de qui, s'il vous plaît ?

— Les familles qui laissent des jeunes gens courir au jeu doivent savoir à quoi elles s'exposent.

— Si elles s'exposent à les voir aux mains d'aigrefins, vous vous exposez beaucoup plus, songez-y !

Jacques se leva. Cette discussion l'énervait. Et, depuis un moment, il se sentait dans une atmosphère louche de coupe-gorge. Il avait hâte d'en finir.

— En deux mots, Monsieur, voici mon offre, et réfléchissez bien avant de répondre :

« Vous avez prêté à MM. Gérard Nattier et René La Flèche, à chacun soixante mille francs. Il y a de cela quarante-huit heures. »

Hans Weber inclina la tête.

— Et, pour cette... complaisance, vous avez fait accepter, par chacun de ces jeunes fous, une traite de quatre-vingt-dix mille... en tout cent quatre-vingt mille.

— Monsieur... je risquais gros...

— Vous saviez bien que non. Mais, où vous risqueriez, c'est si vous mainteniez votre prétention, dit Jacques, que la colère gagnait, et, élevant la voix :

« Je vous le répète, il y a la loi. La loi qui appréciera vos risques et... vos précautions ! »

La petite porte, souvent regardée par Hans Weber, s'ouvrit enfin, et, sur le seuil, parut un

colosse de mine rébarbative, dont les sourcils en broussaille abritaient deux yeux d'un éclat inquiétant.

— Ah ! ah ! pensa Jacques, notre homme est doublé d'un porte-respect...

— Qu'est-ce que j'entends, fit le nouveau venu, et que se passe-t-il ?

— Qui êtes-vous, Monsieur ? dit Jacques, toujours debout.

— Je suis le maître ici. M. Weber n'est que mon employé.

— Êt... votre nom, Monsieur ?

— Que vous importe ! Weber a la signature, et c'est moi le banquier. Que disiez-vous ?

— Je viens régler l'emprunt qui vous fut fait, avant-hier, par MM. La Flèche et Nattier, qui vous ont été amenés par un compère... Lubinski...

— Nous n'avons point de compères... des obligés seulement. Et vous venez payer ?

— Régler seulement. Je l'ai déjà dit à Monsieur.

Vous avez avancé cent vingt mille francs. Pour ces deux jours, je vous offre dix mille francs d'intérêt, soit en tout : cent trente mille francs.

« C'est à prendre ou à laisser. »

Le colosse sembla pris d'une violente colère. Ses yeux flamboyaient, son poing énorme s'abat-  
tit sur la table et mit en branle plumes et en-  
criers. Jacques pensa qu'il avait eu raison de  
prendre certaines précautions.

La question qui suivit confirma ses soupçons.

— Êt vous avez l'argent ? fit grossièrement le  
sinistre banquier.

— Non ! certes non ! répondit Jacques, comme  
en défi. Je ne porte point sur moi de pareilles  
sommes. Mon intention était de vous emmener

avec moi à la Société Générale où les fonds vous seront comptés contre la remise des signatures.

— Prenez garde, Monsieur, vous jouez un mauvais jeu...

— Pensez-vous ! Le jeu est mauvais, oui, pour celui qui s'expose. Je ne cesse de le dire à cette jeunesse qui n'écoute rien... Mais moi !... Je pars dans une heure pour Marseille.

« Je vous prierai même de vous décider. Mon auto est en bas, et je n'ai que le temps de joindre mes amis à la gare, après un court arrêt à la banque, bien entendu. »

Les deux fripons se regardèrent ; la même angoisse travaillait leurs mâchoires d'un tic nerveux que souligna le tranquille sourire de Jacques.

Tout à coup, le colosse, frappant un second coup de poing sur la table qui n'en pouvait mais, ordonna d'une voix enrouée :

— Hans ! accompagne Monsieur à la banque !

Et il tourna son vaste dos, marchant vers la porte par où il était venu. Mais il s'arrêta sur le seuil :

— Une condition, cependant, fit-il : On vous remettra les deux signatures contre l'argent, soit ! J'exige qu'elles soient détruites devant mon employé, avant de quitter la banque...

— Ce sera fait, promit Jacques.

Et la porte se referma sur le sinistre personnage dont l'aspect menaçant avait dû plus d'une fois aider à la soumission des victimes...

Le petit vieux au museau de souris ouvrit un tiroir fermé à clef et prit deux feuilles de papier timbré qu'il tira parmi d'autres contenues dans une serviette. Et, sans un mot, désignant la porte, il emboîta le pas derrière son vainqueur.

En quittant le corridor noir, l'escalier à rampe graisseuse, tout aussi sombre, Jacques aspira, avec délices, l'air du matin revivifiant et pur.

Tout se passa comme il avait été convenu. En voyant disparaître, le long du Boulingrin où les portes maintenant ouvertes du Casino attiraient une foule pressée, le dos chétif, courbé, du miteux adversaire, Jacques d'Hautmont se sentit délivré.

Après quoi, traversant d'un pas hâtif le rond-point fleuri qui fait face au Casino, il se dirigea vers le *Métropole*. Il se jeta dans l'ascenseur et fut frapper à la porte de Gérard qui dormait du sommeil du juste, sans inquiétude et sans remords.

Il lui tardait de regagner Marseille :

— Allons, fit-il, sans pitié pour cette quiétude interrompue. Nous partons dans une heure, habille-toi. J'appelle La Flèche.

Et il exhiba de son portefeuille les quittances exigées à la banque du sombre usurier.

Ils quittèrent Monte-Carlo et s'arrêtèrent à Nice pour régler leurs notes d'hôtel.

A peine mirent-ils pied à terre devant le *Rhull*, ils aperçurent Lucy Noroy dont la pose abandonnée trahissait une mélancolie dont elle était peu coutumière. Elle dégustait nonchalamment une boisson quelconque sur la terrasse, en jetant autour d'elle des regards ennuyés. Elle les aperçut :

— Ah ! monsieur d'Hautmont, s'écria-t-elle en accourant à leur rencontre, que je suis aise de vous voir !

— Vous avez l'air de vous ronger les pouces, observa Gérard toujours peu galant.

— Je vous crois ! Je suis seule ici. Tous se sont défilés, et j'attends l'heure d'en faire autant. Et vous?...

Gérard tira la veste de La Flèche qui allait conter leur aventure, et, à part :

— Pas un mot à la gosse, tu entends ; elle n'a pas besoin de savoir... Ça jase comme des pies...

Mais Lucy accaparait Jacques, pressée de conter une grosse affaire :

— Si vous saviez!... si vous saviez!... commença-t-elle.

Si bien que le jeune homme s'arrêta :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? fit-il.

— Oh!... des drames!

— Pas possible?

— Contez-nous ça?

— Où sont les autres?

Tous questionnèrent à la fois. Lucy s'installa :

— Figurez-vous que, avant-hier, nous occupions, à la Bataille, M<sup>me</sup> Steward, Lubinski, Leblond et Lulu, une superbe voiture de roses de Bengale et de lilas blanc...

— C'est pourquoi ils nous ont salement lâchés à Monte-Carlo, grogna Gérard.

— C'était splendide, et nous nous battions comme des enragés. M<sup>me</sup> Steward, debout, jetant des fleurs à pleines mains, de tous côtés.

« Tout à coup, elle s'arrête toute pâle et s'écrie :

« — Mon collier!...

« Vous savez que ce collier ne la quitte pas. »

— Souvenir du troisième mari!...

— Laissez moi parler : Nous quittons aussitôt le cortège ; nous descendons, et nous voilà fouillant la voiture, cherchant partout alertant les sergents de ville qui faisaient le service et qui se sont précipités sur la piste, ou l'on n'a rien trouvé, bien entendu...

« Ce collier est assez volumineux pour le voir. »

« — Il se sera détaché dans vos furieux mouvements, faisait Lubinski...

« — Le cordon se sera cassé., insinuait Lulu...

« — Impossible ! affirmait Steward. M<sup>me</sup> Laloi vient toutes les semaines vérifier le cordon ou le changer. Impossible ! impossible ! faisait-elle en rage...

« Et nous avons tous des têtes de condamnés, vous pensez ! Moi, j'avais la petite mort, rien qu'à voir les regards qu'elle nous jetait... presque offensants !... »

« Nous la suivîmes à l'hôtel d'où elle envoya une note à tous les journaux, promettant une récompense ; elle fit poser des affiches dans les halls de *l'Eclaireur* et du *Niçois*... que sais-je ? Vous voyez la fête ! »

— Ce n'est pas drôle... On dit qu'il vaut deux millions, ce collier...

— Cinq ! précisa La Flèche, plus le souvenir, qui est... incalculable !

— Laissez-moi finir.

« Nous étions là, tenez, à cette place, ennuyés, comme vous pensez, M<sup>me</sup> Steward ayant mis tout l'hôtel en branle, jetant autour d'elle des regards rien moins que tendres et mâchonnant des choses menaçantes qu'on n'entendait pas... »

— Arrive, arrive... murmura irrévérencieusement Gérard.

— ... Lorsque Lubinski, qui en avait assez, annonça :

« — Puisque nous ne pouvons plus rien, permettez-moi d'aller jusqu'au *Balmoral* où j'ai un rendez-vous... Si toutefois vous aviez besoin

de moi, je téléphonerais qu'on ne m'attende pas...

« — Non, non, allez ! fit Steward excédée...  
Je n'ai besoin de personne, que de la police...

« Et vous, dit-elle à Lolo et à Lulu, vous grillez d'envie d'en faire autant, grouillez-vous ! Vous ne m'êtes bons à rien...

« — Je puis rester, Sarah ? dis-je timidement.

« — Oui, ma petite. Vous êtes la seule que je puisse voir. Il me tarde même qu'ils filent, ajouta-t-elle avec un drôle d'air. »

La narratrice avait maintenant conquis l'attention. Ses trois interlocuteurs la dévoraient des yeux.

— Pas bête, M<sup>me</sup> Steward, elle avait — par le gérant, sorti sans que nous nous en apercevions, — elle avait fait porter sa plainte, et des agents filaient maintenant nos trois compères...

— Ah ! ah ! fit Jacques, bien trouvé... j'y pensais...

— Hein?... quoi?... fit Gérard.

— C'est tordant, assura La Flèche.

— Parfaitement. Comme je vous le dis. Et ce fut bien pensé.

« Trois heures après, celui qui suivait Lubinski téléphonait au commissariat que le... voleur, *notre Lubinski*, arrêté à Vintimille, était détenteur du collier !... Les autres s'étaient donné de l'air... On ne les a plus vus !

« Qu'en dites-vous, Messieurs ? »

— Eh bien ! Gérard, tes bons amis?... que te disais-je à Monte-Carlo ?

« C'est cette bande de gredins qui vous a volés, mon garçon. »

— Comment, vous aussi ?

On s'expliqua. Et Lucy, frémissante d'avoir fréquenté en toute confiance Lubinski et consorts, acheva son récit :

— Et puis, vous savez, pas du tout Polonais, Lubinski? C'est un Bulgare, une engeance... je ne sais quoi.. La police l'a repéré. C'est miracle qu'on ne nous ait pas tous arrêtés avec lui!...

— Ah! non, non... et c'est pire que Léandri, cette histoire!

— Voilà ce qu'on risque à sortir de son milieu, fit Jacques.

Il y eut un silence.

— Et Stewart? Qu'est-elle devenue?

— Elle a rencontré, au cours de ses démarches, une bande d'Américains de sa société, venus à Nice pour le Carnaval. Elle s'est jointe à eux, d'autant qu'elle a flirté dans le temps avec un vieux lord Anglais qui les accompagne; j'imagine que, malgré ses serments, elle ne serait pas fâchée de devenir païresse et de donner un successeur à...

— ... Ses trois ou quatre maris, présents et passés, dit Gérard, car ils ne sont pas tous morts! Il en est de remariés outre-Atlantique, dans le nombre...

— Les serments sont des folles!... chantonnait le petit La Flèche.

— Les douceurs, animal! C'est pas pareil...

Jacques se remit vite. Tout cela, il l'avait prévu, sinon dans les détails, du moins quant au fond. Somme toute, s'il y avait quelques dommages, ils n'étaient pas irréparables, et c'était encore de la chance!

Il voyait s'éloigner un mauvais rêve... et se sentait soulagé en songeant à Lina.

— Alors, je vous emmène, Mademoiselle?

— Oh! je vous suis avec reconnaissance!

— Vous ne regrettez pas vos...

— Soyez généreux, monsieur d'Hautmont. Il

me tarde de retrouver un terrain sûr, de tout repos... et de conter tout cela à Lina.

— Enfin ! soupira Jacques, enveloppant d'un regard satisfait ses trois rescapés.

### XIII

#### LA BONNE ÉPREUVE

Le docteur Hammelin achevait sa consultation du matin, lorsque son valet de chambre, frappant discrètement, lui apporta un télégramme et un pli recommandé portant la mention *Urgence*.

Il reconnut l'écriture de Claude Nattier et se sentit en proie à un trouble qui l'obligea à renvoyer les quelques personnes qui attendaient dans son salon.

Il ouvrit alors la dépêche. Elle était bien de Claude.

J'arrive par prochain bateau. Je compte sur toi.

Le professeur reconquit son calme et ouvrit la lettre. La date en était antérieure de dix jours au télégramme et, dès lors, un peu rassuré, il en prit connaissance. Claude écrivait :

MON CHER ET FIDÈLE AMI,

Je compte sur ton dévouement pour annoncer à Laure que je suis vaincu dans la lutte que j'ai si longtemps soutenue.

Les derniers mois ont été pour moi un cycle de l'enfer.

J'ai disputé, pied à pied, les débris de ma fortune, de mon crédit et de mes influences, ne cédant que sous les ruines amoncelées autour de moi par les krachs fabuleux des Banques et de la Bourse de New-York, qui, par lambeaux vaillamment disputés, je puis le dire, m'ont arraché le fruit de mes efforts.

Ma ruine, je l'espère encore, ne sera que relative. Je pourrai épargner aux miens un trop cruel effondrement, et l'honneur est sauf, — ce qui importe!

Prépare Laure à entendre tout cela de ma bouche. Je suivrai de près cette lettre. Ton amitié amortira le coup que je lui porte, et aussi l'assurance que je renonce désormais à ces spéculations hasardeuses qu'un coup de vent vient balayer.

Autour de moi ce n'est que ruines, désolation, et... mort! J'ai du courage.

Je t'embrasse fraternellement et compte sur toi.

Claude NATTIER.

Maurice Hammelin resta un instant effondré sous ce coup. Ce Claude, dont l'intelligence et aussi la prudence inspiraient à tous une sécurité inébranlable! Mais que peuvent l'intelligence et la sagesse contre le torrent dévastateur qui avait culbuté les plus solides fortunes de l'Amérique! Bien souvent, en lisant les récits de ces désastres dont l'Europe subissait le contre-coup, il s'était senti soucieux... Enfin! tout n'était pas perdu, et il restait l'honneur!

Maurice Hammelin demanda son auto et courut chez cet autre ami dont le courage que donne la foi en l'avenir lui serait d'un puissant secours.

L'abbé Jean de Moirax était chez lui.

En pénétrant dans l'austère retraite de ce Bénédictin, le docteur songea à la mission qu'à cette heure remplissait Jacques, au sauvetage de Gérard...

« Les malheureux ! se dit-il. Ce pauvre Claude va trouver ici une autre cause de soucis, et, j'en ai peur, sans consolation... »

L'abbé s'avavançait, les mains tendues.

— Lis ! pria le docteur, lui tendant la lettre de Claude.

Le prêtre parcourut les lignes désolées, sans laisser voir la surprise qu'attendait Maurice Hammelin.

— Voilà ce que je redoutais, dit-il, rendant la lettre à son ami.

« Depuis les perpétuels retards apportés au retour de Claude, je soupçonnais qu'il devait se débattre dans d'inextricables difficultés. Je suivais les détails, que nous pouvions connaître, de ces désastres financiers qui ont bouleversé les marchés du monde, et dont nous avons tous souffert. Et je priais Celui qui commande au destin d'accorder à Claude — s'il devait en souffrir ! — le courage dont son grand cœur est digne.

« J'ai été exaucé. Et j'en suis bien heureux. Claude revient, Claude n'est pas vaincu, l'honneur est sauf... Dieu soit loué ! »

— Oui... et ce pouvait être, en effet, plus terrible. Mais songe à cette femme..., à ces enfants..., ces enfants, dont l'un est maintenant à Monte-Carlo, en proie à je ne sais quelle aventure déplorable, que nous apprendrons sans tarder.

— J'ai reçu un message de Jacques. Il sera là tantôt. Il en ramène trois. Un sauvetage !

— Avant son arrivée, rendons-nous chez Laure. Claude ne peut tarder. Il faut qu'elle ait le temps de se ressaisir.

L'abbé s'était arrêté dans son mouvement vers la porte :

— Qui sait?... dit-il de cet accent profond

qui imposait la conviction. J'ai le sentiment que cette épreuve, arrivant à l'heure voulue, est encore un bienfait du Ciel.

« Je la prévoyais dès longtemps, et je n'ai vraiment redouté que la défaillance — bien humaine et bien compréhensible! — de Claude dans ce malheur. Sa force morale, restée intacte parmi ces trafics financiers, me remplit de joie et d'admiration. Et j'ai maintenant grand espoir pour ce qui va suivre.

« Le retour de cet honnête homme au milieu des siens est le moyen dont se sert la Providence pour ramener ces égarés dans la bonne voie. »

Maurice Hammelin n'osait partager la confiance sercine de son ami. Il voyait bien des difficultés et, sans doute, d'intimes souffrances, pour le vaillant lutteur qui leur revenait fatigué.

.....

Cette journée de fin mars célébrait le printemps tout proche. En cette Provence chérie des dieux, déjà les verdure naissantes égayaient les jardins fleuris aux pelouses semées de massifs éclatants.

Lina, descendue dans le parc, encore languissante, s'avancait au bras de Marie vers un banc de mousse, sous une charmille dont les bourgeons éclataient au jeune soleil déjà chaud.

Elle avait perdu cet entrain qui jadis bravait la fatigue, et Marie devinait que cette lassitude provenait bien plutôt de son cœur tourmenté, combattu par l'orgueil qui le défendait mal.

— Sais-tu, dit-elle, que Jacques nous arrive, non seulement avec Gérard, mais qu'il ramène aussi Lucy et le petit La Flèche? sans doute en mauvaise posture, car ils ne seraient pas rentrés!

Un regard distrait fut la seule réponse, et Lina resta silencieuse.

— Lina, tu souffres..., dit Marie en délaissant les lieux communs. Puis-je te soulager? Tu sais que je t'aime.

Lina abaissa ses yeux sur la petite amie, et sa main distraite caressa les boucles soyeuses de la tête inclinée vers elle.

— Il est, dit-elle lentement, des maux inguérissables. A quoi sert d'en parler?

— Lina, ma Lina, tu m'as ouvert un peu ce cœur si jalousement défendu lorsque, à Nice, j'ai compris que tu n'es pas heureuse... Je le savais d'avance...

— Tais-toi!...

— Non, écoute-moi. Je le savais, parce que mon affection me permet de lire en toi...

— Pauvre enfant! Comment peux-tu lire là où moi je ne vois rien!... là où je ne trouve qu'incertitudes, hésitations..., et c'est si loin de moi, de mon moi véritable, cet état vacillant, que je ne me reconnais plus. Ma volonté s'effrite, me semble-t-il; je suis lasse... Oh! si lasse, Marie!... que je dois être malade?

— C'est ton pauvre cœur qui est malade, dit Marie gravement. Il ne peut plus lutter. Il te demande grâce... et, toute la vaillance qui te reste, tu l'emploies à l'étouffer.

Lina baissa la tête, et Marie vit qu'elle pleurerait. Oh! une de ces larmes arides qui descendent péniblement sur la joue brûlante et ne sont suivies d'aucune autre...

Pourtant, Marie voulait espérer. Elle reprit :

— Ce vide d'une vie bruyante use tes forces, et tu ne peux plus t'aveugler. Tu t'étourdis, et tu te figures être libre, comme si on pouvait se libérer de ses pensées!... Malgré toi, le dégoût

de cet entourage de fous, d'incapables, d'oisifs, te submerge, et tu ne peux plus le subir...

Lina se taisait toujours.

— Depuis longtemps je t'aurais dit ces choses, mais l'heure n'était pas venue. Elle devait jaillir de toi. Elle devait surgir à tes yeux enfin ouverts, de ta raison triomphante... Elle devait sonner lorsque...

Et Marie s'arrêta, n'osant aller plus loin.

Lina releva ses yeux secs, et la voix brève, mais voilée :

— Achève, Marie. Tu m'intéresses. Tu m'apprends des choses que j'ignorais. Tu es une profonde psychologue... Prends garde qu'à mon tour je ne te prouve que, tout aveugle que j'étais, toute dénuée de raison que je te parus, je ne suis pas moins clairvoyante...

Une stupeur paralysa la pauvre enfant qui, devant ce ton persifleur, se trouva désemparée.

Des larmes, de vraies larmes, non plus arrachées par la défaite de l'orgueil, inondèrent les joues pâles de Marie, sans qu'elle songeât à les retenir.

— Oh ! fit-elle avec douleur, que penses-tu, Lina, pour me parler ainsi ?

Lina, aussitôt, cessa ce ton détestable. Elle entourra de son bras les frêles épaules de sa compagne :

— Pardonne-moi, Marie. Je suis odieuse. Je te fais souffrir parce que... parce que je souffre.

Et Marie, avec douceur, répondit :

— Je ne souffre que de ta souffrance. Lina, pardonne-moi. Tu aimes Jacques, et c'est pourquoi...

— Toi aussi ! rugit Lina, qui oubliait de nier.

— Tu te trompes. J'aime Jacques, oui, comme un frère... un frère que je voudrais donner à ma sœur.

— Jacques n'est pas de ceux dont on dispose. Il t'aime, et je veux ton bonheur, Marie.

Marie comprima son cœur de ses deux mains croisées, puis, reprenant haleine :

— Écoute-moi. Je sais ce que tu ignores. Jacques t'aime depuis toujours. Ton père, un jour qu'il allait lui ouvrir son cœur, encouragé par ses discours, ton père, sans y prendre garde, arrêta net ses effusions, en lui prouvant qu'il se trompait...

« Claude Nattier voulait un gendre capable de lui succéder dans ses affaires financières... Il voyait là un avenir capable de placer sa fille aux plus hauts sommets de la fortune...

« Êt Jacques, dans sa délicatesse, craignant de se voir soupçonné, en tout cas dédaigné, Jacques s'expatria, sans avoir rien fait pour savoir si toi, Lina, tu partagerais son amour... Il s'interdit de te revoir... il broya son cœur. Il partit... »

Lina avait ouvert de grands yeux qui, bientôt, s'emplirent de larmes ; elle n'eut pas un doute devant ces paroles où elle sentit la vérité.

— Oh ! Marie, Marie, comment sais-tu ces choses ?

— Je reçus sa confidence involontaire, lors de son départ...

— Êt moi, Marie, je l'accusai ! Je lui avais laissé voir que je l'aimais aussi...

— Oh !

— Oui. Êt je le suppliai de ne pas partir ! Mais il se tut. Êt je crus qu'il me dédaignait, parce que... il t'aimait... et que, pour ménager mon orgueil, il s'éloignait de toi !...

« Alors, humiliée, folle d'un désespoir qui me torturé encore, je me lançai dans cette vie d'indépendance, bravant le monde et ses préjugés ; sans pitié pour ma mère, sans égard pour mon

frère, dont j'ai encouragé les rébellions par mon exemple, dont je me sens cruellement responsable...

« Ce n'est pas mon moindre remords ; et, si mon père revenait aujourd'hui, il pourrait, à juste droit, m'en demander compte... »

Comme elle disait ces paroles, elles virent venir, vers elles, l'abbé Jean de Moirax et Maurice Hammelin soutenant la marche affaissée de M<sup>mo</sup> Nattier.

Les jeunes filles se ressaisirent :

— Qu'est-il arrivé à ma mère ? dit Lina s'élançant vers M<sup>mo</sup> Nattier.

Maurice Hammelin parla :

— Lina, ne t'émeus pas. Ta mère n'est pas malade. Mais elle a reçu la nouvelle que ton père arrive bientôt, après d'amères déceptions...

— Des pertes d'argent ? interrogea la jeune fille.

L'abbé de Moirax inclina la tête.

— Ce n'est que cela ? Dieu soit loué ! Redressez-vous, ma mère. Est-il donc une chose qui nous attriste, puisque père revient, bien portant, et que nous sommes là pour le recevoir, pour l'aimer et le consoler ?

— Ah ! chère enfant !

Et Laure Nattier ouvrit ses bras.

— Tes paroles me rendent tout mon courage. Car c'est pour toi, pour vous que je craignais.

— M'estimez-vous si peu, ma mère ? Il est vrai que je vous ai souvent affligée. Pardonnez-le-moi. Vous n'aurez plus sujet de vous plaindre de mes révoltes et de mon orgueil.

« Comme nous allons le chérir, ce pauvre père, et lui faire aimer son pays ! »

— Ah ! il ne repartira plus ! il me l'écrit...

— Et il est assez jeune, assez intelligent et

courageux pour se refaire une situation, affirma le professeur Hammelin.

— Il arrive, il nous suit, avec Jacques, après avoir conduit chez eux, Lucy Noroy et René La Flèche, fort déconfits, m'a-t-il dit au passage, et guéris de leurs bons amis ! Ils t'en parleront !

« Quant à Gérard, il a quelque peu pâti de son passage à Monte-Carlo, mais il a promis de ne plus jouer, au contraire, de travailler. La dernière aventure qui s'est dénouée à Nice l'a éclairé, s'il lui restait des illusions, sur le danger des fréquentations équivoques. »

Et le docteur conta aux dames l'aventure du collier de M<sup>mo</sup> Steward, que Jacques lui avait narrée en quelques mots sur le perron de l'hôtel où ils s'étaient rencontrés à l'arrivée.

Pendant ce récit, Lina tint sa tête dans ses mains, dissimulant sa confusion, qui était grande.

Maurice Hammelin ne dit pas qu'il avait eu le temps d'instruire Jacques sur le désastre financier qui atteignait Claude Nattier. La confiance de l'abbé le gagnait.

Il se pencha à l'oreille de M<sup>mo</sup> Nattier.

— Mes enfants, je vous quitte, dit celle-ci, embrassant ses deux filles. Je vais me préparer à recevoir votre père, et j'ai besoin de parler à Gérard, et d'entendre, pour y puiser du courage, ses nouvelles résolutions.

Elle remonta l'allée, suivie des deux amis qui l'exhortaient. Lina sentait l'heure solennelle. Elle se tourna vers Marie :

— Ma pauvre petite, dit-elle. Ceci ruine mes espérances. Je savais que père ferait pour toi comme pour moi, et t'assurerait un bel avenir. Tu aurais pu épouser...

Sa voix trembla.

— C'est toi qui peux maintenant l'épouser, Lina; il ne craindra plus que tu sois trop riche...

« Tiens, le voilà qui vient. Le sort te l'envoie. »

Et, tandis que Lina, éblouie, voyait s'avancer Jacques, Marie, appuyant ses mains sur son cœur, s'exhorta au courage.

« Allons, Marie, murmura-t-elle, c'est l'heure de payer ta dette ! »

Et, tout haut :

— Jacques, vous pouvez parler. Lina vous écoute.

Et elle se sauva.

.....

Quelques mois après le retour de Claude Natier, les bureaux affectés aux divers services dont le grand financier avait été le centre se trouvaient transformés en laboratoires modèles, dirigés par l'éminent professeur Hammelin.

Claude, que son intelligence ouverte et sa haute culture rendaient apte à seconder son ami, avait trouvé, dans ces occupations, un puissant dérivatif à ses récentes épreuves.

Il avait maintenant l'horreur des spéculations financières.

Sorti de l'enfer des affaires, il se trouvait heureux et soulagé dans cette atmosphère de paix et de travail fécond. Il avait pu réaliser de notables débris de sa colossale fortune et s'estimait encore parmi les favorisés de ce monde. La science et l'amitié pansaient ses blessures. Son fils, assagi, travaillant sous sa direction ; sa fille, à ses côtés, épanouie dans un radieux bonheur, auprès de Jacques qui ne les quittait plus ; Laure, vivant comme la femme grecque, au gynécée, sans regret pour les fêtes où elle avait régné, retrouvant avec lui la joie des premiers jours.

Dans cette paix reconquise, Marie, âme douce et cœur viril, s'épanouit généreusement dans le bonheur de Lina qu'elle avait tant souhaité. Sa blessure guérie lui donna l'assurance et l'autorité des suprêmes abnégations dans le devoir choisi.

Ce n'était plus la timide enfant qui souffrait en silence de se sentir inutile au foyer qui l'avait recueillie, elle avait maintenant trouvé sa voie dans la nouvelle orientation qui s'offrait. Le professeur Hammelin, reconnaissant cette valeur cachée sous un volontaire effacement, s'attacha dès lors à diriger cette intelligence vers les œuvres de science qu'il poursuivait avec amour. Et Marie, sous sa direction affranchie, et planant dans ces régions, ouvertes et illimitées, devint l'aide et la préparatrice préférée du grand homme, se vouant tout entière à l'œuvre où elle trouvait à la fois le but et la satisfaction de sa vie.

La suivant d'un regard d'admiration, non exempt de surprise, Laure Nattier disait parfois :

— J'avais toujours pensé que cette enfant échappait à la loi commune de la jeunesse d'aujourd'hui. Elle est née sage et raisonnable. C'est sans doute une prédilection...

« Ne le pensez-vous pas, docteur ? »

Maurice Hammelin hochait sa tête grave :

— C'est surtout une grande vertu qui la place hors du cycle où se meuvent ces agités...

« Ne lui enlevez pas son mérite, ma chère amie. Marie est jeune, jeune de cœur, d'âme et de corps ; mais son esprit a voulu dompter la matière et elle a réussi ! Saluons en elle une victorieuse. »

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

## Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.

chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).  
des Ouvrages de Dames.)

## La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille  
et pour les jeunes filles par sa qualité morale  
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable  
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

# ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
(ni chèque postal, ni mandat-carte)  
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de l'*  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

